

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE


Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XII

QUÉBEC, NOVEMBRE 1930

N° 3

Un fiasco

 l'heure où nous écrivons ces lignes on nous dit de toutes parts que la conférence impériale tire à sa fin et qu'au point de vue économique, sa principale raison d'être, elle a été un fiasco.

Le premier ministre d'Angleterre, M. Mac Donald, n'est évidemment pas chanceux avec ses conférences. Immédiatement après son arrivée au pouvoir il a convoqué à Londres une conférence du désarmement. Il est même venu en Amérique rencontrer le président Hoover, pour s'assurer la collaboration américaine et prêcher sa doctrine de préparation à la paix.

La conférence s'ouvrit et on découvrit immédiatement qu'il ne s'agissait pas de désarmer, mais de s'armer plus encore en tenant compte des différentes marines. Le seul résultat évident de cette conférence fut en faveur des États-Unis, qui obtinrent de construire plus de vaisseaux de guerre.

La France et l'Italie ne purent s'entendre et la conférence s'ajourna. La construction navale continue.

*

* *

On sait que l'Angleterre passe depuis des années par une crise très grave. Ses marchés se rétrécissent, son travail diminue, l'émigration diminue aussi et le chômage s'établit en permanence.

Des efforts sont tentés auprès des Dominions pour leur faire accepter de plus nombreux immigrants. Les autorités des Dominions fléchissent quelque peu et laissent entrer plus d'immigrants, mais ils provoquent dans leur

propre pays une crise de chômage qui les oblige à revenir sur leurs pas.

Il n'y a donc presque plus d'issue de ce côté.

Le gouvernement anglais va tenter une autre initiative ; il va essayer de retrouver du travail pour ses chômeurs en élargissant ses marchés. Aussi convoque-t-il une conférence économique des pays britanniques.

Dès les premiers jours, le Premier ministre canadien prend la direction de la discussion et ruine l'initiative anglaise. L'Angleterre désire que les Dominions achètent plus chez elle, et les Dominions disent qu'ils doivent d'abord commencer par acheter chez eux. Pour les marchandises qui doivent être trouvées à l'extérieur, cependant, ils n'ont pas d'objection à accorder une préférence aux pays britanniques.

Cette préférence est établie sur la protection. Acculés à une réponse, les ministres anglais disent qu'ils doivent considérer les intérêts de l'Angleterre d'abord.

De part et d'autre on se déclare donc plus attaché à son pays qu'à l'Empire, ou comme on le dit couramment dans le peuple, plus attaché à sa peau qu'à sa chemise.

C'est le plus clair résultat de la conférence économique de 1930. L'Angleterre n'a pas obtenu ce qu'elle demandait aux Dominions, ces derniers n'ont pas reçu de l'Angleterre la réponse qu'ils cherchaient. Le Canada pour sa part n'a pas trouvé pour son blé le marché qu'il voulait. A peine si on lui a offert d'en acheter quelque peu ; mais on est allé si peu loin dans cette direction que l'on n'a pas même abordé la question des prix.

*

* *

On peut donc voir que si cette conférence est un fiasco au point de vue de l'entente écono-

mique que l'on voulait conclure, elle est en même temps un rude coup porté à l'impérialisme.

Les Dominions ont posé clairement la question de leurs intérêts, l'Angleterre a fait la même chose, et de part et d'autre il est maintenant entendu qu'il est normal de commencer par voir à ses propres intérêts. Les agents de l'impérialisme n'ont jamais voulu nous parler aussi clairement. Ils nous entretenaient toujours des sacrifices faits par l'Angleterre envers nous et de nos devoirs de reconnaissance.

Et cela aboutissait à nous demander des préférences en matière de commerce, des préférences en matière d'immigration, la construction de navires de guerre, etc. A la veille de la conférence économique de cette année, on se rappelle que le dirigeable R-100 est venu au Canada, et que le même refrain a été fredonné. On a dit que cette expérience coûtait à l'Angleterre et on a demandé notre concours pour placer la navigation aérienne sur une base commerciale.

On ne soupçonnait probablement pas les déclarations qu'on serait forcé de faire quel-

ques semaines plus tard, et on ne pouvait prévoir le prochain désastre du R-101.

Il arrive donc que si la conférence économique ne nous apporte pas immédiatement ce que nous cherchions, elle nous met au moins en possession de la réponse qu'il faudra donner et qu'on ne pourra plus refuser : que nous devons considérer d'abord les intérêts de notre pays, et celui de l'Empire ensuite.

A quelque chose malheur est bon.

Thomas POULIN.

BON MOYEN

Entre amies :

— Ainsi votre mari ne fait jamais de difficultés pour vous donner de l'argent ?

— Jamais... Quand j'ai besoin d'argent, je lui dis : Que préfères-tu chéri ?... Que j'écrive à ma mère de venir passer ici huit jours... ou que j'aie passer huit jours chez elle ?

— Et ?...

— Et aussitôt mon mari me donne de l'argent pour le train.



HEUREUX CHASSEURS

L'étoile du charbonnier

UNE société qui avait dîné à la campagne chez Mme de Blénal, était assise au bout du parc, en vue des montagnes et contemplait un coucher de soleil magnifique. Quand l'ombre, déjà répandue dans la plaine, eut gagné les hauts sommets le ciel fit briller peu à peu ses plus belles étoiles, et quelques dames s'amusaient à les compter, ce qui ne leur fut pas longtemps possible. Soudain, quelqu'un s'écria :

— J'en vois une qui n'est pas dans les catalogues des astronomes, et c'est pourtant la plus brillante !

On pensa bien qu'il voulait rire, et cependant on cherchait dans le ciel. Plus bas ! dit-il, en indiquant la montagne voisine, où le feu d'une charbonnière venait de paraître.

Cette lumière fixa quelque temps l'attention de tout le monde.

— Le pauvre homme ! dit une des dames, que je le plains d'être là-haut tout seul ! Mais ces braves gens ne sont-ils pas quelquefois mangés par les loups ?

— Non, madame ; d'abord, il y a dans le monde moins de loup qu'on ne pense ; il y en a moins encore, dans cette saison, d'assez affamés pour se jeter sur ces hommes ; enfin, cette flamme suffirait pour les écarter.

— Vous me faites plaisir, monsieur, en me rassurant de ce côté ; cependant, à la place de cet homme, je ne serais pas tranquille, car enfin... les voleurs !

— Madame, les voleurs sont des gens bien avisés, ils craignent de perdre leur temps et leur peine ; or, que voleraient-ils à ce charbonnier ?

— Quoi donc ? Mais son argent !

— S'il en a, il le laisse chez lui, à sa femme.

— Le bon mari ! Mais sa montre ?

— Il n'en a pas besoin, il connaît l'heure aux étoiles.

— Vous trouvez réponse à tout ! Dire cependant qu'il y a quelqu'un auprès de cette flamme, dans un lieu si sauvage ! Que peut-il faire à l'heure qu'il est, ce pauvre charbonnier ?

— Madame, il fait ce que nous faisons nous-mêmes : il regarde brûler son feu.

— Sans faire autre chose ? Toute une soirée ? C'est impossible.

— Je devine, dit quelqu'un, ce qu'il fait maintenant ; je crois même le voir d'ici, car j'ai une bonne vue.

— Et que fait-il ? dit-on à ce plaisant.

— Il allume sa pipe, il fume.

— Bon ! dit un autre, vous n'y voyez pas bien ; je vous assure, moi, qu'il tient une bouteille. Ne le voyez-vous pas hausser le bras, et boire à même, en admirant les astres ? Peste, l'ami du charbonnier, comme vous y allez ! Il est vrai que le voisinage de cette flamme vous doit sécher le gosier.

— Messieurs, dit un gros personnage, vous faites de l'esprit en pure perte ; le charbonnier ne vous entend pas ; il est couché sur la mousse, il dort à la belle étoile et rêve qu'il est empereur. Vous pouvez m'en croire, car j'ai l'oreille fine, et je l'entends ronfler.

Eh ! mon cher, quelle erreur, s'écria le joyeux Babilas, croyez-vous donc que le pauvre homme aille se coucher sans souper ? Ne voyez-vous que notre ermite fait cuire des pommes de terre sous la cendre, et qu'il les tourne et les retourne délicatement avec les doigts ? C'est qu'elles sont excellentes, cuites de cette façon ! Savez-vous, madame de Blénal, que, si je n'avais pas si bien dîné, je lui porterais envie et que je voudrais partager son souper ; car, sans doute, si près des chalets, on ne manque pas d'excellent beurre, et le beurre frais et les pommes de terre, cuites sous la cendre, sont, après le filet de chevreuil, la chose du monde que j'aime le mieux.

— Monsieur Babilas, je suis fâché de détruire vos illusions, mais faites-moi le plaisir de prendre cette longue vue : les astres et leurs habitants ne s'observent pas à l'œil nu. Armé de cet instrument secourable, vous rectifierez vos jugements, et vous reconnaîtrez avec moi que le charbonnier s'amuse maintenant à sculpter en bois un de ces jolis ouvrages que nous admirons chez les marchands de joujoux. Tenez, je vois distinctement qu'il fabrique une cuiller à crème, comme j'en ai vu cent fois dans les chalets ; celle de notre solitaire est même d'une délicatesse remarquable ; j'admire le fini de ses feuilles de chêne !

— Assez ! assez ! dit un autre personnage, en prenant la lunette des mains de l'observateur. Votre longue-vue a une toute autre propriété : à peine l'ai-je placée devant mon œil et dirigée vers le but que j'entends le charbonnier chanter.

— Bon ! chanter ?

— Sans doute, et des couplets charmants.

— Vous les entendez ? monsieur, dit une jeune femme. Eh bien ! nous vous condamnons à les répéter.

— Vraiment, madame, ce n'est pas difficile ; c'est de la poésie toute simple et que j'ai très bien retenue :

Sitôt que le jour s'achève
Et ramène sur la grève
La barque du nautonnier,
Quand le ciel de feux scintille,
Sur les monts se lève et brille
L'étoile du charbonnier

Gagnant sa maison foraine,
Le laboureur de la plaine,
Qui s'attardait le dernier,
De sa porte, qu'il va clore,
Une fois salue encore
L'étoile du charbonnier.

Du ciel orageux et sombre
Si les feux éteints dans l'ombre
N'éclairent plus ton sentier,
Voyageur, que nuit égare,
Il te reste un dernier phare :
L'étoile du charbonnier !

— Voilà bien des suppositions, dit enfin la dame qui avait parlé la première. Je voudrais savoir maintenant laquelle est fondée, s'il y en a une qui le soit. Pour moi, messieurs, je me défie là-dessus de votre imagination, et je n'en croirai qu'un témoin oculaire.

— Alors, madame, c'est moi que vous croirez, dit le jeune Alfred ; je pars à cheval à l'instant même, je galope jusqu'au pied de la montagne ; j'y suis dans une heure, je prends un guide qui me conduit auprès du charbonnier, sans perdre un moment, et j'apprends de lui-même ce qu'il faisait à la nuit tombante.

— Beau sujet de gageure ! dit quelqu'un.

— Nous le tenons, s'écrièrent tous les assistants.

— Au profit de qui, messieurs ?

— Au profit du charbonnier lui-même », dit une vieille dame, qui n'avait pas encore placé un mot, mais qui savait toujours parler à propos.

On applaudit ; chacun prit de l'or dans sa bourse, et le cavalier recueillit d'abord trois cents francs. Il se disposait à partir.

“ A quelle heure la réponse ?

— A minuit.

— Où donc ?

— Ici même, dit Mme de Blénal. Nous vous attendrons au salon, car la nuit devient fraîche. Je vais commander à souper pour le voyageur.

— Fort bien, dit Babilas, mais l'impatience ne donne guère moins d'appétit que l'exercice.

— Soyez tranquille, monsieur Babilas, vous souperez aussi, et vous aurez même du filet de chevreuil.

— Bravo ! Et des pommes de terre cuites sous la cendre ?

— Oui gourmand que vous êtes !”

Le messenger fit si bien qu'il arriva au pied de la montagne en moins de temps qu'il n'avait dit. Il trouva un guide et monta par des sentiers faciles, à travers les bois et les pâturages. Le guide était fort surpris de courir la montagne à ces heures ; il ne s'était jamais trouvé à pareille aventure ; il se disait à lui-même : “ Que veut cet homme à mon compère Gervais ? Est-ce un parent qui lui arrive des Grandes-Indes ou de l'Algérie ? Est-ce un cré-

ancier ? Mais l'honnête Gervais ne doit rien à personne ! Aurait-il gagné le gros lot, lui, qui croirait faire un crime d'appauvrir son ménage d'un sou pour mettre à la loterie ? Ah ! c'est peut-être un héritage qu'on vient lui annoncer ! Ma foi, tant mieux, d'autant que je serai payé de ma peine, car le brave homme voudra que je sois content de lui !”

C'est ainsi que le guide se perdait dans ses conjectures. Il portait un flambeau de résine et, quand la lumière vacillante éclairait la figure d'Alfred, il l'observait curieusement, comme s'il avait pu démêler son secret sur les traits de son visage. Il n'était pas moins impatient que le jeune homme d'atteindre la charbonnière. Enfin elle parut tout à coup au détour du sentier. Le bois, entassé en masse conique et recouverte d'une couche épaisse de terre se consumait lentement. Quelques ouvertures pratiquées dans la circonférence, à différentes hauteurs, donnaient passage à la flamme rougeâtre.

Cet objet, si nouveau qu'il fût pour Alfred, ne fixa pas longtemps son attention. Elle se porta d'abord sur une baraque de planches inclinées, qui s'appuyaient de part et d'autre sur une traverse et figuraient assez bien une tente. On ne pouvait imaginer rien de plus simple et de plus grossier que cette pauvre demeure. La plupart des charbonniers de ces montagnes en ont de pareilles, et n'en font qu'un gîte, où ils restent couchés sur les feuilles, quand l'entretien du feu n'exige pas leur présence. Pour Gervais, il n'était pas seul, et il passait le temps d'une manière plus intéressante. Il avait auprès de lui trois jeunes garçons de treize à quatorze ans. Alfred les trouva assis et penchés devant une table formée d'une large planche et de quatre pieds de sapin, le tout aussi brut que la cabane.

Au bruit que firent les arrivants, Gervais et ses jeunes compagnons levèrent la tête.

“ Qui va là ? dit l'homme d'une voix tranquille.

— Amis !” répondirent Alfred et son guide. Et celui-ci ajouta :

“ Bonsoir, Gervais ; c'est Michel, votre compère, qui vous amène un monsieur, fort pressé de vous voir.

— Que me voulez-vous, monsieur ? dit le charbonnier en ôtant son bonnet de laine.

— Vous souhaiter le bonsoir d'abord, monsieur Gervais, et vous prier d'excuser ma visite.

— Avez-vous quelque chose de secret à me dire ?

— Non pas quelque chose de grave, cependant...

— Ces enfants vous gênent ?

— Ah ! je serais désolé de vous déranger. Ce qui m'amène ici n'en vaut pas la peine.

— Nous avons fini, monsieur, et même nous avons veillé plus tard que de coutume. Mes amis, vous allez retourner chez vous. Seulement... vous permettrez, monsieur?...

Et, sans attendre la réponse, Gervais se recueillit ; les jeunes gens s'agenouillèrent sur leurs sièges de bois, et le bûcheron fit la prière du soir ; après quoi il serra la main des petits pâtres et leur dit :

“ Adieu, mes enfants, vous saluerez les bergers de ma part.

— Bonsoir, monsieur Gervais”, dirent-ils joyeusement ensemble. Et ils disparurent derrière les sapins en gagnant les hauteurs.

“ Je m'attendais à vous trouver seul, monsieur Gervais, dit le jeune homme, et je voulais me permettre de vous faire une question, qui est presque inutile à présent, car ce que j'ai pu savoir me parle assez clairement. J'étais, il y a deux heures, avec une société d'amis, là-bas dans la plaine, à quelque distance de la montagne. A la nuit tombante, quand nous avons vu briller la lueur de votre brasier, nous nous sommes dit en considérant avec intérêt cette clarté lointaine : “ Que peut faire maintenant l'homme qui veille auprès de cette flamme ? ” Vous voyez que je suis jeune, et vous savez qu'à mon âge on a des saillies de bonne humeur. Je vais le savoir, ai-je dit vivement. Je suis venu à cheval jusqu'au pied de la montagne, et me voici, charmé de mon escapade, monsieur Gervais, car elle m'a rendu témoin d'une scène bien intéressante ; ce papier, ces plumes, ces livres me disent assez comment vous avez passé cette veillée. Quelle surprise de trouver une salle d'étude au fond des bois, à cette heure, sur la montagne ! Ces jeunes garçons seraient-ils à vous peut-être !

— Je ne suis ni leur maître ni leur parent, mais ils m'intéressent à cause de l'abandon où je les vois ici. Ils viennent passer quatre mois dans ces hauts pâturages, pour garder le bétail et faire l'apprentissage de leur métier. Si je n'avais pensé à les faire un peu lire, écrire, calculer et prier Dieu, ils auraient négligé ces exercices et ce devoir. Pour moi, cela m'occupe et m'intéresse. Ces enfants me tiennent compagnie une couple d'heures ; je voudrais pouvoir les garder plus longtemps. Le dimanche, on leur donne un peu plus de liberté, et nous en profitons pour lire davantage. Oh ! nous avons une petite bibliothèque, voyez-vous ! ”

Gervais ouvrit alors une caisse, placée dans un coin de la baraque, sur des traverses de bois, pour la préserver de l'humidité. Alfred ouvrit quelques volumes, et trouva dans cette collection les *Histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament*, *l'Imitation de Jésus-Christ*, une *Histoire de France*, *Robinson Crusôé*, etc... et aussi quelques extraits de *Voyages*. Le jeune homme jeta ensuite les yeux sur les cahiers des trois écoliers et vit bientôt, en comparant

les premières pages avec les dernières, que Gervais était un maître aussi habile que zélé, et que ses élèves avaient fait des progrès marqués en trois mois d'exercices. Alfred lui dit :

“ Recevez mes félicitations, monsieur, et veuillez, je le répète, excuser ma visite soudaine. A présent, j'ose à peine vous dire l'intérêt que nous avait inspiré votre position, qui nous semblait si triste, et le mouvement que cette idée avait excité parmi ceux qui pensaient à vous là-bas. Vous ne devez pas, m'a-t-on dit, troubler sans quelque bonne raison la veillée de l'ouvrier. Portez-lui donc de notre part cette offrande, et priez-le de l'accepter comme un témoignage de cordiale affection. ”

Le jeune homme essaya vainement de faire passer le cadeau à la faveur de ces paroles caressantes. Gervais ne voulut rien accepter.

“ De l'or ! disait-il, et pourquoi ? Et qui me le donne ? Car enfin, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. ”

Il s'aperçut que ces paroles affligeaient Alfred.

“ Pardon, monsieur, je ne suis pas blessé ; faut-il vous en donner la preuve ? J'accepte votre libéralité, mais je n'en serai que dépositaire ; nous la ferons servir, si vous le permettez, à payer l'apprentissage de ces pauvres orphelins..

— Excellent homme ! dit Alfred avec émotion ; mais cette somme ne suffira pas, et nous la compléterons, s'il vous plaît. Je pars à l'instant, car j'ai promis d'être à minuit auprès des personnes qui m'attendent. Je vais leur dire ce que j'ai vu, et elle me porteront envie. Touchez là, monsieur Gervais ! Chaque fois qu'un peu d'argent vous sera nécessaire pour les bonnes œuvres que vous trouverez l'occasion de faire autour de vous, mettez-moi, je vous prie, à contribution ; vous me prouvez ainsi que vous avez quelque estime et quelque amitié pour moi, et je vous assure que j'y attache le plus grand prix. ”

En disant ces mots, Alfred serra cordialement le charbonnier dans ses bras et prit congé de lui. Le souper était prêt chez Mme de Blénal ; déjà les convives et particulièrement M. Babilas, témoignaient de l'impatience, lorsqu'on entendit le galop d'un cheval. Bientôt la porte du salon s'ouvrit, et puis des rires éclatèrent.

“ Il a vu le charbonnier ; cela saute aux yeux, car le voilà tout charbonné lui-même.

— Eh ! monsieur Alfred, lui avez-vous donné l'accolade ?

— Oui, madame, je l'ai embrassé, et vous en auriez fait autant vous-même, si vous aviez pu voir ce que j'ai vu. ”

Alfred conta son histoire.

“ Ainsi donc, dit gravement la vieille dame, nous plaisantions follement sur le compte de

ce brave homme, au moment où il faisait lire aux enfants la parole de Dieu ! Et Dieu nous voyait tous ! Quelle leçon, chers amis !... Elle vous a rendus tout à coup un peu sérieux, à ce qu'il me semble ; que cela ne vous empêche pas de souper gaiement, car votre badinage a bien fini, et cette journée sera bonne, je m'en doute, pour les élèves de Gervais. Voilà des orphelins qui ne manqueront pas de protecteurs".

On applaudit à ces sages paroles, on fit de généreuses promesses qui furent fidèlement tenues, et cette soirée ne fut pas moins heureuses pour les habitants de la plaine que pour ceux de la montagne.

Télémaque dans l'île des athlètes

Uetés par la tempête dans l'île de Gymnèsos, Télémaque et son fidèle Mentor avaient été accueillis avec bonté par les habitants. On leur donna des tuniques neuves et on les mena à la cour du roi. C'était un géant d'une force prodigieuse, et Télémaque apprit qu'il en était toujours ainsi, qu'en ce pays la royauté était temporaire et donnée, tous les deux ans, à l'athlète le plus complet de l'île.

Un ancien roi de Gymnèsos, que les rhumatismes précoces avaient dépossédé du trône montra au fils d'Ulysse les avantages de cette étrange constitution. " Car, disait-il, une royauté héréditaire peut un jour ou l'autre tomber au pouvoir d'un malade ou d'un fou. Une monarchie élective est souvent l'occasion de terribles discordes, et nous savons, par l'exemple de certains peuples voisins, que voter ne rend pas l'homme meilleur, tout au contraire. Notre système est bien préférable. Tous les deux ans, nous avons des jeux olympiques extraordinaires. Celui qui s'est montré le plus agile à la course, le plus fort à la lutte, au lancement du disque, le plus adroit aux jeux divers, celui-là est proclamé roi. Ceux qui viennent immédiatement après lui sont ministres et, parmi eux, le plus vigoureux obtient le ministère de la Justice, car il est bon que le droit et la force aillent de compagnie. Ainsi, nous avons un gouvernement fort, parce qu'il est le gouvernement des plus forts. Qui veut y jouer son rôle, il ne lui servira de rien d'avoir recours à la ruse ou à la corruption, ainsi qu'on peut le voir en d'autres pays. Mais il devra assouplir ses muscles, et c'est un grand bienfait de notre cons-

titution qu'elle contribue ainsi à la santé publique et à l'amélioration de notre race."

Télémaque, en écoutant ces paroles, ne savait que penser et jetait à Mentor des regards inquiets chargés d'une interrogation muette. Mentor sourit en voyant son embarras et admira la prudence qui lui faisait suspendre son jugement. Il prit donc la parole et dit à l'ancien roi que ses douleurs avaient privé de la couronne :

— J'admire la sagesse de vos réflexions. Cependant, je ne suis qu'à moitié convaincu. Ne trouvez-vous pas que le stade est une singulière école pour le métier de roi ? Les exercices physiques sont-ils suffisants à nourrir dans une âme les vertus qui font les grands monarques ?

— N'en doutez point, répondit l'autre. Et d'abord, de quelles vertus parlez-vous ?

— Mais, dit Mentor, je parle de prudence, de sagesse, de justice, de tempérance, de...

— Précisément ! Qui est plus tempérant que le véritable athlète ? Ne doit-il pas faire une judicieuse économie de ses forces et ne sait-il pas bien que tout excès le perdra ? Qui s'est mieux que lui entraîné à la justice dans ces jeux loyaux où l'œil vigilant des arbitres interdit la ruse et la perfidie, où toute faute est impitoyablement punie ? Qui connaît mieux la prudence enfin que l'habile lutteur, expert à donner des coups et à n'en point recevoir et qui n'ignore point que la défaite est souvent le fruit d'un geste inconsidéré ou d'un moment d'oubli ? L'athlète complet possède nécessairement toutes les vertus, car je n'aurais pas plus de peine à vous montrer qu'il est bon, patient, endurant, brave et tout ce qu'il vous plaira.

— Par Zeus, s'écria Télémaque, voilà qui est fort bien parlé et je pense qu'on ne peut avoir plus magnifiquement raison !

Mentor laissa tomber sur son jeune élève un sourire d'ironie, et le fils d'Ulysse, troublé dans son cœur, devint rouge comme un faucheur au soir de la moisson.

— Ne croyez-vous donc point, dit Mentor à l'habitant de Gymnèsos, qu'un peu de philosophie est nécessaire à qui veut dignement jouer son rôle de berger des hommes ?

L'ancien roi éclata d'un rire heureux et sonore.

— Par Poséidon, dieu des flots innombrables, dit-il, je ne sais ce que vous voulez dire ! Je sais seulement qu'un jour la tempête poussa sur ce rivage un pauvre homme à longue barbe et maigre à faire pitié et qui se disait en effet, philosophe. Il traitait avec un profond mépris tous les exercices du corps. Il passait de longues heures, immobile, rêvant à je ne sais quelles sottises et notait sur des tablettes les songes qui lui étaient venus. Le soir, sur la place publique, il tenait d'incom-

préhensibles discours. Les petits enfants s'amusaient à lui tirer la barbe et logeaient des grenouilles dans les plis de son manteau. On le nourrissait par pitié, car il était incapable de gagner sa vie. Cependant, il s'aigrit à la longue ; il nous dit des injures, car il avait beaucoup d'orgueil et nos rires lui étaient intolérables. Il s'emporta un jour jusqu'à nous traiter de bêtes sauvages, ce qu'entendant, le ministre de la justice qui était présent le prit tranquillement sous le bras et l'enferma dans la prison commune. Il refusa désormais de boire et de manger, et on le trouva mort un beau matin. C'est le seul philosophe que j'aie jamais connu. J'imagine que les autres lui ressemblent. En vérité, c'est une singulière maladie que cette philosophie-là !

— Mais, dit gravement Mentor, si vous n'avez pas de philosophes, au moins avez-vous des poètes ?

— Qu'entendez-vous par là ? demanda l'ancien monarque d'un ton surpris.

— J'entends, dit Mentor, des hommes inspirés des dieux qui chantent la gloire des immortels, les passions humaines, la beauté de la lumière et le charme des saisons.

— Je ne comprends point, dit l'autre, ce que cela signifie. Quand nous avons mangé à notre faim et bu à notre soif, quand notre corps est rompu par les heures laborieuses, nous ne demandons rien autre que de bien dormir.

— Mais enfin, dit Mentor, quels sont les grands hommes que vous honorez ?

— Ne le savez-vous point, dit l'habitant de Gymnèsos. Ce sont ceux qui ont porté la force ou l'agilité à son plus haut degré. Leurs noms sont pieusement conservés dans nos annales. Il y a celui qui sauta le plus haut à la perche, celui qui lança le disque le plus loin, celui qui courut le plus vite et celui qui courut le plus longtemps, et bien d'autres encore. Tous nos petits enfants les connaissent et rêvent un jour de leur ressembler.

— De sorte, dit Mentor, que vous n'avez pas de plus nobles désirs ?

— Et quels désirs peuvent être plus nobles que ceux-là ?

Le soir tombait. Une brise fraîche s'était mise à souffler. Sur la mer violette, un pâle rayon de lumière traînait encore. L'ancien monarque s'était retiré dans sa demeure, car il craignait l'humidité du crépuscule. Tout en marchant le long du rivage, où les flots faisaient entendre leur éternel murmure, Mentor demanda à Télémaque ce qu'il pensait des mœurs de cette île.

— Je pense, dit Télémaque, qu'il y a là du bon et du mauvais.

— Bien, mon fils, répondit Mentor. C'est l'ordinaire des choses humaines. Expliquez maintenant votre pensée.

— Je pense, continua Télémaque, qu'il est bon de développer sa force et d'assouplir ses membres et que c'est un beau spectacle qu'un corps en bel équilibre et aux mouvements harmonieux. Mais je pense aussi que les dieux nous ont donné un esprit par quoi nous sommes différents des bêtes et qu'il est bon aussi de le cultiver. Les habitants de Gymnèsos montrent pour la philosophie un mépris affligeant et déraisonnable. Peut-être ont-ils une excuse.

— Laquelle dit Mentor.

— Le philosophe qu'ils ont connu n'était peut-être qu'un prétentieux sophiste ou un songe-creux au cerveau plein de brumes.

— Il se peut, dit Mentor. J'en connais plus d'un de cette sorte.

Télémaque reprit :

— C'est une chose triste, aussi de voir comment ces athlètes parlent avec dédain de la poésie et des arts. Il faut qu'ils aient le cœur insensible. J'ai vu, dans la promenade que nous avons faite, des jeunes filles qui couraient, puis lançaient le disque et le javelot. Je n'en ai vu aucune occupée sur le pas de sa porte à quelque bel ouvrage de tapisserie comme ma mère, la divine Pénélope, et tant de jeunes filles d'Ithaque. J'ai remarqué qu'il n'y avait nulle part de belles statues, de jolis vases et que les étoffes étaient grossières.

— C'est fort bien dit, interrompit Mentor, et que concluez-vous ?

— Je conclus, dit Télémaque, que la vertu occupe le juste milieu, qu'il faut développer à la fois son corps et son esprit et qu'à tout prendre un bon philosophe et un grand poète font plus d'honneur à leur patrie qu'un tireur à l'arc ou un lanceur de javelot.

— Mon fils, dit Mentor, la sagesse parle par votre bouche. Vous devenez de jour en jour plus prudent. Voyez comme les voyages forment la jeunesse. Je pourrais vous développer longuement les paroles pleines de bon sens que vous avez dites. Mais il se fait tard ; l'ombre invite au sommeil ; chaque chose en son temps ; à cette heure, il est plus philosophe de dormir que de philosopher.

— Vénérable Mentor répondit Télémaque dont les yeux s'appesantissaient malgré lui, je le pensais, mais je n'osais le dire.

Ils gagnèrent un petit buisson de lauriers-roses et, bien roulés dans leurs manteaux, s'endormirent sur la grève, bercés par la chanson des vagues.

NOEL OUDON.

(A la Page)

**Sa saveur est délicate
comme l'arome des fleurs**

LE THÉ VERT

"SALADA"

'Tout frais des plantations' F875

*Une compagnie
d'écoliers en 1815*



RÉÉ au XVI^e siècle, le collège de Vannes avait été fermé sous la Révolution. A sa réouverture, en 1804, on n'y recevait plus que des externes dont l'éducation était très irrégulière du fait que les grands élèves, mobilisés par la chouannerie, ne revenaient s'asseoir sur les bancs qu'entre deux combats. L'imagination des plus jeunes était enflammée par les récits de guerre ; ils se sentaient transportés d'enthousiasme en entendant raconter les exploits des Cadoudal et des Guillemot, et c'est avec des yeux baignés de larmes qu'ils avaient vu rentrer dans les églises nues et dans les presbytères à demi-détruits les prêtres vieilliss, usés par les souffrances et par l'exil. Ils exécraient de toutes leurs forces le régime qui avait confisqué les États Pontificaux et fait prisonnier leur auguste souverain. La guerre d'Espagne, la conscription achevaient de les exaspérer.

Comme ils avaient hâte de partir, à leur tour, et de marcher sur les traces de leurs aînés ! Enfin nos collégiens écumaient de rage d'être contraints de célébrer l'Empire et sa renommée dans leurs devoirs quotidiens.

Au retour des Bourbons, leur joie fut donc intense, bien que de courte durée. Quelques mois plus tard hélas ! vingt mille Français devaient trouver la mort sur le champ de bataille de Waterloo.

*
* *

Les forêts du Morbihan, un instant dépeuplées, redevinrent des nids de réfractaires. De tous côtés les chouans accouraient pour repren-

dre leurs alertes continuelles, indifférents aux fatigues de toutes sortes et aux nuits sans sommeil. A Vannes, les écoliers étaient en révolte, refusant de chanter le " Domine salvum fac imperatorem, " raillant les professeurs qui portaient des cocardes tricolores, souillant d'encre et de boue l'aigle peinte au fronton du collège. Une telle situation ne pouvait se prolonger. Un prétexte s'offrit soudain aux impérialistes, décidés à frapper un coup.

Trois écoliers s'en revenaient de promenade par un soir de printemps, avec un bouquet d'aubépine à la boutonnière. A peine sont-ils parvenus aux portes de la ville que des gendarmes apparaissent. Les jeunes gens n'ont que le temps de faire demi-tour et de prendre la poudre d'escampette ; mais prompt comme l'éclair, les gendarmes s'emparent du plus grand, Le Manach est robuste, malgré son jeune âge ; à coups de poings, il réussit à terrasser deux de ses adversaires, mais on l'empoigne et l'immobilise : " Tu vas donner le nom de tes deux complices ! — Cela, jamais ! " s'écrie Le Manach. Alors, il est frappé brutalement ; même on lui crache au visage. " Vous pouvez me tuer, dit le pauvre garçon, rien n'y fera, vous ne saurez pas les noms de mes amis. " L'officier du poste a entendu des cris. Il accourt et donne l'ordre de transporter Le Manach à la prison où le collégien restera trois jours et trois nuits au milieu des chenapans, persuadé qu'il sera fusillé s'il persiste à se taire. Le quatrième jour, on l'emmène dans la cour de son collège où sont réunis tous les élèves. Il est pâle à faire peur et se traîne péniblement. " Allons, lui dit-on, crie vive l'Empereur ! — Plutôt la mort qu'une liberté achetée à ce prix ! " Sa condamnation est lue à haute voix ; elle est seulement humiliante. Il ne fait plus partie du collège et tous les Établissements d'État lui seront fermés à jamais. En attendant sa feuille de route — car

il sera incorporé dans un régiment — on le confiera à ses parents qui seront eux-mêmes surveillés. Alors les élèves lui tendent les mains qu'il serre avec une émotion profonde. On l'arrache brusquement à de telles étreintes.

Plus tard, dans ces lieux mêmes, un prêtre viendra prêcher le pardon des offenses... Le Manach.

*
* *

Cependant, les menaces les plus sévères n'avaient pas de prises sur les caractères de Bretons. Après le départ de leur camarade, les collégiens organisèrent un comité de surveillance, mais il se tinrent tranquilles pendant quelque temps. Tranquillité tout à fait apparente, d'ailleurs, car ils cherchaient les moyens de venger leur condisciple et de servir, à leur tour, la cause à laquelle ils s'étaient voués. Économisant sou par sou sur leurs friandises et leurs menus plaisirs, ils purent se procurer des armes qu'ils dissimulèrent soigneusement dans les environs. Restait à apprendre le maniement de ces armes. Ils eurent pour cela recours à la ruse suivante.

L'un d'eux, garçonnet de quinze ans, d'aspect chétif, remit à son directeur une ordonnance médicale qui lui prescrivait de se livrer, chaque jour, à des exercices en plein air. Son professeur, un officier bonapartiste, en qui l'on pouvait avoir confiance, lui apprenait le tir et le maniement du fusil. A son tour, le soir, il groupait à tour de rôle ses camarades dans une cave ou dans un grenier, afin de les faire profiter de son éducation militaire. Il est à noter que sur quatre cents élèves, pas un ne trahit le grand secret. Devant un Christ, au pied duquel une effigie de Louis XVIII avait été placée, chacun jura fidélité au roi, jusqu'à la mort...

Le plan d'attaque était le plus difficile à établir. Certains furent d'avis d'escalader le fort Penhièvre pour enlever le préfet ; mais on dut renoncer à cette entreprise. Ne valait-il pas mieux s'organiser sérieusement sous la conduite d'un homme éprouvé ? Tout de suite le nom de M. de Margadel vint aux lèvres de chacun. Une députation lui fut envoyée dont il accepta la proposition, à la seule condition qu'on exclurait les enfants au-dessous de quinze ans, ainsi que ceux appartenant à des familles bonapartistes. Mais quelques-uns réussirent à passer outre. L'exercice du fusil et les manœuvres se poursuivirent durant plusieurs jours.

Enfin, le 24 mai, les collégiens quittèrent la ville, par petits groupes, et gagnèrent le bourg où les armes avaient été cachées.

Le rendez-vous général devait avoir lieu au hameau de Kercohan, à une trentaine de kilomètres de Vannes. Là ils retrouvèrent M. de Margadel qui fit distribuer des cartouches et des cocardes blanches aux différents chefs dési-

gnés, puis il conduisit ces derniers au château de Pont-Sale, chez des amis sûrs. A peine le souper est-il servi que l'alerte est donnée. Les bleus arrivaient. Tous nos garçons de sauter aussitôt par les fenêtres et de s'enfuir à travers champs où ils rejoignirent des paysans groupés autour d'un feu de bivouac. Il y avait là, notamment, le frère de Georges, Joseph Cadoudal que tout le monde appelait Joson, et Gamber. A l'école de ces braves, les jeunes gens apprirent bien vite à s'aimer comme des frères. Excellents chrétiens, jamais ils n'oubliaient de réciter leurs prières et ils eurent toujours pour leurs ennemis blessés la pitié la plus grande, pansant leurs plaies, adoucissant, autant qu'il leur était possible, les horreurs d'une guerre civile, la plus atroce de toutes les guerres, puisqu'elle avait lieu entre les fils d'un même pays.

*
* *

L'orient demeurée anti-royaliste, avait appris l'insurrection des écoliers vannetais venus renforcer les chouans de la contrée et formant à présent une compagnie fort disciplinée, aguerrie contre les fatigues et les intempéries. Elle envoya contre eux une colonne d'impériaux et de gardes nationaux qui s'avançaient au cri traditionnel de : Mort aux brigands !

Une première prise de contact eut lieu dans le bourg de Sainte-Anne si sanctifié par la mère de la Vierge Marie et où Jean de Montfort fut tué et Duguesclin fait prisonnier. Les grands chefs étaient arrivés, en toute hâte, sur les lieux mêmes : Joseph Cadoudal, Gamber, Margadel, Grisolles, Sol, Le Thiez... La défaite des bleus fut écrasante. Les chouans leur firent de nombreux prisonniers, parmi lesquels le commandant en chef qui avait usé récemment d'une basse perfidie à l'égard de Cadoudal. Et voici que, magnanime, Joson décida de lui rendre la liberté, ainsi qu'aux autres !

Les ennemis blessés furent pansés et nourris ; après quoi on les reconduisit jusqu'aux avant-postes. Il se produisit une scène touchante : les bleus embrassèrent les blancs avec effusion, disant qu'ils ne combattraient plus contre des adversaires aussi généreux...

On juge de la fierté des écoliers après ce premier triomphe. Ceux qui s'étaient les plus distingués furent récompensés. Le grand Nicolas reçut le grade de capitaine, Bainvel celui de lieutenant, Le Quellec fut nommé sous-lieutenant. Sur les vingt-et-un officiers de cette compagnie, quatre devaient trouver la mort ; les dix-sept survivants entrèrent dans les ordres religieux. Tous ces jeunes gens possédaient de rares qualités : Rio, un orateur enflammé ; Le Quellec, un tendre, en dépit de sa fermeté ; Le Tiek, gai comme un pinson ; barde de la troupe, il chantait à ravir et savait ranimer

l'ardeur de ses compagnons. Il portait les fusils et les bagages des écolés, et même il n'hésitait pas à prendre ces derniers sur ses larges épaules.

Après la victoire de Sainte-Anne, Ploërmel, Josselin, Guestembert, Malestroit, Rochefort-en-Terre furent emportés successivement d'assaut. Par contre, l'attaque de Redon constitua un grave échec.

Pourquoi certains chefs fixèrent-ils le combat au jour de la Fête-Dieu, tandis que le Saint-Sacrement parcourait les rues ?

Faute énorme, surtout pour les chrétiens, et qu'ils devaient payer. Les blancs furent chassés rapidement par les bleus et les écoliers comptèrent plusieurs blessés. Les jeunes gens s'étaient réfugiés dans les halles où, durant toute la nuit ils tirèrent des coups de feu.

Mais les habitants récompensèrent ces jeunes gens de leur vaillance, en les soignant avec affection. Pain, lait, cidre leur furent distribués en abondance. Dans les châteaux et dans les fermes les plus modestes, ils couchèrent dans les meilleurs lits et chacun se dépensait pour réparer leurs vêtements, en un mot, pour leur donner tout le confort possible, et une vie de famille à laquelle ils n'étaient plus accoutumés.

*

* *

Le 10 juin, les écoliers s'illustrèrent de nouveau, à la bataille de Muzillac. Les chouans s'étaient rendus dans cette localité afin de protéger le débarquement de quatre à cinq mille fusils et des munitions apportées par un navire. Le général Rousseau parut devant le pont, mais Cadoudal veillait. Le brave Rohu put arriver avec ses marins.

Du haut d'un coteau, nos Collégiens, au nombre de trois cent cinquante, étaient mitraillés d'importance. Soudain le barde Le Tiek s'écroule, cependant qu'il chantait suivant son habitude, une complainte du pays. Un flottement se produit au sein de la troupe. Plusieurs se précipitent pour relever le cadavre du brave garçon, mais Bertrand, leur sergent, s'écrie que l'on ne doit pas s'attendrir en de pareilles circonstances. On s'occupera des morts plus tard. Pour le moment, il faut combattre.

L'ennemi est fort en nombre, en canons, en cavalerie, en armes blanches. Il faut donc beaucoup de courage. Est-ce que les femmes de Muzillac n'en montrent pas, qui viennent d'apporter sous la mitraille les cartouches qu'elles ont fabriquées de leurs propres mains ?

Le pont est attaqué ; de ce côté, Cadoudal et les marins repoussent tous les assauts. Alors Rousseau décide de se porter contre les collégiens. Rapide, Margadel s'élançe et tue un bleu. Le séminariste Nicolas, capitaine de la compagnie, tombe, à ce moment, frappé d'une balle

au cœur. Presque au même instant, son frère jumeau subit le même sort à ses côtés. Les collégiens refoulant leur émotion, sont dans la fougue et dans l'ivresse de la bataille. Chouans et bleus s'abordent et se tirent les uns sur les autres, à bout portant. Enfin les bleus finissent par dégringoler la pente de la colline, laissant derrière eux des morts et des blessés.

Du coteau voisin, les bleus avaient pointé deux canons. Les roches volaient en éclat. La situation des chouans devenait inquiétante. Tout semblait perdu. Soudain Rohu, qui s'était placé en observation jette un cri : "Voilà Gamber !" Oui, Gamber arrivait avec un bataillon, en ordre parfait. Son retard était dû à la mauvaise interprétation d'un ordre. Vieux paysan d'Elven, Gamber était un habile manœuvrier. Les bleus le connaissaient et le redoutaient. Il a tôt fait de disperser ses 450 hommes. Ils sont un contre quatre. Qu'importe ? Ils balayent tout sur leur passage, si bien que les bleus pris de panique, s'enfuient de tous côtés. Un jour, le général Rousseau contera la hardiesse de Gamber.

La bataille de Muzillac est gagnée. Un long cri de : Vive le Roi est poussé par les écoliers. Notre grand poète Brizeux a consacré de beaux vers aux collégiens de Vannes, parmi lesquels il a soin de citer le jeune Candal, héros de seize ans, neveu du curé d'Auray, mort des suites de ses fatigues intenses.

Chateaubriand et le poète anglais Worsworth ont célébré, eux aussi, la vaillance de la compagnie.

Après la mort du grand Nicolas, Bainvel lui succéda comme capitaine. La victoire de Muzillac donnait aux chouans un nombreux butin : des sabres, des gibernes, des fusils, des caissons, des canons, des vivres, des équipements... A présent, ils étaient munis d'artillerie. Malheureusement les événements de Vendée jetèrent une ombre douloureuse sur ce triomphe. Les écoliers poursuivirent néanmoins leur campagne. Nous les retrouvons, le 21 juin, à Auray, aux prises avec les Fédérés de Rennes, pour la plupart élèves de droit et de médecine. La lutte fut atroce. Les chouans durent battre en retraite ; mais celle-ci fut chèrement payée.

Vannes enfin capitula. Les écoliers réintégrèrent leur bonne ville dans un triomphe indescriptible, avec des genêts au canon de leur fusil. Leurs visages émaciés, leurs vêtements en loques, disaient assez ce qu'ils avaient enduré.

Les habitants pleuraient sur leur passage. Une messe d'expiation fut célébrée à l'église Saint-Patern. Louis XVIII eut à cœur de récompenser ses jeunes serviteurs et il nomma Le Quellec, Rio et Bainvel chevaliers de la Légion d'honneur.

Quel que soit le jugement que l'on puisse porter sur les écoliers de Vannes et sur leur campagne, il faut leur rendre cette double justice. Ils se

montrèrent des héros de courage et d'abnégation. Ensuite ils épargnèrent à la Basse-Bretagne et au Morbihan, la honte de l'invasion étrangère, car ils étaient décidés coûte que coûte à la repousser. De Rennes où il se trouvait, le général prussien dut renoncer à franchir la limite des deux départements, lorsqu'il lut la fière lettre que de Sol lui écrivit. De plus, des poteaux indicateurs portaient le nom de "Morbihan". Aussi les Prussiens jugèrent-ils prudents de ne pas y mettre le pied.

*
* *

Vingt-cinq ans après ces événements, l'abbé Bainvel fit la rencontre, dans un salon de Versailles, d'un homme dont les traits ne lui semblaient pas inconnus. Tout en causant, ils en vinrent tous les deux à parler de la chouannerie. "Je suis X...", dit l'homme, et j'ai été blessé à Auray." C'était un ancien bleu que l'abbé Bainvel croyait avoir tué et pour qui, le 21 juin de chaque année, il ne manquait pas de dire une messe.

Les deux anciens adversaires se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, tandis que l'assistance, émue, applaudissait à cette haute noblesse de sentiments

André DESCHARD.

(Foyer-Revue.)

M. le vicaire et la lanterne magique

CONTE HUMORISTIQUE

M le Curé est assisté depuis peu d'un nouveau vicaire qui va l'aider dans sa sainte tâche, cette sainte tâche qui consiste à guider vers Dieu les ouailles de la petite bourgade.

Pour l'instant, M. le Curé a confié au jeune vicaire le soin de veiller sur les enfants du patronage, le "Patzo", comme disent les moutards.

Ce dimanche-là, après les vêpres, une grande séance de projection a été organisée dans la salle du patronage, où, tous volets clos, une centaine de morveux chahutent, se tarabustent et se pincent.

La bonne du curé a prêté un vieux drap qui tient lieu d'écran.

Le matin même, par le train de la ville, est arrivé un opérateur pourvu de sa lanterne et des vues coloriées sur plaques de verre. Il a bien remis, en entrant, de la part de son patron, une enveloppe à M. le Curé, mais ce dernier, très occupé par les préparatifs de cette mémorable matinée, a pensé *in petto* : "Je parcourrai la facture plus tard", et s'est lancé vers le vicairie auquel il a fait ses ultimes recommandations.

M. LE CURÉ. — Mon cher abbé, n'est-ce pas, je compte sur vous pour rendre plus vivantes plus attrayantes ces projections et pour charmer nos bambins de votre parole éloquente. (*M. le vicairie s'incline très flatté.*)

M. LE CURÉ. — J'ai prié que l'on m'envoie l'*Histoire de Robinson Crusoe*... Vous connaissez certainement, tout le monde connaît ça... Alors, voilà, à mesure que les vues passeront, vous raconterez à nos chers bambins l'histoire fameuse de Robinson et de Vendredi.

M. LE VICAIRE. — Parfait, parfait, comptez sur moi, Monsieur le Curé.

Et désireux de montrer son bon vouloir et son savoir-faire, le jeune vicairie va se poster à côté de l'opérateur dans le fond de la salle. M. le Curé tape dans ses mains pour obtenir du silence... la lanterne projette sur l'écran son halo lumineux et M. le Vicairie, assurant sa voix annonce :

Aventures merveilleuses de Robinson Crusoe... Il y avait une fois... hum ! hum !...

(*L'opérateur pousse une plaque de verre dans l'appareil et l'on aperçoit des petits japonais procédant à la récolte du riz.*)

Il y avait une fois, dans un pays merveilleux, un jeune enfant qui grandissait en pleine campagne... Vous voyez ici les nombreux travailleurs de la ferme paternelle, occupés à faire la moisson qui assurera plus tard la richesse du jeune Robinson... hum...

(*Apparaît une vue des chutes du Niagara.*)

...Hum... de très bonne heure, pris du goût des voyages le jeune Robinson parcourut le globe et s'en vint en Amérique... (*Bas à l'opérateur.*) Vous êtes sûr que vous projetez bien dans l'ordre

L'OPÉRATEUR. — Y'a pas d'erreur : mes vues sont numérotées !

LE CURÉ. — Marchez, marchez, ça va très bien jusqu'ici !

LE VICAIRE. — Hum... Donc, Robinson vint en Amérique où il s'émerveilla au spectacle grandiose des chutes Niagara..., mais il voulait voir mieux encore... (*Poussant le coude de l'opérateur.*) Allez... Allez...

L'OPÉRATEUR. — *placide.* Voilà, voilà, j'cherche la trois !

(*Apparaît la vue d'un port de mer.*)

LE VICAIRE, *avec un soupir.* — Enfin ! (*Haut*) Un jour, Robinson s'en alla au grand port de... mettons de... hum... de New-York et prit

place à bord de l'un de ces paquebots géants qui...

(On voit apparaître une petite flottille de barques de pêche relevant leurs filets.)

LE VICAIRE, pris d'une sueur froide, à part. — C'est bizarre ! (Haut). Hum... vous voyez ici les spectacles qui se présentèrent aux yeux du jeune globe-trotter au cours de son voyage... Chemin faisant, il rencontra encore... hum, hum... il rencontra... (A l'opérateur.) Vite, la suite.

(Apparaît une vue du désert sur les sables brûlants duquel s'achemine une caravane de chameaux.)

L'ABBÉ, lancé. — ...il rencontra des cha... je veux dire que, passant à proximité de la terre, il aperçut au lointain des chameaux qui nageaient... hum... qui marchaient dans le sable (A l'opérateur.) Ce n'est pas possible mon ami, vous devez faire erreur...

L'OPÉRATEUR. — Pisque j'vous dis qu'mes vues sont numérotées !

(Apparaît le portrait de Victor Hugo.)

L'ABBÉ, se méprenant, à part. — Ah ! Enfin !... (Haut.) Mes enfants, voici Robinson Crusoé, notre héros... Admirez son front intelligent, son air courageux et martial, cette expression décidé et... (A l'opérateur qui vient d'enlever la plaque.) C'est ennuyeux, vous me coupez mon effet !

(Apparaît un groupe de femmes arabes pilant du couscous.)

L'ABBÉ. — Hum !... Ici, mes enfants, nous arrivons sans transition dans l'île sauvage où le naufrage déposa Robinson Crusoé... Voici les indigènes cannibales qui préparent leur re-

pas... Regardez leurs faces bestiales qui grimacent, leur air faux et sournois... Ah ! pauvre Robinson, quel parti vont lui faire ces misérables s'il tombe entre leurs mains, mais Dieu, dans sa miséricorde infinie, ne permettra pas que...

(Apparaît une vue de la Seine à Paris, avec ses ponts sur lesquels on voit des passants et des autobus.)

LE VICAIRE, bas au Curé. — Je ne puis tout de même pas leur dire que Robinson a fait un détour par Paris avant d'échouer dans son île !

LE CURÉ, pris d'un soupçon soudain. — Attendez, je pense à cette lettre...

(Il lit à la lueur de la lanterne.)

MONSIEUR LE CURÉ,

Au dernier moment, nous nous apercevons que nos vues intitulées *Robinson Crusoé*, ne sont pas tout à fait au complet. Nous nous permettons de les remplacer par des vues détachées fort intéressantes.

Avec nos excuses, veuillez agréer, etc...

(L'opérateur, pendant ce temps, continue de placer des bouts de verre dans la lanterne, et, tout à coup, apparaît le portrait de M. Clémenceau.)

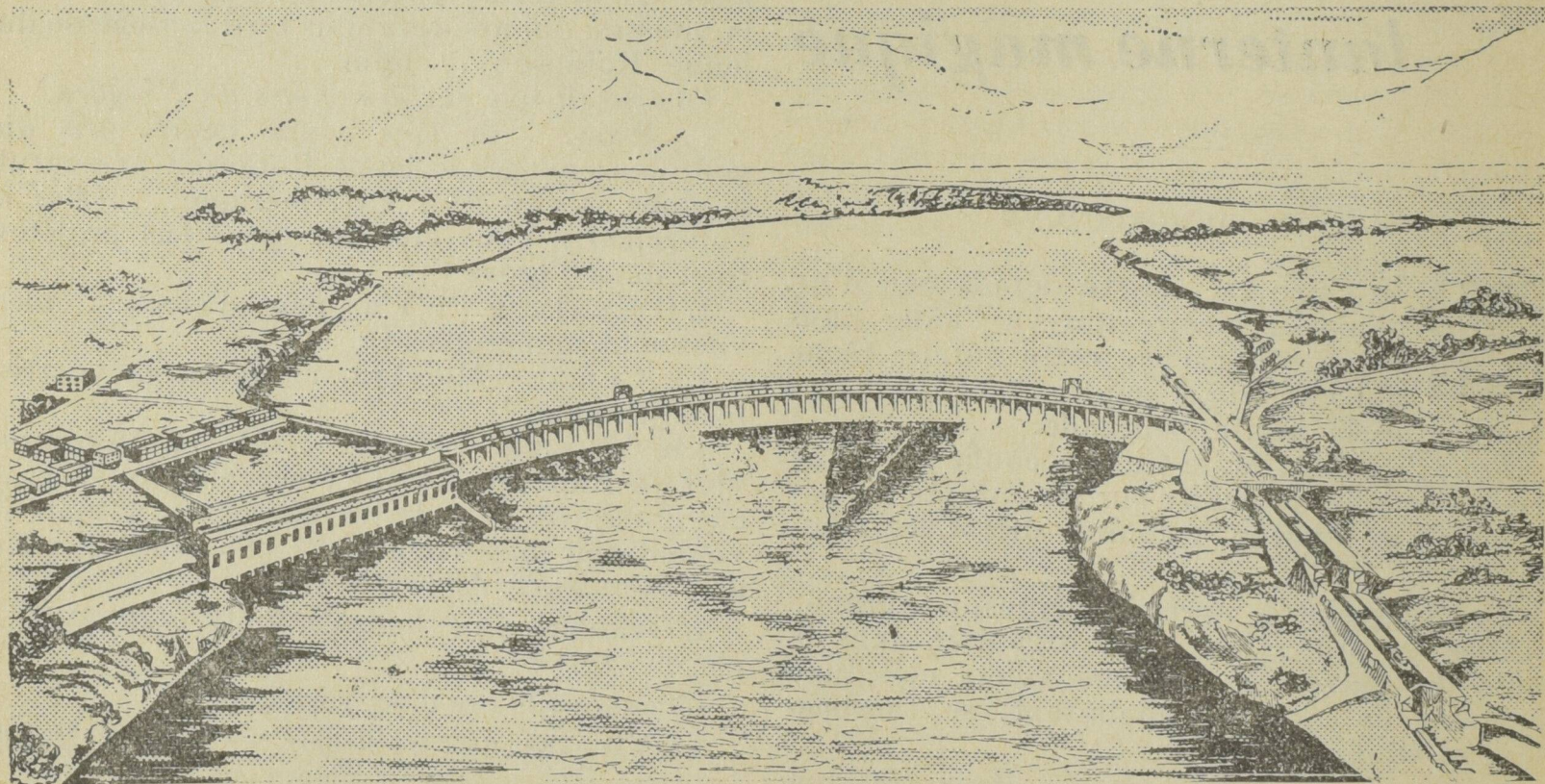
La voix d'un gosse, dans l'assistance. — Bath ! alors, c'est pas trop tôt : v'là Vendredi !

André DOLLÉ.

ECOLE JUIVE

Le maître. — Quelle fut la grande faute que commirent les frères de Joseph en le vendant ?

Tous les élèves en chœur. — Ils ne le vendirent pas assez cher.



BARRAGE QUE L'ON EST À CONSTRUIRE SUR LE DNIÉPER, UKRAINE.

Les sept sucres du Frère Anselme



U bout de ses doigts, le Fr. Anselme tient le morceau de sucre qu'il vient de prendre. Une secrète tendresse le pousse à le contempler un instant avant de le déposer avec respect dans sa tasse à café.

Puis, bien installé sur sa chaise, il tourne lentement sa cuiller d'aluminium et déguste à petits coups le breuvage noir où la chicorée se mêle très largement au café.

Tout à coup il se donne un grand coup de poing et avale d'un trait le fond de sa tasse, non sans se brûler un peu.

— Je t'y prends encore, Anselme, mon ami, gronde-t-il, à cultiver tes deux péchés mignons, gourmandise et paresse, paresse et gourmandise. Après tant de confessions, tant de promesses...

Il s'est levé et se hâte vers la boîte aux lettres où il doit trouver le courrier d'une heure. Il continue à s'interpeller sans indulgence :

— Oui, tu as encore sucré ton café avec délices. Un sucre, c'est permis, c'est même bon pour la santé. C'est l'avis du docteur. C'est l'ordre du supérieur. Mais pas comme ça, pas avec sensualité... Et pour la paresse... quelle façon de se camper sur cette chaise, de s'étaler, d'appuyer les coudes sur la table. Mon pauvre Anselme, tu ne fais décidément aucun progrès.

Tout en monologuant, Fr. Anselme a vidé la boîte et, revenu à son bureau, commence à ouvrir et à classer les lettres en attendant qu'il y réponde.

Le brave Fr. Anselme n'est plus jeune. Il a soixante-cinq ans bien sonnés. Mais comme il est encore vert et qu'il est populaire dans son quartier, on l'y a laissé après la fermeture de l'école où il enseignait.

Ses anciens élèves se sont groupés autour de lui et se cotisent pour le faire vivre frugalement. Il leur rend mille petits et même grands services. Il les place, les moralise, les tance au besoin, les console.

On s'est habitué à le voir se mêler de tellement de choses qu'il n'est pas une œuvre qui se fonde sans faire appel à son concours. Il semble né pour être secrétaire, trésorier, encaisseur, archiviste de tous les Comités du faubourg et pour aller faire des démarches dans tous les bureaux de la ville. On l'utilise au maximum. Lui, toujours vaillant, va, va toujours, et, s'il travaille dur, fait maigre chère.

Car il donne tout ce qu'il a et n'a jamais ni linge ni souliers de rechange. On s'est

fâché. Il a fallu finir par l'habiller au fur et à mesure de ses besoins, comme un enfant. Il a fallu une vraie conjuration de ses supérieurs avec un bon médecin du pays pour lui faire accepter de manger à sa faim et de boire chaque jour une tasse de café sucré.

C'est que Fr. Anselme a deux gros défauts. Il les avait il y a cinquante-cinq ou soixante ans. Il était alors paresseux comme un loir et gourmand comme un chat. Sa pauvre mère avait toutes les peines du monde à le tirer de son lit le matin et à mettre à l'abri ses pots de confiture.

Il s'est corrigé. Il garde cependant la terreur de ces deux défauts.

Contre la paresse, il se défend assez bien. Il se lève tous les matins à 5 heures, se couche à 10, fait un moment d'oraison nocturne. Le jour, il la secoue, cette coquine. Il voudrait bien parfois s'asseoir ou dormir davantage. Mais il arrive à triompher.

Pour la gourmandise, c'est plus dure. Le petit déjeuner rapide dans la fraîcheur du matin, les deux repas n'apportant pas grande matière. La grande tentation quotidienne, c'est le café.

La tasse n'est pas bien grande, le café n'est pas bien fameux. Mais ce sucrier plein de sucre, de beau sucre blanc bien raffiné !... Il n'en prend qu'un morceau. Ce morceau est exquis, succulent, parfait. Fr. Anselme tremble chaque jour en pensant que peut-être il le savoure avec trop de plaisir sensible.

Une dernière lettre à lire. Oh ! elle est forte, celle-là. C'est un appel désespéré. Il faut à une œuvre admirable, mais peu connue, une grosse somme tout de suite. Tout de suite ou ce seront des catastrophes. On a remué ciel et terre. Les bienfaiteurs ordinaires ont fait un effort. L'évêché y est allé de sa souscription généreuse. Il manque sept mille francs. Il les faut dans huit jours. Fr. Anselme, débrouillez-vous...

— Et voilà. Tape encore sur Fr. Anselme ! Évidemment on le prend pour un banquier, pour un faux monnayeur, pour un ministre des Finances. Pauvre de lui...

Une idée lumineuse lui vient. Ne voilà-t-il pas une riche occasion de lutter à la fois contre ses deux défauts. Paresse et gourmandise. On va voir. Le bon Frère fait illico son plan de campagne. Il va quêter pendant sept jours. Il faudra qu'il fasse mille francs par jour sans rien retrancher de son travail habituel. S'il n'a pas ses mille francs, il se privera de sucre et boira son café amer.

Aussitôt pensé, aussitôt à l'œuvre et dare, dare, Fr. Anselme se met en campagne.

Il a quelques bons clients, comme il les appelle, des crèmes de bonnes gens, le cœur sur la main, qui ne lui refusent jamais leur obole. Il se hâte vers leurs sonnettes. Le premier billet au moins sera vite trouvé.

Las... Il y a loin de la coupe aux lèvres. L'un de ses amis vient justement de sortir, l'autre est à la campagne pour huit jours, le troisième est en conférence et prie de repasser. Chez celui-ci, on n'ouvre même pas ; chez cet autre, on s'entend dire que monsieur est occupé et qu'il faut attendre.

Le pauvre Frère tourne et retourne, fait des pas inutiles, monte des étages, se morfond dans des antichambres. A la fin de l'après-midi, il compte ses offrandes. Il a tout juste recueilli neuf cents francs.

Le lendemain matin, grande est son envie d'aller compléter cette somme. Ne faut-il pas cependant assurer comme d'habitude le service de toutes ses œuvres ? Chaque chose en son temps. Pour le premier jour, c'est un échec et, fidèle à sa résolution, Fr. Anselme avale après déjeuner son vilain café noir sans sucre.

Il repart, mais son pas est moins décidé. Il est encore fatigué des courses de la veille, et puis, où aller ? Il a épuisé hier les meilleurs, les plus généreux, que vont donc lui donner les autres ?

D'un coup d'épaule, il remonte sur son dos un sac imaginaire et, arborant un large sourire de circonstance, il continue sa ronde autour des bourses charitables.

Piteux résultat. Sa deuxième tournée lui donne cinq cents francs. Juste la moitié de ce qu'il faut. Son café lui paraît plus amer que la veille.

Il tente les grands moyens. Il connaît en ville quelques personnes assez difficiles à aborder, mais qui donnent gros. A force de patience et de ruse, il réussit à s'introduire chez quelques-unes. Il plaide avec chaleur. Il l'emporte. Pas tout à fait, car ce soir, il lui manque encore cinquante francs pour faire son billet de mille. Son café reste amer, très amer.

Le quatrième jour, c'est l'effondrement. Satan s'est alarmé de son quasi-succès d'hier. Dans l'après-midi, il fait dix visites inutiles, attend une heure et quart chez un bourgeois qui finit par le faire éconduire et use de toutes ses forces à essayer d'attendrir un ladre qui, l'ayant patiemment écouté, le renvoie avec force compliments et cents sous.

Deux cents francs pour cette journée :

— Ah ! café, café sans sucre, comme tu es donc exécration...

Pourtant, il est dur de penser que par manque de cet argent les catastrophes promises à l'œuvre vont survenir et que c'est sa faute à lui, Anselme maladroit, paresseux, gourmand, indigne d'émouvoir le cœur de son prochain.

Fr. Anselme se lève à des heures invraisemblables et se couche si tard que soir et matin se rejoignent presque autour de sa nocturne oraison, Il ne mange plus, ne dort plus, maigrit encore s'il est possible. Il traîne la

jambe et se voûte. Sa main tremble quand il veut sonner. Rien qu'à son coup de timbre, on dit :

— Ça doit être un mendiant.

Et l'on ajoute :

— Dites que l'on ne donne pas.

Et sa souscription dégringole.

Cent quatre-vingts francs, le cinquième jour, cent trente-cinq le sixième. C'est la débâcle.

Plus qu'un jour. Il manque plus de quatre mille francs. Tout est perdu.

Il faut pourtant faire son devoir jusqu'au bout. Si l'on n'a pas sauvé l'œuvre, on aura du moins maté la paresse et douché la gourmandise. Autant de pris sur l'ennemi.

Vers le soir, ayant ajouté cent francs à son maigre butin, Fr. Anselme revient navré vers son logis.

Il passe devant l'immense usine de M. Zender.

D'habitude il passe sur le trottoir d'en face. Il y a là quelques mauvais gars qui font exprès de s'étaler sur le trottoir pour gêner son passage et qui lui disent des grossièretés. C'est qu'ils savent le patron bien peu clérical et qu'ils forcent la dose par basse courtoisie.

A cette heure, l'usine est fermée. Rien à craindre. Les ouvriers sont dispersés, isolés ; ce sont pour la plupart de braves gens. M. Zender doit être parti pour sa somptueuse villa. En voilà un qui pourrait donner s'il le voulait.

— Mais, ouiche, pas un franc, pas un sou, murmure Fr. Anselme.

D'un coup d'œil, il inspecte les beaux bâtiments qui représentent tant d'argent.

Or, juste devant lui, une fenêtre est éclairée. A côté, une porte avec une plaque : "Bureaux".

Comment Fr. Anselme a-t-il sonné ? Il ne s'en est pas rendu compte lui-même. Une idée subite. Pas même. Une réflexion... ou une inspiration.

La porte s'ouvre. Une voix crie du bureau à côté : "Entrez", et rougissant, le pauvre Frère se trouve dans une pièce éclairée *a giorno* en face d'un homme aux traits durs, à l'œil sévère, M. Zender lui-même, en personne.

Un sourire qui paraît cruel joue sur les lèvres de ce dernier. Il a compris l'émotion du visiteur et s'en amuse. Il se plaît à la prolonger :

— Enfin, Monsieur, me direz-vous pourquoi vous avez sonné chez moi à cette heure ?

Le Frère, debout, poussiéreux, suant, recru de fatigue, tourne en rond son chapeau, comme ahuri.

Soudain, il parle, et voilà que tout change en lui. Sa voix vient de très loin. Il n'est plus un mendiant implorant la pitié d'un homme riche et sans cœur. Il est un vieillard, fier d'un passé sans tache, s'adressant à un homme

encore jeune. Il est un religieux voué au bien d'autrui s'adressant à un homme occupé de son seul bien-être. Il est le représentant de la misère, de la faiblesse, demandant à la fortune, à la force, de lui tendre la main.

Sa taille se redresse, ses mains ne tremblent plus. Ses yeux se sont plantés bien droit dans les yeux de l'industriel.

Il demande, il prie, il supplie. Mais aussi il explique, il conseille, il éclaire. C'est moins un billet qu'il vient chercher qu'une âme qu'il veut glaner, la trouvant sur son chemin. Il en oublie sa souscription. Plaie d'argent n'est pas mortelle. Mais si cet homme se damne, tout sera perdu pour lui.

L'autre écoute, bouleversé.

D'où vient cet homme inspiré qui a des accents si étranges ? Vient-il du fond des âges comme les premiers disciples du Christ ? Est-il un de ces moines ardents du moyen âge qui reprochaient leurs vices aux plus farouches féodaux et faisaient sur leurs pas surgir des chapelles expiatoires ? Est-il un missionnaire égaré et croit-il parler à quelque chef de brigands chinois ?

Tout cela peut-être. Car lui, n'est-il pas, quoique baptisé, un païen épris du seul désir de jouir ? N'est-il pas quoique civilisé, un despote menaçant les hommes à coup d'argent sans s'inquiéter jamais de leurs cœurs ? N'a-t-il pas souvent égorgé des concurrents plus timides ou plus honnêtes par des procédés de bandit ?

Il s'interroge. Il se voit. Il se juge.

Il a fait asseoir le visiteur et l'a questionné d'un ton adouci. L'autre naïvement, se livre, raconte l'histoire de sa souscription et n'oublie même pas le détail de son café sans sucre.

M. Zender a l'habitude des hommes. Il voit que celui-ci est un sincère, un convaincu. Si jamais il doit faire une bonne œuvre, son argent sera bien placé dans les mains de ce bon vieillard.

Il sourit encore, mais d'une autre manière, en disant :

— Je vous ferai porter ma participation demain matin, mon Frère, et j'y ajouterai quelque chose pour vous personnellement. Au revoir, mon Frère, revenez me voir un de ces soirs. Nous causerons. Cela me changera de mes affaires.

Fr Anselme est parti regaillard. Sûrement cet homme a été ébranlé. Il lui enverra un bon billet : cinq cents au moins, mille peut-être. Et dans la nuit, en mettant ordre à ses affaires, terriblement en retard, il se sent plein d'on ne sait quel vague espoir.

9 heures, 10 heures. C'est bientôt, après déjeuner, qu'il doit aller porter le montant de sa quête. Rien encore de M. Zender. Il doit pourtant arriver à son bureau. Aurait-il oublié ? C'est pourtant un homme de tête. Se

serait-il joué de l'humble Frère ? Sans doute, il n'est pas dévôt. Mais il avait l'air loyal.

Il aura eu d'autres affaires. Il attend d'être libre pour donner des ordres. Il ne peut pas comprendre combien c'est pressé.

11 heures sonnent. Midi sonne. Rien. Fr. Anselme compte et recompte méticuleusement ses billets, les met en liasse, plie les listes, glisse le tout dans une vaste enveloppe et la pose à côté de lui. Voilà qu'on lui apporte sa soupe. Hélas ! hélas ! M. Zender n'a rien envoyé.

Un coup de cloche impérieux. Le bon Frère tressaille d'émoi. Serait-ce la souscription attendue ? Qui sait combien ? Il court à la porte. Déjà l'on a ressonné.

Une splendide auto. Un homme en descend d'un saut. Il tend au Frère une enveloppe en lui disant :

— Voici pour votre œuvre.

Il ajoute :

— Voilà pour vous.

Le chauffeur, en effet, s'est chargé d'un énorme paquet et le porte rapidement chez le Frère qui lui sert de guide. Puis il s'enfuit, et quand le bon vieux arrive après lui à la porte pour remercier son bienfaiteur, l'auto est déjà repartie.

Fr. Anselme, tout essoufflé, rentre et se jette sur l'enveloppe, fébrilement il la déchire et regarde. Dieu soit loué ! Les beaux billets neufs ! Dix magnifiques billets de mille ! Quel triomphe ! Comme l'œuvre va être heureuse !

Et la paquet ? Laisant sa soupe refroidir, Fr. Anselme coupe les ficelles écarte les papiers et découvre : juste ciel ! quatre paquets de cinq kilos de sucre. Vingt kilos de sucre ! Des milliers de morceaux de sucre !

Quelle manne ! Car enfin, si l'argent est pour l'œuvre, le sucre est pour lui. Il a si bien réussi ! il mérite quelques petites douceurs.

Ce sucre le fascine. Il le mange des yeux. Satan s'est fait aujourd'hui tout sucre et tout miel et tracasse le pauvre Frère.

Ce dernier se débat. Il se dépêche de dîner. Il déploie toute grande la *Croix* devant les paquets tentateurs. Mais l'instant de son café arrive. Ce sucre le bouleverse.

Alors, par un coup d'héroïsme il appelle la servante :

— Prenez-moi tout de suite ces quatre boîtes qui me gênent et portez-les aux Sœurs d'à côté de la part d'un anonyme. Vite, vite.

La servante est habitué à ces dépouillements soudains et, en deux voyages, s'empresse d'emporter le sucre.

Cependant, Fr. Anselme tire à lui le sucrier de tous les jours. Aujourd'hui, il n'est pas tenu de se priver.

Or, hasard ou permission de la Providence, il reste au fond du sucrier sept morceaux de sucre, les sept morceaux de la semaine.

Six jours sans sucre, parce qu'il n'avait pas fait ses mille francs par jour. S'il n'eût pas aujourd'hui bouclé son compte, ses sept morceaux fussent restés là.

Mais puisqu'en somme il a réussi, puisqu'il a même dépassé la somme fixée, il a droit à son sucre, d'autant qu'il se souvient tout d'un coup de l'avis de son docteur et de l'ordre de son supérieur.

Sept morceaux de sucre dans le sucrier, c'est un fait exprès.

Donc sans aucune pensée mauvaise, parce qu'il aime la justice et parce que c'est l'ordre, pour sa santé, par obéissance, Fr. Anselme retourne le sucrier dans sa tasse et complète avec du café.

Le café est tiède, le sucre fond mal. Fr. Anselme voit que le trop, qu'il ignorait, ne vaut pas beaucoup mieux que le pas du tout. Il fait en buvant la grimace, comme hier et les jours d'avant.

Et Satan qui guettait sa revanche se lamente en vain sur tant de beau sucre perdu.

F. D'AZAMBUJA.

Le merisier



Le merisier est une essence qui se distingue très facilement des autres arbres, même des espèces auxquelles les botanistes l'on associé.

Le merisier appartient en effet à la famille des bouleaux, famille que la Botanique désigne sous le nom de Bétulacées. Cette famille est représentée aux Etats-Unis et au Canada par quelque dix espèces dont six sont particulières aux forêts de l'est et quatre aux forêts de l'ouest. Parmi ces espèces les unes jouent dans l'industrie et le commerce un rôle de tout premier ordre, leur bois, à cause de ses nombreuses qualités, se prêtant à de multiples emplois.

D'une façon générale, on peut dire que tous les bouleaux, le merisier compris, sont caractérisés par le fait que leur écorce rarement s'écaille, est plutôt lisse et présente des lenticelles nettement dessinées, par le fait que leurs fleurs, tant mâles que femelles, sont groupées autour d'un axe de manière à constituer un châton ou un cône d'apparence très gracieux ; par le fait que leur bois est dur, de texture très serrée, de couleur plutôt pâle ; par le fait que leurs feuilles sont toujours disposées de façon alterne toujours dentées, de forme ovale, et terminées en pointe au sommet ; par le fait, enfin, que leurs semences minuscules sont munies de deux ailes très ténues qui favorisent leur dissémination au loin. On pourrait ajouter que parmi les bois feuillus, les bouleaux, tout particulièrement le *betula nana*, le *betula Alaskana*, le *betula Kanaica*, le *betula populifolia*, le *betula papyrifera* comptent parmi ceux dont l'ai-

re géographique se développe le plus au nord, voire jusque dans la zone subarctique.

On le trouve sur presque tous les sols, sauf dans les terrains humides. Il semble n'avoir à ce point de vue aucune préférence. Il forme rarement des peuplements purs, mais s'associe généralement à l'érable, ou à d'autres bois feuillus en mélange avec du sapin et de l'épinette, sur des terrains rocheux et bien drainés.

Ceux qui ont quelque peu été en forêt n'ont pas manqué de voir des merisiers dressés en quelque sorte sur des troncs ou des billes atteints de vermoulure et gisant sur le sol. Leurs racines épousent étroitement les troncs ou les billes sur lesquelles ils se dressent, et sont suffisamment développées pour prendre contact avec le sol et s'y ancrer. Cela dénote chez le merisier une vigueur véritablement extraordinaire. Les semences de cette essence tombant sur la couche de mousse qui revêt les troncs et les billes jonchant le sol et en voie d'y pourrir, y trouvent en quantité suffisante, l'humidité dont elles ont besoin pour germer. Une grêle tige sort de la semence et s'efforce de s'adapter au milieu où elle est née jusqu'à ce qu'elle ait développé des racines assez longues pour se fixer au sol minéral et assurer ainsi sa survivance.

Le merisier est donc une essence vigoureuse à en juger par la facilité avec laquelle il se développe dans des endroits où gisent des débris de végétaux que la vermoulure a dissociés. Mais il y a plus. Que le merisier soit inondé de lumière et qu'il soit sous un couvert épais, qui ne laisse passer que quelques rayons solaires, il paraît toujours garder une apparence de santé. La forme seule de sa cime subit, suivant le milieu, des modifications. En plaine, la cime est très largement épanouie, composée de ramifications nombreuses et d'un développement fort accentué ; en pleine forêt, elle prend la forme fuselée, présente de moins nombreuses mais de plus délicates ramifications. En pleine lumière, la tige, très volumineuse, donne un bois de moins de service que la tige qui dans la forêt s'est dépouillée de branches, s'est allongée, en quelque sorte affinée.

C'est, comme du reste tous les bouleaux, un arbre qui possède des moyens de se régénérer rapidement, de conquérir facilement les aires qui ont été défrichées. Ses semences très légères, aux ailes menues, aidées du vent, vont au loin perpétuer la race, assurer sa survivance.

Joignez à cela la faculté de produire de nombreux rejets de souche et vous aurez là l'explication de ces densés recrues de merisier que l'on trouve sur le parterre d'exploitation de cette essence.

On observe dans des milieux exceptionnellement favorables des arbres de merisier d'une hauteur de 100 pieds et d'un diamètre de qua-

tre pieds. Généralement, cependant, le merisier est de dimensions plus modestes. Dans nos forêts les plus gros merisiers ont environ 70 pieds de hauteur et 3 pieds de diamètre. Son fût plutôt court est recouvert d'une écorce que la vieillesse fait écailler, mais qui dans la jeunesse est de couleur dorée et plutôt lisse. Elle présente cependant des fissures peu profondes. Dans le voisinage de ces fissures la partie superficielle de l'écorce se soulève et se frange. A cause de cette particularité le merisier se distingue très facilement de n'importe quelle autre essence, comme nous le disons plus haut.

Ses racines sont très puissantes et fouillent le sol en tous sens. Aussi le merisier est-il un arbre qui fait le désespoir des défricheurs. L'écorce des racines était en usage d'après Gédéon de Catalogne (Ref : Bulletin des Recherches Historiques, vol. XXI, No 9, page 65) parmi les sauvages " pour guérir certaines maladies qui surviennent aux femmes. " Il se pourrait fort bien que ce remède fut tombé en désuétude aujourd'hui que les médecins demandent au règne minéral ce que leur prédécesseurs demandaient au règne végétal. Ce n'est pas là le moindre progrès réalisé par la médecine, qui, les cimetières sont là pour l'établir, ne compte plus ses progrès.

Le merisier, comme dit Gédéon de Catalogne, " se trouve pêle mesle parmi l'érable et le bois blanc ". On le trouve aussi associé à l'épinette et à la pruche et à d'autres résineux.

Le bois du merisier est de couleur brune. Cette teinte se mue quelquefois en une teinte rougeâtre, d'où l'appellation de merisier rouge employée pour désigner des bois dont le cœur est de couleur Bordeaux. Il est lourd, très fort, dur à travailler, de texture serrée, susceptible de prendre un beau poli, et d'apparence satinée. C'est un bois qui se teint très facilement. La teinte qu'on lui donne généralement, du moins en ébénisterie, est celle de l'acajou ou du cerisier. Les acheteurs de meubles s'y laissent souvent prendre. Croyant acquérir des meubles en acajou, ils n'ont le plus souvent, s'ils n'y mettent le prix, que des meubles en merisier.

Les voituriers l'emploient, concurremment avec l'érable, pour la confection du squelette des véhicules. Ils en font aussi des moyeux de grande durabilité. Les fabricants d'automobiles en emploient de grandes quantités. (Cf : *American forest trees* par Gibson, page 573) pour la confection des châssis (frames).

On l'emploie dans la fabrication des boîtes, de caisses à claire-voie, de paniers. Il est alors débité en minces lamelles. Le dos et le siège des chaises de théâtre sont souvent en merisier.

Les menuisiers le préfèrent à beaucoup d'autres bois pour les escaliers, les portes, les boiserie, les parquets, les plafonds, les portes et les fenêtres. Cette préférence tient au fait, lorsqu'il s'agit de parquets, que le merisier est

un bois très dur, très coulant, et d'une grande durée. On s'en sert aussi dans les usines où l'on fabrique des manches de toutes sortes et plus particulièrement des manches de balais.

Chose étonnante, ce bois qui aujourd'hui est très connu et très recherché, a été longtemps ignoré. On le laissait pourrir sur pied. Et Dieu sait comme le merisier est une essence qui pourrit rapidement. Des arbres de cette essence que l'on croit pleins de vie, à ne regarder que l'écorce, ont tout leur bois de cœur réduit en une poudre jaunâtre. A un âge avancé ils sont presque tous des arbres de façade.

On peut dire avec Gibson que les premiers qui aient su apprécier les qualités du merisier, sont les pharmaciens et les apothicaires. Ils l'ont apprécié sous forme de boîtes à pilules. Les tonnellers n'ont pas été lents à trouver que les pharmaciens et les apothicaires avaient fait preuve de discernement. Ils en ont fabriqué des cercles de quarts et de barils. Les jeunes merisiers s'adaptent tout particulièrement à cet usage, et, chaque année, aux Etats-Unis, on en abat des milliers.

Où l'on voit que le merisier se prête à de multiples emplois. Enumérer tous ceux-ci serait fastidieux, aussi nous sommes-nous contenté d'en souligner les principaux.

Les statistiques publiées par le gouvernement de Québec portent à 65,395,300 p. m. p. la quantité de merisier coupée dans nos forêts. Nous avons déjà dit que le merisier appartient à la famille des bouleaux. Il se trouve que de tous les bouleaux il est l'essence la plus appréciée, et pour cause.

Le merisier n'est pas particulier à la province de Québec. Comme question de fait on le trouve dans les forêts d'Ontario, au Nouveau-Brunswick, dans la Nouvelle-Angleterre, sur les monts Appalaches à l'est du Tennessee et à l'ouest de la Caroline du Nord. En somme on le rencontre depuis Terre-Neuve jusqu'au Minnesota et au sud jusque dans les états de Tennessee et de la Caroline du Nord. Au Canada c'est dans la vallée du Saint-Laurent et dans le voisinage des Grands Lacs qu'il vient le mieux et dans Québec les plus beaux peuplements de cette essence se trouvent incontestablement dans les cantons de l'Est et dans la région Nord de Montréal.

Il est évident que sur les confins de son aire géographique le merisier est un arbre de petites dimensions et de moindre utilité.

C'est du moins un arbre moins septentrional que ses congénères, le bouleau à canot et le bouleau à feuilles de peuplier. (*Betula papyrifera* et *betula populifolia*). On pourrait même dire pour le mieux situer que son aire géographique coïnciderait sensiblement avec celle de l'érable à sucre.

Avila BÉDARD.

La Vie forestière.

La vocation du petit Charles

Le pauvre petit Charles était bien malade. Dans l'étroit logement situé au quatrième étage d'une laide et sombre maison, on n'entendait plus que les plaintes de l'enfant, son souffle rauque, et de temps en temps une quinte de toux qui semblait chaque fois épuiser ses dernières forces.

La mère soutenait la petite tête pâle qui s'alanguissait, essuyait les gouttes de sueur qui collaient sur les tempes les boucles blondes de l'enfant.

Depuis des jours et des nuits, elle luttait pour arracher son fils à la mort. Ni les fatigues, ni les privations ne se comptaient plus. Elle avait le cœur déchiré, en songeant que ses efforts demeuraient stériles ; mais courageuse et résignée, la jeune femme acceptait cette épreuve sans cesser de croire en la Providence.

Cette maladie, c'était non seulement une grande douleur pour toute la famille, mais aussi l'aggravation de la misère dans un foyer de travailleurs où souvent régnait la gêne.

Le père de Charles était maçon, et pendant l'hiver les journées de chômage forcé étaient nombreuses ; la mère de famille devait alors réaliser de véritables prodiges d'habileté et d'économie, pour arriver à donner du pain à ses sept enfants. Les deux aînés, une fille et un garçon, étaient en apprentissage, ils ne gagnaient rien encore ; les trois suivants allaient à l'école, et de ces trois-là, Charles, âgé de huit ans, était le plus jeune ; enfin il y avait deux bébés de trois et quatre ans.

L'hiver avait été long et rigoureux. Charles, plus délicat que ses frères et sœurs, toussait depuis plusieurs mois ; une fluxion de poitrine venait de se déclarer, et l'enfant était en danger de mort.

Ce jour là, un dimanche de février exceptionnellement doux, il semblait que le malade fût près d'exhaler son dernier soupir. Atterrés, les autres enfants regardaient avec douleur le visage pâle de leur frère et refoulaient leurs larmes.

Le père rentra, apportant les médicaments prescrits par le docteur à sa dernière visite.

Passivement, Charles avala la potion qu'on lui présenta, puis un peu de calme sembla revenir, il ne poussa plus que de faibles plaintes et peu à peu il s'assoupit.

La mère resta penchée vers lui, épiait ses moindres mouvements ; elle effleurait parfois

de ses lèvres le front moite, et murmurait ces douces paroles qui calment les petits enfants. Ah ! comme elle suppliait Dieu de lui conserver son petit garçon qui lui semblait à ce moment, parce qu'il souffrait, le plus aimé, le plus cher de tous ! Elle repassait dans son cœur cette courte vie de huit années, se rappelait les actes et les paroles du gentil bambin si affectueux, si docile, que tout le monde aimait pour sa douceur et son intelligence précoce.

L'après-midi passa. Sans bruit, la fille aînée prépara le repas du soir, peu compliqué ; et, après avoir couché les enfants, revint près de ses parents, au chevet du malade.

Charles était calme ; il dormait. Tout à coup, il s'agita, ouvrit les yeux, et sourit à sa mère.

— Maman ! murmura-t-il.

— Te sens-tu mieux, mon chéri ?

— Oh ! oui, maman, je suis bien. Comme j'ai dormi !

Il tourna ses regards vers son père et sa sœur qui s'approchaient.

— Je suis guéri, leur dit-il, mais j'ai encore sommeil.

— Nous avons bien prié le bon Dieu pour toi, dit la sœur aînée. Demain, tu seras encore bien mieux.

— Il ne faut pas le fatiguer, dit la mère, que l'espoir reconfortait, Charles va prendre encore sa potion et se rendormir.

La nuit se passa bien. Le médecin déclara, le lendemain matin, que le petit malade était sauvé.

Seulement la convalescence devait être longue.

— Ce qu'il faudrait à ce gamin, ce serait un séjour de plusieurs mois à la campagne. Ah ! s'il passait une année chez des paysans, nous en ferions un homme et un solide.

— Si nous étions moins pauvre, rien ne serait plus facile, monsieur le docteur. Mon mari a encore sa mère qui habite un village de Normandie, dans la Hague, Mais c'est si loin. Le voyage coûte cher : le chemin de fer d'abord, puis la diligence. Un enfant ne peut faire tout seul un si long voyage, il faudrait l'accompagner. C'est un grand malheur d'être pauvre.

— Oui, dit le docteur, un brave homme compatissant. Mais nous tâcherons d'arranger cela. Ne désespérez pas.

Quelques jours après, prévenue par le docteur, une dame riche venait visiter la pauvre famille et s'intéressait tout de suite au petit convalescent.

— Ecrivez à sa grand'mère pour lui demander si elle peut se charger de l'enfant ; le reste me regarde, dit-elle. Je suis heureuse de procurer à votre enfant un séjour qui rétablira complètement sa santé.

La charitable visiteuse, en partant, mettait entre les mains de Charles un billet de banque, qu'il regardait avec des grands yeux étonnés. La mère suffoquée de joie pouvait à peine balbutier des remerciements.

“ Son papa pourra le conduire là-bas, dès que vous aurez reçu une réponse ”, ajouta la dame en prenant congé.

Charles était ému et heureux

Aller à la campagne, c'était pour lui l'évocation d'un magnifique et mystérieux inconnu. La campagne, c'est-à-dire des arbres, des fleurs, des prairies, qu'il n'avait vus qu'en tableaux ou en images. Les jardins publics de Paris sont bien beaux, et à peine en avait-il entrevu quelques-uns. Mais la campagne, la vraie, c'est bien autre chose. Et la mer, donc ? Puis il pensait que, grâce à ce séjour, il deviendrait fort ; et quand il serait grand, il travaillerait, il gagnerait de l'argent, beaucoup d'argent pour des parents qui, eux, se reposeraient et ne manqueraient de rien. Et quand il reviendrait, que de choses il aurait à raconter ! Tout cela tempérait un peu le sacrifice de la séparation. Car, malgré la riante perspective du voyage, il pensait avec tristesse que sa maman ne l'accompagnerait pas, que ses frères et ses sœurs ne partageraient pas ses plaisirs et ses joies.

Le jour du départ est arrivé, Charles et son père sont dans le train de Normandie. Le petit garçon, malgré un peu de fatigue, regarde longtemps par la portière ; puis il s'endort... A la gare de Cherbourg, une carriole est venue chercher les voyageurs ; un obligeant voisin de la grand'mère la conduit. Sept lieues à faire à travers la campagne, cela augmente considérablement le voyage.

Enfin voilà le village natal, dont l'ouvrier reconnaît toutes les maisons, tous les aspects.

La vieille mère habite toujours la même maisonnette au toit de chaume moussu.

C'est l'humble foyer où elle est née, et qu'elle n'a jamais quitté, elle. Depuis son veuvage, qui date de bien des années, elle vit là, toute seule, labourant tant bien que mal son jardinet qui lui fournit en partie sa nourriture, soignant sa basse-cour, tricotant pour les gens du village.

Comme elle est heureuse de revoir son fils, la pauvre vieille ! Elle fait cent questions, car les rares et brèves lettres échangées de temps à autre renferment trop peu de détails ; et la conversation se poursuit fort avant dans la nuit.

Charles, après un léger repas, a été couché dans un grand lit, fermé par de vieux rideaux d'indienne à fleurs. Mais quel réveil, le lendemain ! La grand'mère sert aux deux voyageurs le premier déjeuner composé de laitage et de ce bon pain nourrissant qui ressemble si peu à celui des boulangers de la capitale.

Tout en attaquant à belles dents sa tartine, Charles ne peut tenir en place ; il parcourt le jardin, suit de l'œil les ébats des poules et des canards dans l'étroite cour. Le coq hardi lui fait un peu peur, mais ils feront connaissance, lorsque le petit garçon aura distribué le grain aux volatiles. Et les lapins ! sont ils comiques avec leurs grandes oreilles dont l'une retombe sur le côté, et leurs petites tête curieuses qui se pressent à travers le grillage de leur cabane !

Après voir visité le jardin et la cour, Charles continuant son exploration, pousse la barrière d'entrée et se trouve sur la grand-route. Et tout à coup, à un détour, il s'arrête en face d'un beau spectacle inattendu.

Par delà les champs, qui descendent en pente douce jusqu'au rivage ourlé de rochers gris et blonds, une vaste étendue d'eau bleue, moirée, ponctuée de flocons blancs qui houlent et bondissent à la surface, reflète le ciel avec lequel au loin, tout au loin, elle se confond. C'est la mer ! Comme c'est grand ! comme c'est beau ! Le petit Parisien en est tout ébloui, tout ému.

Et après avoir rassasié ses yeux de cet infini dont il sent confusément la poésie, il examine les détails nouveaux et charmants de ce spectacle : les petites barques emportées par le vol de leurs voiles blanches ou brunes le phare qui dresse, haute et droite, sa colonne de pierre sur un îlot rocheux ; et ces rocs bizarres qui bordent la grève à la limite des champs. Tout cela est bien beau, lumineux et doux.

Charles revient vers la maison, et, en se reposant au coin de l'âtre, il cause avec la bonne aïeule si heureuse à la pensée d'avoir près d'elle pour un long temps cet enfant si gentil, intelligent et caressant, qui lui rappelle son fils tout petit.

Des semaines, puis des mois passèrent. Malgré la pauvreté du logis, on était heureux dans la chaumière de la mère Catherine. Chaque quinzaine, on recevait une lettre de Paris, et Charles, qui savait lire et écrire, y répondait avec régularité.

Il s'était fortifié rapidement, il dévorait à belles dents les grosses miches de pain, se régalaient d'œufs frais et de coquillages qu'il avait le plaisir de pêcher lui-même sur les rochers de la côte. La grand'mère l'entourait de sollicitude. Elle se fût privée du nécessaire, pour procurer à son Charles un peu de superflu.

L'enfant avait une clairvoyance au-dessus de son âge, s'en rendait compte, mais lui aussi aurait voulu rendre à son aïeule le bien qu'il en recevait. Qu'il avait donc envie de grandir, de devenir un homme pour aider sa famille ! En attendant, il faisait ce qu'il pouvait pour se rendre utile. C'était lui qui maintenant sarclait les plates-bandes du jardin, soignait les poules et allait chaque jour cueillir dans

les champs du voisinage la nourriture des lapins. Il rapportait à pleins paniers les herbes les plus appétissantes, les plus capables de flatter le palais de ces rongeurs gourmands. Aussi étaient-ils toujours gras à souhait, et on les vendait à des prix avantageux.

Il faisait aussi parfois des petites commissions pour les gens du voisinage, et il recevait quelques sous en échange de ses services. De cela, Charles était bien heureux, car il les mettait soigneusement de côté dans une tirelire pour un projet qu'il avait confié à sa grand'mère et qui les ravissait tous les deux.

Quoiqu'il pensât bien à ses parents ainsi qu'à ses frères et sœurs, le petit garçon ne regrettait pas Paris. Ce qu'il désirait, c'était d'avoir un jour assez d'argent à lui pour que sa mère pût venir à son tour passer quelque temps au bord de la mer.

— Quel dommage, disait-il quelquefois, que papa et maman ne puissent vivre tout à fait ici ! Je prie le bon Dieu pour que cela arrive un jour. Tu serais bien contente aussi, dis, grand'mère ?

— Oh ! oui, mon Charlot. ”

Un matin de septembre, l'enfant parcourait un sentier, dont les haies et le fossé lui fournissaient une ample moisson de plantains, de sainfoins, de pimprenelles.

Et il chantait un des airs entendus à l'église du village. Sa voix pure et fraîche s'élevait dans le silence des champs, comme une mélodie angélique. A quelques pas, arrêté à l'ombre d'un bosquet, un vieillard écoutait en souriant.

Quand l'enfant se fut approché, le passant s'avança vers lui.

— Bonjour, Monsieur le Curé, dit Charles, déposant à terre ses deux paniers pour enlever son vieux chapeau de paille.

— Bonjour, mon petit. Tu aimes bien la musique, à ce que je vois. Tu chantes souvent et tu sais déjà nos chants religieux.

— Oui, Monsieur le curé, j'aime bien chanter. Cela me met de bonne humeur.

— Ne serais-tu pas content de chanter à l'église, dans le chœur, à tous les offices ? Que dirais-tu d'une belle soutane rouge avec un surplus de dentelle ? J'en ai parlé à ta grand'mère, et elle y consent.

— Oh ! fit le petit Charles, tout rouge de plaisir. Chanter dans le chœur, présenter l'encensoir, suivre la croix à la procession ! Est-ce que c'est possible ?

— “ Tout à fait, mon enfant. Tu viendras me trouver demain au presbytère ; je te donnerai quelques instructions. Et ensuite tu apprendras à servir le prêtre à l'autel. A demain, petit. Continue de chanter. ”

Charles est transporté de joie. L'honneur que lui fait M. le curé en le choisissant est très apprécié du petit garçon. Jamais on ne vit un enfant de chœur plus zélé, plus attentif,

plus recueilli. Il mettait toute son âme à remplir ses fonctions avec piété, et lorsqu'il chantait, on croyait entendre la voix des anges qui entonnèrent dans le ciel le *Gloria in excelsis* à la naissance du Christ.

Au bout d'un mois, il ne fut pas peu fier de rapporter à sa bonne grand'mère la petite gratification allouée aux enfants de chœur.

— “ Dire que je suis heureux, et qu'on me paie pour cela ! ” répétait-il.

Le bon prêtre s'intéressait à l'enfant intelligent et sérieux, dans l'âme duquel il pénétrait chaque jour davantage. En quelques semaines, Charles avait appris à répondre la messe.

L'hiver passa ainsi. Comme la santé du petit garçon s'était affermie, il allait à l'école du village et faisait de remarquables progrès. A plusieurs reprises, il avait été question de son départ pour Paris, mais la grand'mère montrait un tel chagrin à l'idée de cette séparation, que le séjour de l'enfant à la campagne avait été chaque fois prolongé. La bonne vieille avait son idée et amassait sou à sou ce qu'elle appelait son trésor.

— “ J'enverrai cela à ta maman, disait-elle à son petit-fils. Elle viendra l'année prochaine. ”

Charles arriva enfin au jour de sa première Communion, et ce jour-là il eut à ses côtés sa mère et l'une de ses sœurs.

Un événement inattendu vint les combler de joie.

Un riche propriétaire du pays projetait la construction de bâtiments considérables et cherchait de bons ouvriers que le village ne pouvait fournir. Par l'intermédiaire du curé, le père de Charles fut engagé à des conditions avantageuses et eut en outre en perspective d'autre travail dans les environs, ce qui le décida tout à fait à revenir au pays avec toute sa famille.

Ce fut une fête que ce retour.

Les frères et sœurs de Charles se montrèrent non moins heureux que leurs parents. La maisonnette de l'aïeule fut agrandie et restaurée, et le bonheur y régna, car chacun de ses hôtes se contentait de peu et remplissait sa tâche avec ardeur et bonne volonté.

Le petit Charles continuait d'aller à l'école, mais en outre il travaillait chaque jour sous la direction de M. le curé. Il apprenait le latin, l'histoire, et beaucoup d'autres choses. Il disait souvent :

— “ Quand j'entrerai au séminaire... ”

Il était studieux et priait avec une ferveur qui édifiait tous ceux qui l'approchaient.

Dans leur cœur, ses parents remerciaient Dieu de leur avoir donné un si bon fils. Car si leurs autres enfants leur apportaient de la satisfaction, c'était de Charles que venaient les plus grandes joies, les meilleures espérances.

Quinze ans ont passé sur ces jours. Le petit Charles est devenu les pasteur aimé et vénéré d'une paroisse voisine. Sa grand'mère avant de mourir, a vu son petit-fils célébrer pour la première fois le Saint Sacrifice de la Messe.

Les frères et les sœurs de Charles se sont tous établis dans le pays. Et selon le vœu de leur fils enfant, les vieux parents se reposent enfin. Dans leur vieillesse, ils reçoivent de leur fils, selon le précepte de Dieu même, ce qu'ils en ont reçu eux-mêmes. Et c'est le bonheur pour tous, dans la satisfaction du devoir accompli.

G. SAINT-GERMAIN.

PROPOS DE TABLE

M. Maurice Donnay, de l'Académie Française, dînait dans un petit restaurant des Alpes. La carte annonçait des poulets de Bresse. Notre académicien en demanda.

On lui apporte il ne sait trop quelle volaille étique. Il la considère avec méfiance et fait venir le patron.

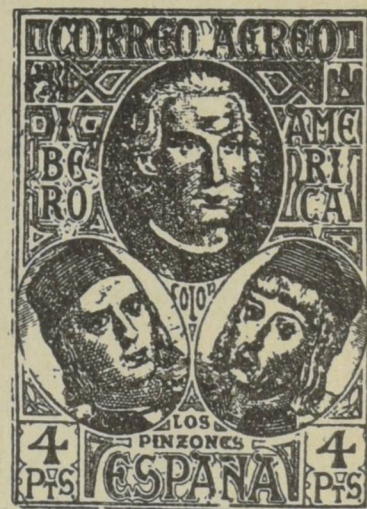
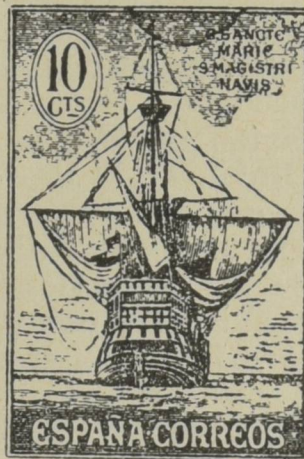
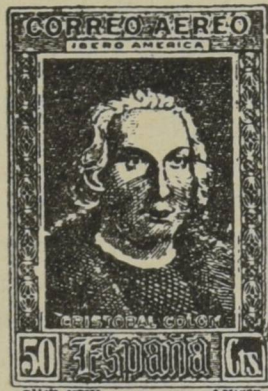
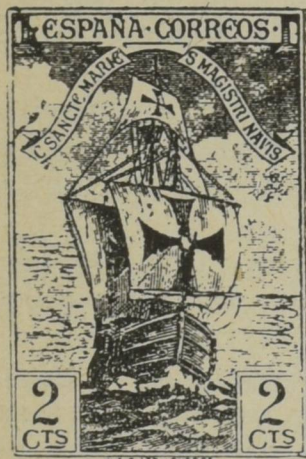
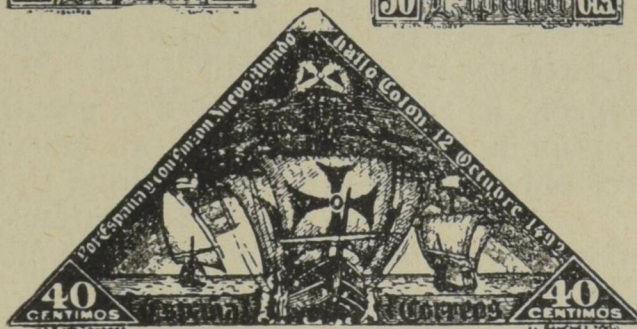
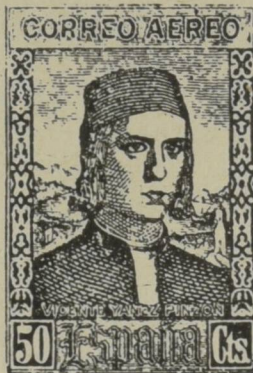
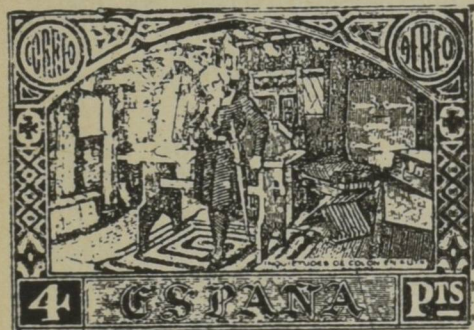
— Dites-moi, Monsieur l'hôtelier, vous êtes sûr qu'ils viennent de Bresse, vos poulets?...

— Mais oui, Monsieur, ils en arrivent directement, répond l'autre.

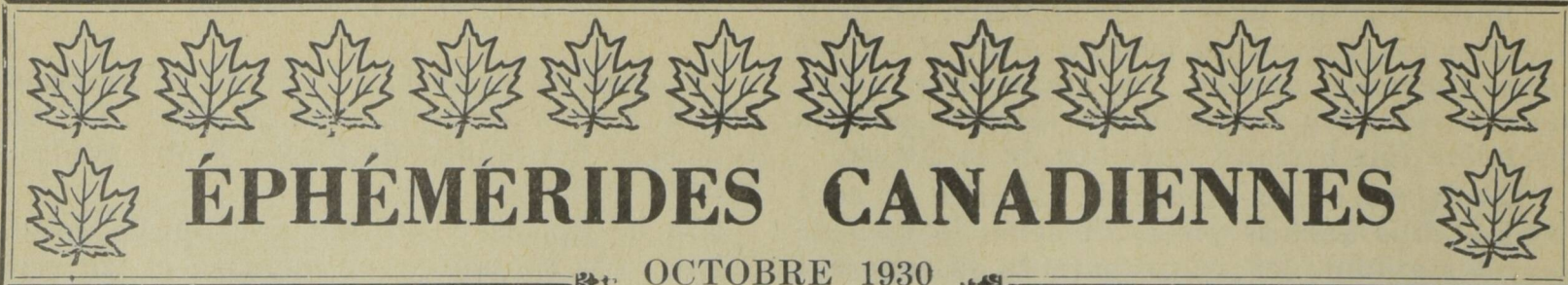
Alors, Maurice Donnay secoue tristement la tête :

— Pauvres bêtes, murmure-t-il, elles ont dû venir à pied!

NOUVEAUX TIMBRES A L'EFFIGIE DE CHRISTOPHE COLOMB



Les philatélistes apprendront avec plaisir que le gouvernement espagnol, vient d'émettre plusieurs séries de nouveaux timbres-poste en commémoration de la découverte de l'Amérique. Ces nouveaux timbres, dont le tirage est limité, ont été mis en circulation à Séville au cours du mois d'octobre. Ils comprennent douze séries différentes comportant chacune plusieurs timbres de valeurs et de couleurs variées. Ces timbres, que nous reproduisons ici, sont de grand format et représentent différentes scènes de la vie de Christophe Colomb. On pourra se les procurer en s'adressant à Senor Don Eduardo Navarro, Calle del Noviciado, 14 principal, Madrid-8, Espagne.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

OCTOBRE 1930

1 — Le congrès de la Confédération des Travailleurs catholiques qui s'est tenu cette année à Montréal, se termine ce soir. M. Pierre Beaulé, de Québec, est réélu président de la Confédération.

— C'est aujourd'hui que les provinces de l'Alberta et la Saskatchewan deviennent propriétaires de leurs ressources naturelles.

2 — Le cabinet du gouvernement de Québec décide la convocation des Chambres provinciales pour le 2 décembre prochain.

3 — La "Canadian Industries" vient de construire à Belœil une importante fabrique d'engrais chimiques qui a commencé ses opérations. L'inauguration officielle de cet établissement aura lieu vers la fin de ce mois.

— Le R. P. Doncoeur, S. J., rédacteur aux *Etudes*, de Paris, donne à l'Université Laval, sous les auspices de l'Institut Canadien, une intéressante conférence sur les tendances actuelles de l'art religieux.

5 — Les radiophiles qui étaient aux écoutes aujourd'hui apprennent avec stupeur que le R-101, le nouveau dirigeable anglais, a fait explosion ce matin près de Beauvais, en France, alors qu'il se rendait aux Indes. Quarante-huit personnes dont Lord Thompson, le ministre anglais de l'Aviation, et le major Scott, sont brûlés vifs, tandis que six personnes seulement parviennent à se sauver.

7 — Ce matin à l'Hôtel-Dieu du Précieux Sang décède M. le Commandeur J.-B.-E. Letellier, homme d'affaires bien connu de Québec, à l'âge de 72 ans.

9 — L'Union des Cultivateurs catholiques du diocèse des Trois-Rivières tient un congrès en cette dernière ville. Plus de 500 cultivateurs assistent à ce congrès.

10 — Le "Columbia", avion piloté par le capitaine canadien Erroll Boyd, et le lieutenant américain Harry Connor, parti de Terre-Neuve hier, atterrit heureusement aux îles Scilly, après un vol de vingt-quatre heures au-dessus de l'Atlantique. Les hardis aviateurs repartiront pour Croydon, Angleterre, but de leur randonnée, dès demain.

6 — L'hon. M. Robertson, ministre fédéral du Travail, déclare à l'hon. Francœur, ministre des travaux publics à Québec, que le gouvernement fédéral est prêt à donner \$2.850.000, à notre province, part qui lui revient sur les \$20.000.000 votés à la session d'urgence pour remédier au chômage.

— Au Manège Militaire de Québec a lieu la clôture de la Semaine du Radio.

— L'hon. M. McMaster, trésorier de la Province de Québec, donne sa démission, pour raison de santé. L'hon. Premier Ministre de Québec annonce que son successeur sera M. Gordon W. Scott, de Montréal.

12 — L'Union régionale de Québec de l'A. C. J. C. tient un congrès à Beauceville.

— A Québec, décède M. le notaire Joseph Savard à l'âge de 77 ans.

13 — En l'église de N. D. de Grâce de Québec, est célébrée la messe annuelle pour les malades de notre ville et des environs. M. l'abbé Lavergne, curé de cette paroisse, annonce la fondation prochaine en son église d'une archiconfrérie de malades.

15 — Le Conseil du Séminaire de Québec décide d'ajouter un nouveau pavillon à l'Université Laval, où seront logés la Faculté de Droit, le nouvel institut du cancer et les laboratoires de biologie de la Faculté de Médecine. Cet immeuble, dont les travaux commenceront au printemps prochain, s'élèvera sur la rue Ste-Famille, au coin de la rue Hébert.

16 — Au Château Frontenac de Québec s'ouvre le grand festival de la chanson et des danses du terroir, organisé par la Compagnie du Pacifique Canadien.

— L'Académie de Musique de Québec célèbre le soixantième anniversaire de sa fondation.

— Mgr J.-E. Paquin, P. D., procureur de l'évêché des Trois-Rivières, décède subitement à l'âge de 58 ans et six mois.

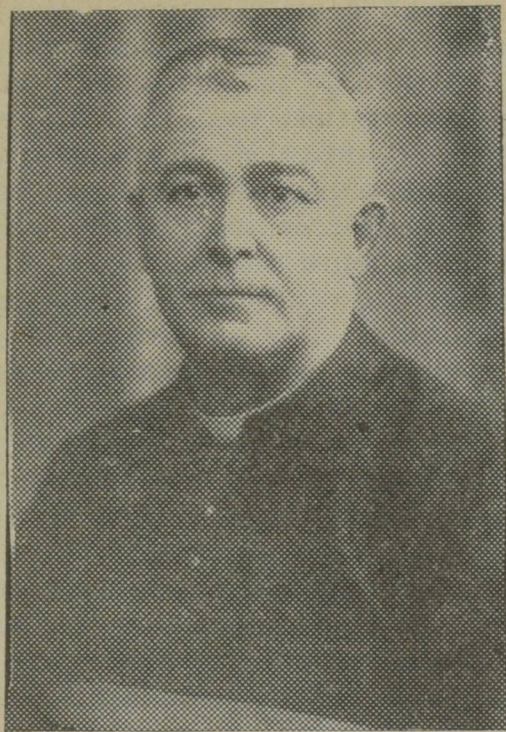
17 — Le nouveau collège Charles Garnier, que dirigent à Québec les RR. Pères Jésuites, est affilié à l'Université Laval.

— La Commission des Liqueurs du Manitoba adopte un règlement défendant toute annonce de boissons alcooliques dans les limites de cette province.

19 — La paroisse de Sillery, près Québec, célèbre avec beaucoup d'éclat le 75ème anniversaire de sa fondation.

20 — M. Victor Doré, président de la Commission scolaire de Montréal, est appelé à faire partie du Conseil de l'Instruction Publique de Québec, pour succéder à Sir Lomer Gouin.

— A une élection complémentaire qui a eu lieu aujourd'hui dans le comté de Bellechasse, M. Paul Taschereau, le fils de l'hon. Premier Ministre de la Province, est élu député par près



FEU MGR J.-E. PAQUIN, P. D.,
PROCUREUR DE L'ÉVÊCHÉ DES
TROIS-RIVIERES.

de 900 voix contre Mtre J.-A. Nadeau, autre candidat libéral.

21 — L'hon. M. J.-E. Ouellet, député de Dorchester et ministre sans portefeuille dans le gouvernement de l'hon. M. Taschereau, inaugure à Belœil (Mc Masterville) la première fabrique d'engrais chimiques en la province de Québec.

23 — D'après des statistiques qui viennent d'être publiées, le diocèse de Montréal aurait 775,533 catholiques, dont 696,161 de langue française et 46.016 de langue anglaise ; il y a dans le diocèse 1,216 prêtres, dont 685 dans le clergé séculier et 531, dans le clergé régulier.

— Le gouvernement de la province de Québec accorde un octroi de \$300,000 à l'hôpital juif de Montréal.

— La "Quebec Pulp and Paper Corp." de Chicoutimi décide de fermer ses portes le 31 octobre prochain. Cette compagnie, qui ne fabriquait que de la pulpe, ne pouvait rencontrer ses dépenses, attendu qu'il n'y a plus de marché pour la pulpe de bois. De ce fait, 150 hommes se trouvent sans travail.

24 — Le R. P. Lelièvre, O. M. I., arrive à Québec après un séjour de plusieurs mois en Europe.

— Le gouvernement de Québec fait la nomination des membres du Comité du Chômage en rapport avec la nouvelle loi fédérale. Ces membres au nombre de huit, sont : M. Charles Duquette, ex-maire de Montréal ; M. C.-E. Gravel, ancien président de la Chambre de

Commerce de la métropole ; M. J.-E. Fortier, président de P.-T. Légaré, Ltée et homme d'affaires en vue de Québec ; M. l'abbé Jean Bergeron, missionnaire colonisateur ; M. Georges Bancroft, gérant de la succursale de la basse-ville de la banque de Montréal ; M. H. Blew, manufacturier de Sherbrooke ; M. le chevalier Pierre Beaulé, président de la Fédération des Travailleurs Catholiques, et M. Omer Fleury, président du Conseil Fédéré des Métiers et du Travail,

— Alphonse Bureau, de Québec, trouvé coupable d'avoir assassiné Yvonne Poulin, est condamné à être pendu le 13 février 1931.

25 — Au concours international d'éloquence qui a eu lieu aujourd'hui même à Washington, en présence du président Hoover, le candidat canadien : M. Paul Leduc, élève de rhétorique au petit séminaire de Ste-Thérèse et fils de Mtre Adélarde Leduc, professeur à l'Université de Montréal, se classe deuxième, le premier prix étant remporté par M. Edmund Guillon, candidat américain.

28 — A St-Jean d'Iberville, décède M. l'abbé C.-A. Collin, ancien curé de cette ville, à l'âge de 87 ans.

— Le premier ministre de la Colombie britannique, l'hon. M. Tolmie, demande la démission de tous ses collègues afin de réorganiser son cabinet.

29 — M. Gérard Côté, fils de M. Stanislas Côté de Bergerville, près Québec, gagne une somme de \$67.827.00 au tirage du sweepstake des Vétéranes qui a eu lieu à Terre-Neuve.

30 — Le T. R. Père Stanislas Gillet, O. P., Maître-général des Dominicains, est actuellement au Canada, au couvent des Dominicains d'Ottawa.

L'ÂME D'UN FILS. — Pour jeunes gens. — Pièce en 3 actes par J. DES VERRIÈRES, 32e volume de la collection François-Coppée, des Dramaturges catholiques. Prix franco : 8 fr. 25. MM. CAMUS et CARNET, 3 avenue de la Bibliothèque, Lyon.

C'est une pièce ou un drame d'actualité : il s'agit de la question, capitale entre toutes, de la liberté d'enseignement et de la neutralité scolaire.

Dans une petite ville de France, une grève d'écoliers vient d'éclater parce que l'instituteur communiste enseigne ouvertement des doctrines contraires aux croyances des pères de famille. Ceux-ci revendiquent leur droit de contrôle, et en appellent à la neutralité légale. Mais le maître place au-dessus de tout les droits de ce qu'il appelle la vérité. Il est soutenu par le maire, qui est aussi député ; mais qui voudrait bien toutefois, que son instituteur ne se compromette pas par des articles trop significatifs dans les journaux révolutionnaires.

Voilà l'essentiel du conflit, qui se déroule en trois actes formant un triptyque : "Le Maître ; le Fonctionnaire ; le Père". Le Maître ne songe qu'à ses convictions ; mais le Fonctionnaire est lié envers la collectivité ; et le Père s'aperçoit de ce que les autres pères peuvent souffrir par lui quand il voit son propre enfant subir fortement l'influence d'un adjoint qui est croyant.

Des scènes gracieuses, émouvantes ou drôles, des types vivants et bien dessinés, un dialogue vif et sans longueurs, voilà ce qui fait le charme de ce drame.

Maladies du pharynx



PRÈS les lèvres, les dents et la langue, il faut examiner le fond même de la cavité buccale ou pharynx, encore appelé isthme du gosier, carrefour où aboutissent la bouche et le nez avant de se continuer plus bas par l'œsophage et le larynx.

Dans le pharynx, deux organes restent à examiner : le voile du palais et les amygdales.

Le voile du palais est un véritable arceau double, à pilier central, la luette qui reste suspendue dans le vide.

Les amygdales sont des organes en forme d'amandes (d'où leur nom), qui se trouvent entre les deux piliers antérieurs et postérieurs, au moyen desquels le voile du palais prend point d'appui sur le fond de la cavité buccale.

Les affections du pharynx portent le nom d'angines. Régulièrement on devrait dire pharyngites.

Toutes les angines, quelle que soit leur nature, présentent des symptômes communs : rougeur et gonflement du voile, douleur, dysphagie (c'est-à-dire gêne pour avaler), troubles de la phonation, adénites. En pratique, il existe deux variétés d'angines : les angines rouges et les angines blanches. Parmi les angines blanches les angines pseudo-membraneuses occupent une place de premier plan.

Un exsudat blanc adhérent, qui ne se désagrège pas dans l'eau, caractérise la fausse membrane.

Deux notions sont classiques. Toute gorge douteuse doit êtreensemencée.

Tout enfant porteur d'un exsudat blanc dans la gorge est suspect et doit être isolé.

Lorsqu'on voit un enduit blanc dans la gorge d'un enfant, il faut toujours craindre le diphtérie, quoique toutes les angines blanches ne soient pas de nature diphtérique ; il convient d'être bien averti en outre de ceci : la diphtérie est une maladie à surprise, toujours désagréable. Elle peut revêtir des formes très diverses ; quelquefois c'est une angine rouge, ou bien une angine "à points blancs", d'aspect lacunaire, et qui en impose pour une angine banale.

Souvent la diphtérie est à ses débuts si bénigne d'aspect, évoluant même sans fièvre ou avec si peu de température, qu'on juge inutile d'appeler le médecin jusqu'au moment où l'enfant est pris de paralysie : il parle du nez, ses aliments repassent par le nez (paralysie du voile du palais), ou bien il trébuche et marche comme un homme ivre (paralysie des membres inférieurs), ou bien encore il voit double (paralysie des muscles de l'accommodation). C'est alors que la toxine diphtérique, qui n'a pas été neu-

tralisée en temps voulu par des injections de sérum (qui doivent être faites tout de suite et à fortes doses), a eu le temps d'atteindre les nerfs et les frappe souvent pendant plusieurs mois (4 à 6 mois). Il faut alors, pour lutter contre les paralysies, recourir à nouveau aux injections de sérum antidiphtérique à doses massives (souvent plusieurs litres). Actuellement, avec l'emploi des sérums purifiés, c'est-à-dire débarrassés de leurs albumines étrangères, les réactions sériques (urticaire, arthralgie) sont moins à redouter. Il y aura cependant lieu de prendre quelques précautions chez des sujets qui auraient pu auparavant avoir recours déjà soit à ce même sérum, soit à d'autres sérums en raison d'accidents anaphylactiques possibles.

L'administration de sulfate de strychnine, soit en potion, en pilules ou en injections, les frictions toniques, massage des muscles, électrisation, bains chauds et salés, sont le complément indispensable qui doit être mis en œuvre dans le traitement des paralysies diphtériques.

D'une façon générale, il y aura toujours lieu de se méfier d'une angine blanche apparaissant chez un jeune enfant sans beaucoup de fièvre, surtout s'il existe une laryngite associée qui éteint la voix, et si l'enfant a un coryza avec jetage séro-sanguinolent prédominant d'un côté.

La fréquence de la diphtérie nasale des tout petits rend ces symptômes extrêmement suspects.

Toute angine ou laryngite évoluant en milieu épidémique (frère ou sœur atteint la diphtérie) est suspecte et doit être traité immédiatement par le sérum.

Le microbe de la diphtérie (bacille de Loeffler) présente une très grande résistance, d'où l'extrême contagiosité de la maladie par les voisins malades, par les objets et par les porteurs de germe même bien portants.

Contrairement à l'opinion de bien des gens, un début insidieux, un petit mal de gorge, sans frissons, sans fièvre vive, sans douleurs, mais qui abat l'enfant et le rend pâle, est plus à redouter qu'une angine débutant brusquement avec 104° de fièvre.

L'apparition d'une tache blanche sur les amygdales, ou sur la luette, et de ganglions douloureux sont, bien souvent, dans ces cas, la confirmation du diagnostic.

Avec le sérum fait à temps, la diphtérie est, maintenant, une maladie rarement mortelle, du moins en ville ; seules, les formes malignes assombrissent gravement le pronostic. C'est ici que l'extension rapide de fausses membranes grisâtres, avec énorme tuméfaction ganglionnaire, pouls mauvais, albuminurie et œdème du pharynx, apportent, d'emblée, la signature fatale de la maladie, malgré le sérum, car l'enfant meurt véritablement empoisonné au milieu de syncopes répétées et de vomissements (syndrome secondaire de la diphtérie maligne).

Nous n'insisterons pas à nouveau sur l'importance de la laryngite diphtérique ou croup, étudié précédemment.

Disons, en terminant, et ce sera notre conclusion sur la diphtérie, que deux notions essentielles doivent rester gravées dans l'esprit.

D'une part, il ne faut pas être atteint de *sérumphobie*, maladie autrement redoutable que la diphtérie elle-même. La crainte des ennuis que peut provoquer le sérum (éruptions, fièvre, rhumatismes, urticaires) ne doit jamais faire renoncer à l'emploi du sérum. Sans doute, nous connaissons tous des cas de diphtérie bénigne qui ont si bien guéri avec le sérum, que les malades n'ont gardé de souvenir désagréable que pour le sérum et non pour la maladie.

D'autre part, il ne faut jamais refuser le moyen d'information si précieux que le médecin nous propose et qui s'appelle un ensemencement. C'est le seul moyen d'avoir une certitude sur l'existence ou non de la diphtérie dans les cas douteux. L'examen bactériologique de la gorge, en mettant en évidence la présence du bacille de Lœffler, confirmera ou non le diagnostic clinique.

Il y a même des cas où l'injection de sérum doit être faite avant même de connaître le résultat de l'examen, car tout retard (même quelques heures) peut avoir les plus funestes conséquences.

S'il s'agit d'un adulte, on peut, en général, attendre le résultat, et lui éviter ainsi, si l'exa-

men est négatif pour la diphtérie, les ennuis du sérum sans compter l'isolement qui l'accompagne et les mesures de désinfection qui s'ensuivent.

On fera non pas un simple frottis sur lame de verre, mais une culture, c'est-à-dire qu'il faut promener un "tampon monté" stérilisé dans le fond de la gorge et le passer ensuite délicatement à la surface de plusieurs couches de sérum coagulé (dans des tubes de verre stérilisés). Cet ensemencement sur milieu de culture électif pour le bacille diphtérique sera mis à l'étuve à 100° pendant dix-huit heures, après lesquelles les colonies de bacilles de Lœffler (qui possèdent les premières) sont visibles sous forme de petits grains blanchâtres. On en prélève une partie à l'extrémité d'un fil de platine flambé, on étale sur lame, on fixe à l'alcool éther et on colore au bleu de Roux ou au Gram. S'il s'agit de diphtérie, on aperçoit alors au microscope des bacilles longs (les plus dangereux), moyens ou courts, groupés en forme de palissades.

En réalité, l'identification des germes est souvent très délicate, en raison de la confusion possible avec les bacilles pseudo-diphtériques.

Cet examen long et difficile, et qui doit être pratiqué par un bactériologiste compétent, demande donc un certain délai (une vingtaine d'heures au minimum).

(La Maison)

Dr PIERVAL



Une FAMILLE NOMBREUSE : M. et Mme Ilas Gagnon, de Roberval, photographiés avec leurs seize enfants.



Cousine Jeanne

NOUVELLE

AVEC la vie de ma cousine Jeanne on écrirait un roman... mais il serait monotone. Ce n'est guère varié, ce qu'elle fait : elle passe son temps à se dévouer sans que jamais personne ne songe à la remercier.

Il y a dix ans, elle était ce qu'elle est aujourd'hui, dans dix ans elle n'aura pas changé, c'est une vieille fille qui ne semble pas vieillir.

Elle aurait pu se marier autrefois si elle n'avait pas eu sa vieille mère à garder ; de plus, son frère lui ayant emprunté sa dot pour la perdre dans le commerce, elle s'est trouvée du jour au lendemain, pauvre et obligée de travailler péniblement.

Cousine Jeanne ne se plaint pas de son triste sort ; toujours sur sa petite table de travail abondent les broderies, les patrons de dentelles, travaux à l'aiguille de tous genres pour lesquels on le rétribue bien petitement.

Les dames et les demoiselles qui portent des jolies toilettes et ne se gênent pas pour commander des ouvrages longs et difficiles d'exécution, s'occupent-elles du soin de donner à la pauvre fille ce qu'elle a si bien gagné ?...

— Madame X, lui demande-t-on, qui vous commande de si jolies choses, doit bien vous dédommager, son mari est riche ?...

— Elle me donne un peu d'argent de temps à autre, nous sommes en compte...

— Et vous ne comptez pas.

— Que voulez-vous c'est une si bonne personne, elle m'amène d'autres clientes et je ne voudrais pas la mécontenter.

— Et cette demoiselle, pourquoi choisit-elle toujours des dessins aussi compliqués ?... Vous devriez lui demander de prendre d'autres modèles plus faciles...

— Je n'ai pas le courage, répond cousine Jeanne de chagriner une personne qui s'intéresse à moi. Quelques heures de plus ou de moins...

Dans ce populeux village tout le monde, même ces dames qui en abusent, reconnaît la bonté de cousine Jeanne, il n'y a que sa mère qui sans cesse trouve à redire sur la conduite de sa fille... Elle veille trop tard — il le faut bien pour finir sa broderie — elle se lève trop à bonne heure — cousine Jeanne va à la messe tous les matins — ou elle mange trop vite — ou trop lentement...

— Cousine Jeanne est une sainte, dit-on à cette vieille.

— On voit bien, nous répond-t-elle sans malice, que vous ne vivez pas dans la même maison que nous...

— Maman a raison, reprend ce modèle de vieilles filles, j'ai un caractère insupportable, puisque je coiffe Sainte Catherine depuis plusieurs années déjà... je me corrigerai.

— Non, non, réplique aussitôt la vieille maman, ne l'écoutez pas, vous savez... Jeanne est une perle, elle n'a qu'un petit défaut, elle est trop bonne...

Et cousine Jeanne continuera ainsi sa petite vie ; plus tard après la mort de sa mère, elle ira à l'hospice y finir ses jours tous consacrés à la pratique de cette vertu si grande : La Bonté.

JEANNE LE FRANC.

Ceci se passe chez un naturaliste.
 La cliente. — Je désirerais acheter un singe.
 Le commis (montrant la collection tout empaillée). — Choisissez, Madame.
 La cliente. — Ce n'est pas cela, Monsieur... je le voudrais vivant.
 Le commis. — Patron ! on vous demande...

BOITE AUX LETTRES

ARMELLE. — Vous auriez plus de chance de voir votre article recevoir les honneurs de la publication en l'adressant aux journaux. Les pages féminines quoique ne manquant pas de matière peuvent plus facilement qu'une revue publier des articles dans le genre du vôtre.

Françoise-Michel de l'*Action Catholique* se fera un plaisir de vous accueillir et je ne doute pas que vous receviez de sa part une large hospitalité.

Il ne faudra pas pour ce léger échec délaissier notre FEMINA qui a besoin pour se maintenir, d'amitiés cordiales comme la vôtre.

VIOLETTE. — Les longues soirées d'automne vous inspirent, me dites-vous... alors pourquoi ne pas commencer un de ces ouvrages de traduction que vous aimiez tant autrefois?... Ce passe-temps tout en vous rappelant des souvenirs aimés vous rendront de nouveau familière avec cette langue étrangère que vous avez un peu oubliée, faute de pratique.

Je serai très heureuse de vous lire toutes les fois qu'il vous plaira de me revenir "par la voie des airs"...

JEANNE LEFRANC.



500 PRIMES GRATIS

Pour la vente de nos graines de jardin. Demandez 200 paquets de graines, quand vendus, retournez \$12.00. Aussitôt vous recevrez une prime à votre choix. Catalogue gratis.

ALLEN NOUVEAUTÉS

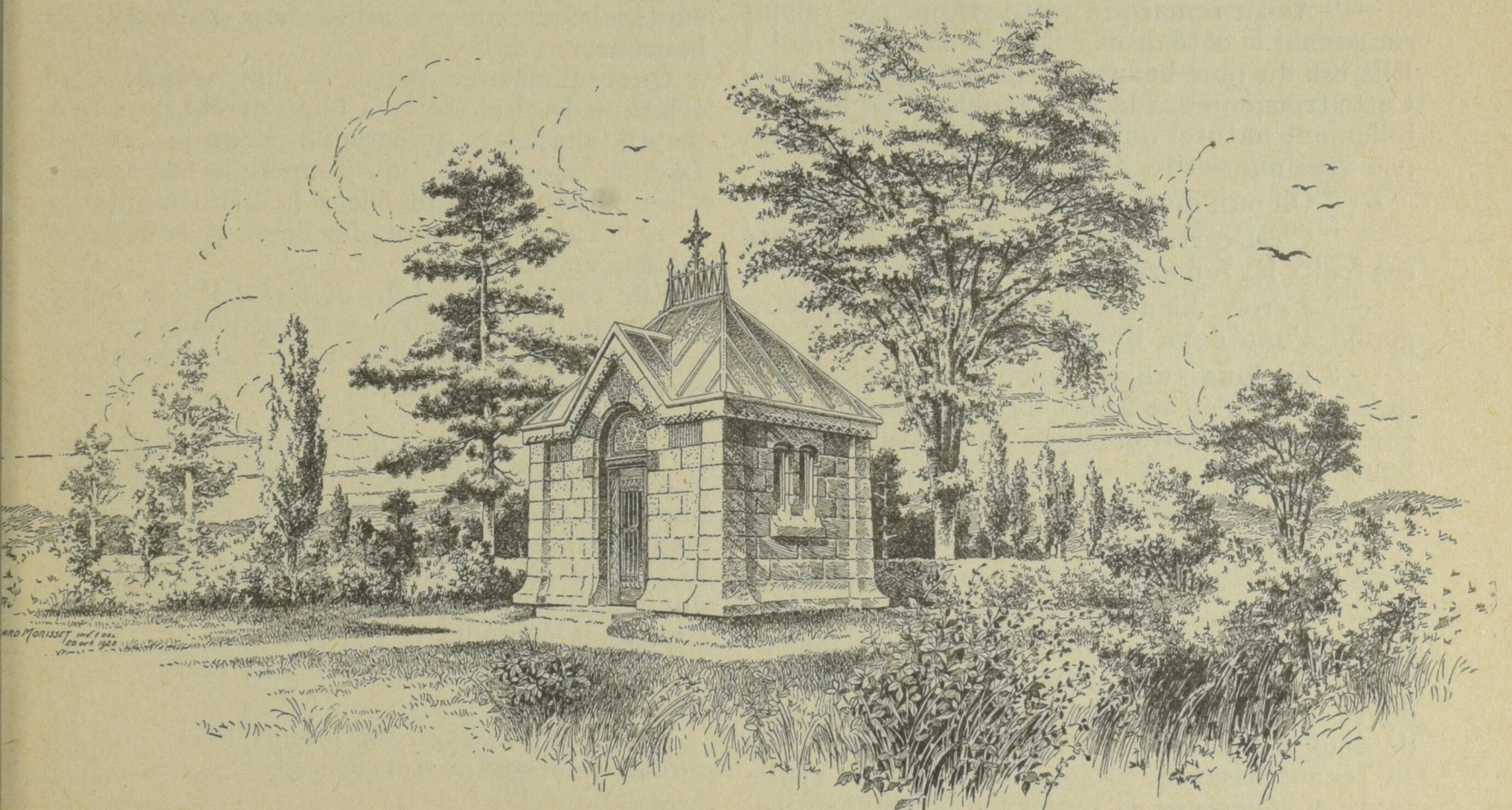
St-Zacharie,

Québec.

PARTICIPATION AUX TIRAGES

On comprend l'étonnement du tailleur qui reçoit la lettre suivante de son principal débiteur, à qui il vient d'envoyer un rappel sévère :

"Monsieur, comme j'ai encore de nombreuses factures à payer j'ai l'habitude de les mettre chaque semaine dans un chapeau et de tirer au sort celle qui sera réglée de suite. Il se pourrait donc que le hasard désigne votre facture dès la semaine prochaine. Cependant, je tiens à vous informer que si vous persistez à m'envoyer des lettres de menace, je me trouverai dans l'obligation de supprimer votre participation aux prochains tirages au sort."



ORATOIRE AU FOND D'UN JARDIN. (Composition de M. le notaire G. Morisset).

L'héritage secret

Le postillon sonne puis dépose un énorme paquet.

Madame Loyaunard accourt : "c'est pour toi Lili."

— "Pour moi ? Je n'attends rien."

— "Les surprises, ma fille, font les joies de la vie."

Empressées toutes deux autour du volumineux colis, elle déballet avec curiosité : apparaît enfin, un Chapeau !

— "Quel monument, dit en pouffant de rire, la coquette Lili. A qui donc, va échouer ce bloc ? Ha ! Ha ! Je plains l'héritière !"

Une carte tombe sur le tapis.

— "A ma nièce et filleule Lili, je lègue en héritage, comme gage de ma tendresse, ce Chapeau de mes vingt ans.

Tante Affreusa."

— "Quel souvenir précieux, clame la mère qui a gardé seule, le goût des antiquités et n'a pas cultivé à l'instar de sa fille, le goût du siècle."

— "Ce Chapeau, démodé depuis trente-deux ans, ne me verra pas souvent en dessous, marmotte l'orgueilleuse petite fille."

— "Vois cette paille cendrée, mise en rosettes sur le large bord de dentelle orange, comme c'est joli !"

— "Ça date d'autrefois, c'te beauté là ?"

— "As-tu remarqué cette grappe de raisins rouges sur le côté droit ? Et celle là, en arrière ? Elle est du plus beau vert qu'on a jamais vu ! Cette troisième sur la joue gauche ? Le bleu est tellement naturel qu'on a le goût d'en manger, pas vrai ma petite ?"

— "Oh oui, maman, il a l'air bien bon."

— "C'est certainement d'une grande qualité ces fruits là, remarque leur pesanteur."

— "J crois bien, chaque raisin doit être gonflé d'une demi livre de ouate."

— "Le long ruban violet qui descend jusqu'à la taille, en se fixant du haut par une broche colorée à l'œil de tigre, sur cette calotte à pointes..."

— "Oui, bosses de chameau."

— "C'est élégant ne trouves-tu pas ?"

— "C'est ravissant ! vraiment j'en raffole !"

— "Tu seras éclatante, et tu attireras tous les cœurs avec cette coiffure, je le sais moi !"

Ce qu'il y a de plus austère à la fillette qui devra le porter, malgré le ridicule qu'il attirera de tous les passants, c'est qu'elle doit écrire sa reconnaissance, sa joie, à la bonne vieille tante si généreuse, et parler longuement du bel héritage.

C'est étrange comme, souvent, à la réception d'un cadeau, la délicatesse oblige la franchise à fausser sa route !

Elle écarte les rideaux bariolés de sa chambre, donne un bécot à Suzy, son perroquet chéri, qui secoue ses plumes arc-en-ciel. Moqueuse, elle écrit.

Juin, le 8, 18...

Mlle Affreusa Sans-Goût

Port le Bayeur.

Ma trop bonne tante,

Je ne sais comment vous exprimer ma joie sincère, à la réception du si beau Chapeau ! Vous me gêtez vraiment, marraine. Ma coquetterie de petite fille, s'augmentera, croyez-le, chaque fois que je le mettrai. Je penserai beaucoup à vous qui avez pensé à moi, à l'heure du généreux testament. J'ai un regret cependant à mon bonheur. Quand je songe que vous vous en êtes privé pour moi, et que je suis si loin pour vous remercier, cela me donne envie de pleurer. Oh, comme je sauterais à votre cou, si j'étais près ! Que ferai-je en retour de tout ce dont vous me comblez ? Je vous aime bien, va !

Croyez que votre générosité a fait une petite heureuse dans la personne de votre nièce et filleule reconnaissante.

Lili.

Le perroquet donne écho à ces mots qu'elle dit à voix haute. Trop bonne — joie sincère — beau chapeau — gêtez — coquetterie — regret — privée pour moi — si loin — remercier — sauterais au cou — aime bien générosité — heureuse — Lili.

Quel mensonge pense la fine coquette en éclatant de rire, mais... elle s'arrête impatientée du chapelet qu'égrenne l'oiseau bavard. Le mot "mensonge" qu'il répète la fait songer.

— "Tais-toi," dit-elle à la bête babillarde.

— "Tais-toi," reprend celle-ci, et le dialogue est à n'en plus finir.

Elle est franche Lili, et aussitôt elle se reproche de parler contre ses sentiments.

C'est impossible d'avouer ses pensées en certaines circonstances.

— "C'est la Fête-Dieu aujourd'hui Lili, y as-tu pensé ? Il faudra que tu coiffes ton beau Chapeau. Je n'aime pas te le voir à tous les temps, mais en une circonstance aussi belle, je tiens à ce que tu épates la foule. Penses-y donc, la belle procession ! Ça c'en est une occasion pour étrenner !"

— "Ouf ! Quel supplice sera cette promenade !"

— "Tu verras si les jeunes filles surtout, seront jalouses de ton Chapeau si rare et si excentrique !"

— "Dites donc, bizarre, ce serait plus juste."

— “ Et les modistes elles, le copieront, j'ai bien peur ! ”

— “ J'pense bien, une création aussi nouvelle ! Hum ! Quel modèle ! ! ”

— “ Les beaux messieurs eux, s'arrêteront ravis devant ta coiffure. ”

— “ Je ne les blâmerais pas de se moquer de ma “ calotte de vigne sauvage. ”

— “ Songe que tu seras la seule à avoir un chapeau aussi frappant, tu devrais en être orgueilleuse. ”

— “ Je le suis tellement que je souhaite qu'il pleuve tous les jours, pour ne pas avoir à étaler mon “ héritage ”.

— “ Qu'est-ce que tu dis, petite bourruée ? ”

— “ Je dis que je voudrais le ménager maman et que je n'aimerais pas à faire changer les couleurs du raisin, en promenant au soleil de juin, mon Chapeau si élégant ! ”

— “ Ne crains rien, ma petite, le soleil ne peut arriver à ternir des couleurs aussi riches. C'est du solide, tu sais. ”

— “ Pour cela j'en connais la lourdeur et je sais malheureusement que la teinture n'a pas été ménagée. Le soleil devra se poser toute la journée sur mon “ édifice ” pour en faire le tour, sans que l'orange et le vert pâlissent. ”

Le tinton est sonné au clocher paroissial.

La messe en est déjà à l'Épître, quand Lili entre toute honteuse, parmi la foule recueillie. Si la fille rougit de ce retard, la mère, elle, n'en est que plus heureuse. “ Elle paraîtra davantage, ” se dit-elle.

La jeune personne qui avance timidement est suivie de la mère qui, avec un air sans-gêne, fait claquer ses souliers fraîchement réparés. Le mouton jaune, plus pâle, a la propriété de faire ressortir majestueusement l'empêchement sur l'orteil première du pied gauche. Est-ce lui, ce mouton, qui gémit à chaque pas ? La fantasque mère trouve là un orgueil de plus. Les chaussures qui se lamentent lui semblent d'une grande distinction.

Tout en longeant l'allée, elle réchauffe ses gants de son haleine, en se tapotant les mains. La précipitation gaillarde les a trempés jusqu'au poignet, dans l'eau bénite, placée dans l'urne de ciment au vestibule du Temple.

Les regards qui se sont attachés sur “ l'héritière ” en entrant l'ont reconduite jusqu'au deuxième banc de la première allée. Lili devine le pourquoi des rires qui se soulèvent à son passage, tandis que la compagne maternelle qu'elle précède, se glorifie de ces gestes de coudes, que fait naître l'étrange et presque horrible apparition ; les gestes se multiplient sans respect pour la maison de Dieu.

Autant la petite “ démodée ” languit et trouve longue, l'allée du Saint-Lieu, autant l'autre trouve cette marche brève. “ On l'admire ” se dit-elle, en franchissant le chemin bordé de bancs locataires.

Jamais l'église ne fut si comble !

Ni l'une ni l'autre des retardataires n'apporte grande piété à l'office divin, mais pour des raisons bien différentes.

A peine installée dans le banc de famille, Madame Loyaunard procède à l'étalage habituel. La tablette supérieure est convertie en un rayon pieux. Un opulent formulaire de prières, à couverture de cachemire noir, repose là, invitant le paroissien romain, recouvert d'une tapisserie cirée, à l'accompagner.

De la bourse archaïque, elle décroche un chapelet en noix de coco, rougi par la vieillesse, qu'elle affiche avec bruit, vient ensuite la série d'images patriarcales qu'elle aime de par la la tradition qu'elles chantent.

Le deuxième rayon reçoit la lingerie. Un mouchoir bleu à pois blancs, qu'elle met en évidence et prêt à étouffer les fréquents coups de sa gorge asthmatique. Un fichu vert à pois bleus, dont la frange dénouée est voisine du parquet, dès qu'elle le déroule sur la tablette inférieure. Une paire de gants de filosselle noire. Une paire de lunettes ancestrales, encerclées d'un acier noirci. Puis, la vénérable bourse de maille grise, dont le cou est perlé de safran et d'indigo, et qui se referme à l'aide d'un cordon double, au bout duquel s'accroche un pompon de laine cramoisie qui, lui, sert à la distraction des voisins, quand, au cours du prône, elle s'amuse à le tortiller. Autre récréation quand l'ancienne maman fait chevaucher sur son nez la monture vieillie, et qu'elle suit avec le doigt les lignes du livre de prières.

Et voilà la procession !

La belle Lili soupire. Cette cérémonie lui pèse malgré sa piété coutumière. L'arrogante maman est point de mire curieux par sa démarche altière ; déjà, elle prend place au premier rang du cortège.

Timide, la victime du “ Chapeau-dôme ” se met humblement au dernier rang des Enfants de Marie. A peine le défilé commence-t-il que son voisin, (un petit gamin), tire le ruban mi-deuil, l'autre secoue une grappe de raisins, un autre chuchote et ricane. “ Pas vilain hein, pour une montagne, ce Chapeau ?... La vigne est complète. Du raisin bleu, du vert, du rouge ! La boîte de peintures a toutes les couleurs ; du gris, du violet, du jaune... Un magasin de bric-à-brac, quoi ! Il y a de la paille... des fleurs... de la dentelle... du ruban... ”

Elle rage !

Jamais, elle a trouvé les heures si longues !

Au sortir de la messe, elle voit son jeune ami, le fils du laitier Poireau. Contre son habitude, il passe tout près d'elle sans même lui donner un regard. Son œil se remplit de larmes et son cœur se gonfle, — “ Qu'a-t-il donc ? Oh mon Chapeau, c'est ta faute ! Je savais bien qu'il en aurait honte. ”

Il ne reviendra plus mon Léonce... ”

Elle a pleuré tout le dimanche.

Bien étrenné mon "héritage" dit-elle en soupirant !

*

* *

Le postillon revient au logis.

C'est une lettre cette fois, encore à l'adresse de Mlle Lili.

Monsieur Léonce lui apprend son regret de ne l'avoir pas vue dimanche.

— "Pourquoi n'étiez-vous pas à la messe ? J'étais fort peiné de manquer à ma chère habitude de vous aller reconduire après la grand-messe. Je n'ai osé me permettre ma visite du soir, n'ayant eu aucune nouvelle. Croyez ma chère amie que j'ai trouvé la veillée bien longue ! Qu'avez-vous ? Vous n'êtes pas fâchée au moins ? Un autre a-t-il pris ma place à vos côtés ? Répondez-moi vite, je suis si inquiet."

Elle sourit. Son chagrin diminue en voyant qu'il l'aime encore. "Oh, vieille relique féodale" qui m'a valu la première peine et tant de moqueries, je voudrais te jeter à l'eau avec tous tes raisins"

— "De qui ta lettre, petite ?"

— "De Léonce, maman."

— "Qu'est-ce qui le prend ? Il veut donc s'excuser de sa grossièreté de dimanche. Il arrive en retard. J'en ai assez de ton impoli !"

— "Ce n'est pas ça, maman, il ne m'a pas reconnue. Aussi, il n'est pas à blâmer."

J'ai une grappe de ce raisin de fer, qui me cache l'œil en baissant le bord jusqu'au nez. De l'autre côté, il m'enveloppe la joue jusqu'au menton. Il me tapoche la nuque en arrière. Le fameux ruban recouvre tout le dos de ma robe. Comment voulez-vous que je sois reconnue sous ce monstrueux parapluie ? Heureusement il cache un peu ma honte."

— "Ta honte ! Si c'est pas honteux ! Que dis-tu ? Tu es une ingrante, ma fille. Un aussi joli chapeau !"

— "Assez joli que je ne le remettrai plus."

— "Répète donc, petite impertinente."

— "Non, je ne remettrai pas cet "édifice" de vingt livres."

— "Vingt livres ! Quelle sottise !"

— "Je répète, 20 livres, car j'en suis certaine. Je l'ai jeté sur la balance l'autre soir et elle marquait presque les vingt-et-une-livres. Quel respectable "poids" tout à l'honneur de "l'aristocrate chapeau !" Ha. Ha !"

Ce rire ironique met en colère la mère ancienne.

— "Tu me désespères de plus en plus avec tes extravagances, A-t-on vu pire, dit-elle à l'enfant qui rit fortement, pensant à sa "cathédrale",

— "Non, non, non, dit la fillette "Vingtième siècle" en trépignant. Ma tête ne subira plus cet affront."

— "Tais toi, petite sottie".

— "C'est de la coquetterie, reprend d'un ton câlin, la "privilegiée" de la vieille tante. Je sais différencier ce qui est beau d'avec ce qui est laid. Ce n'est pas si mal, maman, petite maman ?"

— "L'orgueil en fait-il dire aux filles de nos jours ! De notre temps, c'était l'élégance les grands chapeaux."

— "Aujourd'hui aussi maman, mais pas des chapelles ; un beau grand panama, un milan, un bacou..."

— "Vous avez l'air toutes effarouchées avec vos petites calottes indécentes, qui vous montrent tout le front, et c'est ça que vous appelez du chic !"

— "Mère; autre temps, autre mode !"

.....
Il y a une exposition dans la chambre de Lili.

Le lit est creusé d'une valise prête à recevoir les cotillons de la jeune demoiselle qui part en voyage. Le Chapeau monumental prend la place de l'oreiller ; un béret de velours jaune, deux paires de souliers, un fichu sont étalés sur le lit, recouvert d'un drap fleuri pour préserver le couvre-pieds à carreaux.

Tout près du sac de voyage, couleur de maïs fané, attend l'étui de feutre orange, porteur de chaussures, qui lui, voisine une malle de jonc, cointée de cuir brun aux clous dorés ; une boîte à coiffures, garnie de pièces de cretonne.

Plus loin, sur un sofa à tête dentelée, s'exposent les toilettes de tous les tons bizarres.

La chaise à bras recourbés, est habillée du manteau d'étoffe anglaise, à carreaux noir et brun.

Le parapluie brodé d'écarlate, et bordé d'une frange couleur fumée, fait sentinelle près de la porte.

Sur le bureau à tablettes découpées, reposent les bijoux.

La boîte de toile cirée, (noble écrin moderne), qui les déversent, fait luire une chaîne câble avec, au bout, une larme en pierre turquoise ; une bague surmontée d'une couronne d'améthyste ; un collier de roses en sel ; un bracelet serpent aux yeux topaze.

Le chiffonnier vêtu de batiste à pointes chicanières, reçoit les articles de coquetteries qui espèrent être emprisonnés à leur tour. La poudre de riz aux reflets ocres, la pâte à dent, rose comme les joues d'un enfant vigoureux, la pommade cerise comme les lèvres d'un mannequin ; les broches à cheveux, les épingles, les lotions à l'eau de Floride, les crèmes, les onguents faits de suif parfumé de lavande ; le miroir aux coins d'aluminium, voilà l'assortiment du comptoir coquet.

— "Tu as tout ce qu'il te faut, Lili," demande maternellement et d'une voix inquiète, la mère qui aide aux préparatifs.

— “Oui maman, et j'ai décidé de mettre pour le départ mon “gros Chapeau.”

La pauvre maman ne comprend rien à cette décision subite qui la voit insister à mettre ce chapeau qu'elle déteste.

— “C'est désolant. Tu ne sauras donc jamais quand tu dois mettre tes jolies choses. Tu sais bien que c'est un chapeau des dimanches, que ça ne convient pas pour voyager.”

L'espiègle qui a son idée, s'en coiffe avec obstination. Elle se regarde longuement dans la glace, pour se convaincre davantage qu'elle a raison de persister dans son plan.

Tout est en ordre.

Elles descendent toutes deux l'escalier de pierre, longent la muraille de bois vieilli, abordent le chemin raboteux, qui mène au quai d'où elles attendent le bateau.

Le voici enfin !

La mère plaque deux baisers sonores sur les joues de l'enfant qui visitera la côte Gaspésienne. La petite remet son bagage bariolé au porteur du paquebot, puis elle monte l'étroite passerelle. Installée sur le pont, elle envoie ses sourires, ses baisers filiaux, Le tumulte de l'embarquement fait écho sur le quai où la foule est remuante de mouchoirs et de chapeaux qui flottent, tels des drapeaux dépliés.

Le bateau démarre.

L'hélice fait un sillon blanc dans le port qui s'agite. Le capitaine fait retentir le cri strident du sifflet. Les marins sont au poste.

Voilà que le mystère des flots immenses, met un air grave à l'envol joyeux des passagers.

Le mât s'éloigne. L'hôtel flottant diminue de grosseur.

C'est le moment, se dit l'espiègle.

En guise d'un dernier geste d'au-revoir, elle soulève son chapeau “parasol” et de la main, l'agite fortement. Le chapeau tombe comme une masse, de par sa lourdeur et fait un remou dans l'eau.

Au désespoir, la mère croit à l'accident et s'élançe près du quai.

Un bon monsieur a vu la détresse maternelle et croyant à une perte considérable sous l'affolement de celle-ci, fait plongeon. Il saisit enfin le “monument” trempé. Un merci retentissant remplit l'air humide de la grève, puis, les coins du tablier carrelé essuient la boue qui caresse odieusement les raisins, qu'elle défraîchit.

Cette scène est comédie à l'assistance.

L'éplorée, heureuse de retrouver l'héritage noyé, ne le devine guère et prolonge les actes de plus en plus bouffes.

— “Quel dommage ! cet accident ! Son chapeau lui aurait sans doute valu des conquêtes,” pense la mère, un peu naïve, dans ses goûts ignorants.

La voyageuse elle, un peu plus moderne, se réjouit de cette délivrance bien réussie. Quelle

ombre à l'excursion m'aurait été ce “toit de paille” se dit-elle !

*

* *

Cinq jours se sont écoulés.

Le retour des passagers du New Northland de Luxe, jette ses cris d'arrivée.

Chacun se dit l'amical au-revoir, que font naître ces envolées poétiques, où tous les voyageurs sont frères.

La même foule du départ salue le retour.

Mde Loyaunard guette sa fille.

Elle suit du regard le long défilé et se décourage. La main en éventail sur les yeux, pour les préserver du soleil, elle se perche sur un tonneau de marchandises, qui attend l'inspecteur des douanes. Du haut de ce perchoir elle dissèque mieux la foule.

Lili qui la voit, rougit de honte, et ralentit le pas, afin de permettre à la foule de s'écarter.

Le dernier passager est descendu.

Un matelot referme la passerelle.

Tel un souverain paisible, le bateau est solitaire.

— “Que lui est-il arrivé ? ?... Pourquoi n'est-elle pas revenue ? ?...” Prête à sangloter la mère inquiète, voit venir une personne bien élégante, coiffée d'un petit feutre corail, revêtue d'un costume poiret blanc et légèrement appuyée sur une ombrelle pâle.

— “Maman, bonjour.”

— “C'est toi Lili, je ne te reconnaissais pas quand je t'ai vu parmi les autres.”

Les réprimandes s'échelonnent : “chut, dit la fillette ; pas si fort, nous discuterons à la maison”.

Se boudant réciproquement, elles reprennent le chemin de la maison grise, à l'escalier de pierres.

Les voilà revenues.

La petite mondaine courbe la tête en acceptant les cent reproches dus à sa coquetterie. Après les explications données, la maman en colère, s'est un peu décolérée. Il s'agissait d'une rencontre très chic, affirme Lili. Alors, j'ai cru bon la visite à un magasin de confections Gaspésiennes où j'ai trouvé cet ensemble. Toutes mes économies y ont passées, mais qu'importe.

— “Il me va bien, trouvez-vous ? Et mon chapeau ? N'ai-je pas bien choisi, dit la fine coquette, à qui il faut pardonner, à ses ruses charmantes et ses caresses si câlines.

— “Bien sûr, tu ne voudras plus remettre ton chapeau, ton beau chapeau, je veux dire...”

— “Mon héritage ? Comment, il est revenu ? Moi qui croyais l'avoir fait disparaître à jamais.”

— “Friponne !” Elle raconte l'aventure généreuse du plongeur. Le cœur de l'homme a

cet empressement inné, qui fait s'attacher à lui le cœur de la femme, par le secours puissant qu'il lui donne.

— “ Je devine maintenant ton obstination à le mettre pour le départ. Ah, quand donc seras-tu raisonnable ? ”

Au scandale de sa mère, elle étale les toilettes nouvellement acquises. Manteau crêpe ivoire, chapeau bacou, bas de chiffon, lingerie de tissu vaporeux. Au double scandale de sa spectatrice, elle dépose sous ses yeux, un écrin d'argent, piqué d'émail ; pesant de parure de cristal, dernière création. Au gaspillage que la voix maternelle fait entendre, la fillette reprend :

— “ Ne grondez pas, maman, ce luxueux coffret et ses bijoux sont un charmant souvenir de voyage, qui me viennent de mon nouvel ami.”

Léonce apprend par les voisins “ porte-nouvelles ” que l'amie Lili est de retour et qu'elle est revenue le cœur plein d'orgueil de sa nouvelle conquête.

Rien de plus sot que de juger sans preuve.

Il veut en avoir lui-même la certitude.

Il se présente donc chez la belle Lili.

La soirée connaît pour la première fois, quelques disputes. Le cœur amoureux a des jalousies légitimes. L'ami de Lili lui reproche donc son infidélité, et celle-ci, n'acceptant pas les remontrances, engendre vite une querelle vocale. Afin que sa mère ne soit pas au courant de cette lutte amoureuse, elle dit : “ sortons ; le soir est beau, allons voir l'illumination du parc. J'aime beaucoup la gondole, le carrousel... dans mon voyage, dit-elle avec hauteur, j'ai connu ça.”

La délicatesse masculine sourit toujours avec bonne grâce, aux petits caprices féminins.

— “ J'accepte, dit le galant, mais je vous demande de coiffer votre grand chapeau. Ainsi, je serai assurée que vous ne verrez que moi.”

La coquetterie est un être raffiné.

Avec la douceur d'une brebis, elle coiffe l'horrible “ marmite ”.

Puis, les voilà au parc “ Bonne Humeur.”

Au premier tour de “ cheval de bois ” elle feint une maladresse, un coup de vent. Vlan, le chapeau s'écrase sous les pieds d'un écuyer qui descend de sa monture. Trop défait pour le remettre, elle simule un désappointement. Lui de dire : “ Je regrette vraiment, car, c'est sans doute qu'il vous coiffe très bien, puisque tous les promeneurs du parc se sont arrêtés à votre passage pour le mieux examiner, même les hommes.”

“ J'en connais la vraie raison,” se dit-elle tout bas, Aussi, coquettement, elle place sur sa nuque le feutre corail, qu'elle avait, avec cette intention, soigneusement roulé dans le sac à main qu'elle porte. Elle enfonce sans précaution le “ sauvage caluron ” au fond de cette bourse.

Comme elle est changée, et comme la voilà coquette, se dit l'amoureux. Elle me ferait une épouse dont je serais trop jaloux. Les vraies modernes sont si peu capables de fidélité. Elle ne parle plus que théâtre, bals... décidément, je dois rompre.

Non sans peine, il fait l'adieu.

Les lettres arrivent quotidiennement du nouvel ami.

Il annonce son arrivée, les fiançailles.

Il faut, se dit la petite fiancée de demain, que mon futur époux soit bien reçu. Les choses ordinaires sont indignes de lui. Aussi, elle prépare donc, dans le secret de l'ombre, une réception “ extraordinaire ”. Cette récréation inventée pour cette fin, sera surprise pour toute l'assemblée, qui en prend note, sans deviner ce qu'elle sera.

Chacun des invités brûle plus encore d'assister à cette réunion.

Le soir est venu.

Le salon très ancien ne peut cependant pas se métamorphoser, au grand désespoir de la mondaine. Elle fait oublier un peu son ton d'hier, sous les nombreuses gerbes de fleurs. Mais elle maugrée quand même de cet archaïsme qui détonne avec ses goûts. Il se remplit, ce salon d'autrefois, de toutes les bonnes amies de Mde Loyaunard, car l'heure est venue de participer à la fête. La fiancée endosse sa toilette de tulle maïs, chausse ses escarpins de crêpe bronze, se pare de l'éventail, de l'écharpe aux couleurs de pastel, de perles, sentant le vingtième siècle. Elle fait ensuite son apparition pour ébahir l'assistance arriérée, chantant encore les crinolines, les carcans baleinés.

Son entrée porte le coup qu'elle espérait.

Le salon s'illumine sous la présentation du fiancé, Monsieur Sergel-De-Pierre-Email, fils du Chef de la Sureté Publique.

— “ Hum, ce n'est pas un petit parti celui-là !... ”

— “ Où l'a-t-elle déniché,” répond une deuxième commère.

Une troisième de reprendre : “ La p'tite a fait un voyage vous savez.”

Au son de la cloche que Lili agite, paraît une fillette.

La petite voisine Eliane est costumée en mariée de 1800. Le fils du marchand Batelin l'accompagne, habillé en époux de ce temps.

Horreur de la mère en voyant la mariée ridicule, coiffée du si beau chapeau “ Affreusa ”, satisfaction de l'Auteur, en contemplant son succès et rire unanime des convives.

La mariée débite un compliment de bienvenue au nouvel hôte. Elle fait des vœux de bonheur aux futurs époux.

Le moment arrive de la grande demande, de la présentation de l'anneau.

La mère ne peut que l'accepter comme son fils, sous la courtoisie qu'il déploie et les promesses de bonheur pour Lili.

Fière, elle donne à admirer le joyau qu'elle vient de recevoir.

Les spectatrices chuchotent un refrain, le même : " Oh, les jeunes de nos jours... ah, de notre temps... "

La cérémonie finie, une remontrance acerbe s'écrase sur la tête de l'espiègle, remontrance qui finit ainsi : " se moquer du souvenir, ridiculiser le joli, oh, c'est affreux ! Où en sommes nous ? "

" Tu ne descends pas Lili ? "

" Non maman, pas ce matin. Je suis malade " dit la petite langoureuse, installée dans le fauteuil berçant après avoir chaussé ses mules de satin orchidé, et s'être enroulée dans sa robe d'intérieur garnie de plumes lilas. Ses cheveux bouclés, parés d'une dentelle écriu aux longs rubans mauves, la fait ravissante et nacre l'ébène de ses cheveux.

" Ta maladie n'a pas l'air grave, dit la mère incrédule, en secouant la tête, et haussant les épaules. Je croirais qu'une frileuse serait plus chaudement couverte d'une étoffe de laine. "

— " Il faut bien maman, que je vois ce que j'aurai l'air le soir de mes nocés, " dit-elle avec un petit minois rieur, et presque irrésistible.

— " Tes nocés ! Tes nocés ! Oh ! les mondaines !... "

La journée est longue trouve-t-elle, mais parce qu'elle a dit : " je ne descend pas aujourd'hui ", la fière enfant aime mieux bayer. " Si je m'amusais avec Marquise (la petite angora) cela passerait le temps. Elle installe donc le matou féminin dans la large calotte du chapeau renversé : " Rien de mieux trouvé pour aiguiser tes griffes Marquise, jase-t-elle au minet qui, avec son intelligence de chat, semble la comprendre, semble dire combien douillet il est, par le ronronnement qu'elle fait entendre. Ce chapeau ridicule pour moi, est très convenable pour toi, minette. Tiens, joue un peu avec ce ruban, agace ce raisin, n'aies crainte de l'insulter, ni pour lui, ni pour moi. "

La voix riieuse de la malade, attire l'ouïe maternelle. Avec qui donc est Lili ? Elle ouvre la porte de sa chambre. O stupeur quand elle constate l'infamie !

— " Il faut avoir bien soin des petites " marquises " maman. Je veux être ainsi choyée, dorlotée par mon grand mari ".

— " Le seras-tu ? Je l'espère. "

— " Oh oui, je sais. Les hommes sont si fins à nous rendre le réciproque à nos douceurs, car moi aussi, je veux être bien bonne pour lui ".

Sous la main rageuse de Mde Loyaunard, la locataire du " camail " a fui.

Lili en hâte regarde, et tâche de découvrir les méfaits de l'animal. Impossible. Le chapeau

est intact, quoique la doublure de batiste vermillon, à pois d'encre noire, soit mousseuse de la laine grise qu'à laissée " Marquise ".

Il n'y a donc pas moyen de me débarrasser de cette " carcasse " qui me déplaît.

* * *

Depuis quatre ans, Mlle Lili est devenue Madame Pierre-Email.

Elle sait que la coquetterie est le meilleur attrait pour retenir le bonheur des premiers jours. Et si lui, en bon époux, a gardé tout l'amour et la galanterie des heures où il faisait la cour à son adorée, elle a gardé sa gaiété se-reine, ses câlineries attachantes. Coquette encore, elle a cultivé sa taille élégante et svelte comme le blé, sa démarche légère, sa souplesse de jonc. Elle est ravissante, la jeune maman Lili, avec son chignon sur la nuque. L'espiègle enfant d'hier a des reflets du sourire adolescent et cela est exquis sur sa figure de femme épanouie.

Elle a un nid coquet, enjolivé de ses mains de fée, réchauffé de son cœur, qui ne quitte jamais l'ardeur précieux qu'il a voué à l'aimé.

Le jeune ménage a un fils bruyant qui cherche à dénicher les jouets rares.

Il connaît bien jeune l'originalité que lui ont léguée ses parents.

Le " monument coiffure " l'attire et sa maman ne lui refuse pas, trouvant enfin la main qui va le détruire.

Pour plaire à sa maman qu'elle aimait bien, malgré ses espiègleries, elle avait mis du trousseau, le chapeau légué, bien certaine qu'elle ne le porterait cependant pas.

Le petit Gilles se met vite en train de goûter aux fruits de velours, et ses petits doigts ne tardent pas à faire connaître le contenu des raisins.

Quelle surprise !

Une pièce d'or était ensevelie dans chaque petit de la grappe.

Voilà le secret de leur lourdeur !

Elle saisit l'heureux petit malfaiteur et le couvre de baisers en songeant qu'il a tout dévoilé, et qu'il apporte l'aisance, car, on est pas riche au logis, mais si l'or n'échauffe pas le bonheur, il aide bien à ne pas le laisser écrouler.

La vieille tante douairière est morte. La petite héritière ne peut pas lui sauter au cou et l'embrasser comme elle l'a fait jadis sur la lettre.

Comme elle serait sincère ce soir en écrivant ! O ironie des circonstances !

Elle embrasse le chapeau sauveur, le chapeau lourd de secret, et pleure en disant : " Et moi qui voulait le détruire... "

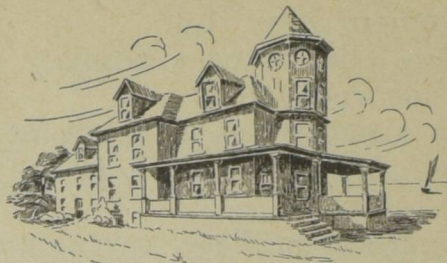
Oui. Toujours les mamans ont raison.

FRAGILE.

(S.-Césaire, 9 oct. 1930.)

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La direction de l'Apôtre donnera deux prix de une pisatre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'OCTOBRE

CHARADE FANTAISISTE

Eau — tôt — maux — bile — automobile.

LOGOGRIPHE

Flambeau — lambeau.

QUESTION LITTÉRAIRE

Fénélon, dans son *Traité de l'éducation des filles*.

ANAGRAMME

Qui veut la fin, veut les moyens.

Ont trouvé des solutions incomplètes: Mme J.-V. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; Mlle Gérardine St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; Mlle Bélangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis ; Mlle Cécile Gagné, St-Maxime de Scott.

Personne n'a envoyé toutes les réponses exactes de nos derniers jeux d'esprit.

JEUX D'ESPRIT No 138

CHARADE

Mon premier est un adjectif possessif.
Mon deuxième se trouve au ciel.
Mon tout est un petit oiseau.

MÉTAGRAME

.... Ce que fait la poule.
.... Ce qu'on fait au mouton.

.... Ce que fait la neige
.... Qui n'est pas carré.
.... Action de sauter.
.... Support d'une porte.

DEVINETTE

Je suis dans la maison.
Parfois je complète un habit.
Je contiens souvent du liquide
Et loge aussi dans le porte monnaie.
Devinez mon nom.

DERNIÈRES PAROLES

Quel roi mourut en disant : " Je suis ravi d'aller à Dieu " ?

RÉCOMPENSE... OU CHATIMENT

Une ardente prohibitionniste, d'un physique peu agréable, prend la parole devant un public composé en majeures parties d'ouvriers, peu enclins à partager ses vues.

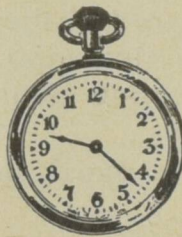
— Mes amis, dit-elle, j'avais un mari alcoolique ; j'en éprouvais un grand chagrin. Quand, un jour, je parvins à le persuader d'abandonner ce triste penchant, ma joie fut tellement grande, mon émotion si profonde, que je le pris dans mes bras pour l'embrasser avec transport...

Une voix, dans le fond de la salle :

— Ça lui apprendra !...

GRATIS

Cette montre ainsi que plusieurs beaux cadeaux pour dame et messieurs tel que service de toilette, aluminium, lingerie etc., seront donnés gratuitement à ceux qui vendront 50 paquets de nos graines de jardin à .07 cts.



L'UNION DES JARDINIERS ENRG.

Lévis, P. Q.

Mon premier succès

LA scène se passe à... Carpentras, si vous voulez, en l'année mil huit cent... quarante-quatre, si cela ne vous fait rien. Le célèbre Chaviret, régisseur de notre petite troupe d'amateurs, m'avait confié, en même temps que ses recommandations les plus détaillées, un rôlet dans une soirée musicale, littéraire et non dansante, que nous devions donner à la population de Carpentras. Le personnage que je devais représenter se nommait, si mes souvenirs sont fidèles, Sosthène Truffardin ; c'était la progéniture d'un charcutier de village. Cet intéressant enfant venait raconter au public, avec force jeux de mots, assaisonnés à l'ail, comme quoi il quittait pour un temps les saucisses et les andouilles paternelles pour aller au collège compléter son éducation.

Quant à la question de costume, l'illustre Chaviret décida que je porterais l'uniforme de collégien. Justement un de mes camarades, récemment échappé du collège municipal de... Brives-la-Gaillarde, découvrit dans le fond d'une vieille caisse reléguée dans un coin de grenier, une non moins vieille défroque, qui, une fois dénichée, fut réintégrée pieusement dans son réceptacle, pour en être extraite le jour où elle devait faire sur mon dos ses dernières armes.

Je ne vous décrirai pas les transes par lesquelles je passai pendant la préparation de mon rôle. Il faut les connaître par expérience pour les comprendre.

Enfin arriva le moment psychologique, comme on dit. Le régisseur frappa les trois coups, pendant que mon cœur battait à ébranler le plancher de la scène. Je fis mon entrée, plus mort que vif, et, après les saluts d'usage, je m'avançai avec un aplomb assez douteux pour affronter le feu de la rampe — une dizaine de quinquets fumeux qu'un vieux domestique venait moucher pendant les entr'actes. Dame ! ce n'était pas le Grand-Opéra, notre théâtre d'amateurs de Carpentras !

Malgré mon ahurissement, je réussis à tirer de mon gosier quelques sons inarticulés. Mais bientôt, en présence des marques d'indulgente sympathie de mon auditoire, ma voix se raffermir peu à peu. Au troisième couplet je fus splendide (c'était du moins mon avis), et c'est au bruit flatteur d'une approbation non équivoque, que j'esquissai gracieusement un triple salut de remerciement. Puis, je me retournai pour sortir.

A ce moment les applaudissements redoublèrent ; de tous côtés on criait : " Bis ! bis ! "

Je fais appel à tous les Talma et les Coquelin du monde : eux seul pourront dire ce que ce petit mot met de baume dans l'âme et de cœur au ventre.

Je rentrai donc en scène, le front empourpré d'une orgueilleuse satisfaction. Oh ! je l'ai bien payé !

Pour le coup, les plus fines nuances de ma chansonnette furent détaillées *con amore*, vous pouvez m'en croire ; après quoi, pour la seconde fois ; je fis volte-face et pris la porte.

Étrange !... Au lieu de se calmer, voilà que l'enthousiasme s'accroît. Applaudissements, trépignements, tout s'en mêle : un vrai charivari !

" Décidément, me dis-je en aparté, un grand acteur vient de se révéler au monde ! " Et je revins pour la troisième fois.

Soit que j'étais ! je ne fus même pas étonné un seul instant de cette agitation fébrile. On est pourtant si tranquille à Carpentras !

A ma troisième sortie, ce fut du délire. On battait des mains, on frappait du pied, on levait les chapeaux en l'air, on criait : " Bis ! bis ! Vive Sosthène Truffardin ! " Pour tout dire, en style de compte rendu, " l'enthousiasme était indescriptible ".

Je ne pouvais pas décemment faire une quatrième apparition ; et je me décidai à rester dans la coulisse pour savourer mon triomphe.

Vous l'ai-je dit ? Notre salle de spectacle était loin d'être confortable. Une longue pièce mansardée au troisième étage, avec une estrade au bout et quelques décors odieusement barbouillés... Nous n'avions pas de subvention de l'État, bien sûr ! Il a coulé de l'eau depuis sous les ponts de Carpentras, et les choses ont bien changé. Mais dans ce temps-là, il était nécessaire de traverser les rangs des spectateurs pour gagner l'unique porte de sortie.

Éprouvant le désir de quitter pour un instant cette atmosphère surchauffée, et satisfait aussi de me montrer encore une fois sous mon joli costume de collégien, je commençai à enfile le milieu de la salle.

Stupéfaction profonde ! une nouvelle et formidable ovation m'y attendait. Oui, oui, je vois encore le gros père Camusson, le bonnetier de la rue du Puits-Bavard, riant à faire sauter les boutons de son gilet ; et la longue Mme Pinneron, la frutière d'à côté, applaudissant de ses deux vilaines grandes mains maigres : et ce mauvais petit drôle de Saturnin Pinocheau, se tremoussant sur son banc comme un beau diable. C'était invraisemblable, je vous l'assure. De tous côtés, j'entendais des voix qui chuchotaient :

" C'est lui ! Regardez donc ! Ohé ! Sosthène ! Sosthène ! "

Je pressai le pas, écrasé sous le poids d'un tel succès, et je m'esquivai.

Cinq minutes après je rentrais, non plus flambard comme tout à l'heure, mais tout penaud et pâle comme un mouchoir de poche sous la couche de fard dont on m'avait peinturluré les joues. Un ami complaisant m'avait donné le mot de l'énigme, et c'est l'oreille basse, la mort dans l'âme et les deux mains obstinément fixés au-dessous des pans de ma veste, que je franchis de nouveau les lignes du public pour regagner la scène et mes habits.

Hélas ! hélas ! hélas ! j'aurais pourtant dû m'en douter ! Pendant la longue séquestration qu'avait subie mon *indispensable*, il avait reçu la visite des rats, et les coquins, soyez-en sûr, s'en étaient donné à cœur joie. Le fond de mon pantalon était agrémenté de trois trous béants.

Et quels trous ! des portes cochères !

Je me sentais l'étoffe d'un acteur ; mais à dater de ce jour, ma carrière théâtrale fut finie.

Paul LEMOYNE.

LES LIVRES

UN NOUVEAU TRAITÉ DE LA TUBERCULOSE.

The treatment of tuberculosis with Umckaloabo (Stevens' cure), par le Dr Adrien Secheyne. Traduit du français par Mlle A. H. Grant, de Genève. A Londres, chez B. Fraser & Co, 62 Pepys Road, Cottenham Park.

Celui qui par son travail découvre un nouveau remède contre une maladie qui exerce de grands ravages, peut être considéré comme un bienfaiteur de l'humanité. Nombreux sont les médecins qui ont étudié les moyens de guérir la tuberculose, cette peste blanche, comme on l'a appelée, mais bien peu ont trouvé le remède efficace contre ce terrible fléau. Le major Ch. H. Stevens a trouvé un traitement nouveau contre la tuberculose qui, s'il ne guérit pas tous les cas de cette maladie, a déjà soulagé plusieurs personnes qui en étaient atteintes. Ce nouveau remède s'appelle "le traitement par l'umckaloabo". Le Dr Adrien Secheyne, de Genève, a publié sur ce nouveau traitement un ouvrage français que l'on vient de traduire en anglais et que l'on nous a envoyé de Londres. Cet ouvrage énumère une quantité de cas où l'umckaloabo a fait des merveilles. Le laboratoire de l'umckaloabo, qui est sous la surveillance personnelle du Dr Stevens, se trouve à 204-6, Worple Road, Wimbledon, Londres, S. W. 20, Angleterre. C'est là seulement qu'on pourra se procurer ce nouveau remède.

LES FÊTES DE L'ÉCOLE ET DU PATRONAGE.

1re Série : Six Saynètes et Monologues comiques pour fillettes de FRANÇOIS PRAZ. MM. Camus & Carnet, éditeurs, 3, avenue de la Bibliothèque, Lyon, (30e volume de la collection François-Coppée, des Dramaturges catholiques). Prix franco : 4 francs.

Les Fées modernes en récréation (7 fillettes). — Saynète ingénieuse, pleine de vie et agrémentée de rondes chantées sur des airs populaires.

Superstitieuse (2 fillettes). — Dialogue qui passe en revue les plus connus des préjugés populaires dont il est fait jus-

tice de la façon la plus spirituelle, si bien qu'à la fin la superstitieuse est guérie de sa sottise. C'est de la meilleure gaieté.

Vive la grammaire! (Monologue). — Une fillette triomphe parce qu'elle a découvert dans sa grammaire, que les garçons ont plus de défauts que les filles ; ce qu'elle prouve par des exemples. La conclusion morale qu'elle en tire est tout à fait charmante.

Compliment à ma marraine. — Impossible de l'entendre sans admirer l'un des traits les plus savoureux de l'imagination enfantine.

Petite Reine (Monologue). — La petite actrice a été reine, oui, mais par la vertu d'une tranche d'un gâteau des rois. Depuis elle rêve d'être une vraie reine, comme on en voit tant aujourd'hui. Puisqu'il y a déjà trop de reines de "beauté", elle veut devenir, elle, une reine de "bonté", Voilà !

Comment j'éleve ma poupée (Monologue). — Cette "petite maman" a des principes arrêtés et quelques-uns très sages sur la manière d'élever les enfants. Elle le fait bien voir. Elle joue avec sa poupée Josette une comédie d'un naturel qui enchante.

Ce monologue-saynète fera sûrement les délices des spectateurs.

DEUX BEAUX ET BONS ALMANACHS

1° *Almanach du propagateur des trois Ave Maria.* — La couverture est une belle et fine trichromie, fort pieuse, d'un artiste connu, M. Breton. En première page une reproduction d'après une superbe gravure sur bois, médaillée au Salon, du même artiste. Nombreuse illustrations aussi à l'intérieur. — Dans le texte nous signalons particulièrement une "Nouvelle" d'un intérêt dramatique fort soutenu, sous ce titre paradoxal : "Une Basilique, ça n'a pas de bon sens", — une autre "nouvelle", de M. Beraud : "Un Noël Catalan", — un extrait fort comique de "Moussa en France", — "l'Echelle du Capucin", — "La statue voilée", etc. — Excellent almanach, intéressant et qui fera du bien !

En vente aux "Bureaux du Propagateur des Trois Ave Maria" Blois (L.-et-C.), France. 2 fr. et 20 fr. la douzaine.

2° *Almanach du petit propagateur des Trois Ave Maria.* — Nous le recommandons très volontiers à nos lecteurs en raison de son intérêt et du bien qu'il peut faire, aux enfants tout d'abord, mais également aux grandes personnes. A signaler spécialement les très beaux récits suivants : *Acrobate pour sauver les âmes*, — *Les Pâques du général*, — *Histoire de clefs*, — et encore : "Noël au village sans prêtre", — "Le rêve de Jean", — "Héroïque charité sacerdotale", — "Les cours de la Vierge", etc. . .

Bien illustré. — Prix franco : 1fr. 85 et 18 fr. 50, la douzaine, aux Bureaux du Propagateur, Blois (Loir-et-Cher), France.

LA VOIX DES FLOTS. — Saynète dramatique en un acte, de JULIEN DES MAUGES. Six acteurs : cinq adolescents de 14 à 15 ans et un homme de quelque 25 ans. On leur joindra d'autres enfants, quatre ou cinq au moins, comme figurants. (29e volume de la Collection François-Coppée, des Dramaturges catholiques). — MM. CAMUS et CARNET, éditeurs, 3, avenue de la Bibliothèque, Lyon. franco : 3 fr.

La scène se passe dans un patronage ou dans un camp scout, avec, comme toile de fond la mer.

C'est la très simple histoire d'une vocation qui éclot chez un jeune marin ; celui-ci à qui la mer a déjà parlé beaucoup du Bon Dieu, se décide à remplacer un petit séminariste victime d'un grave accident.

Cette pièce a été plusieurs fois représentée. Elle plaira, sans aucun doute, à nos petits séminaires, mais aussi particulièrement à nos populations maritimes.

De magnifiques vers lyriques enchanteront du reste les amateurs de poésie.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

par BAILLEUL

3

XII

COMMENT NOTRE HÉROS CONSENT A
FAIRE UN VOYAGE QUI N'ÉTAIT
GUÈRE DE SON GOUT

Le soleil brillait dans un ciel sans nuages. Il était vers neuf heures du matin ; les deux pages de Henri de Brabant avaient obtenu de leur maître la permission d'aller visiter la ville, les rues et les monuments, et ce dernier était occupé à terminer certaines dépêches qu'il avait commencées la veille, après le départ de maître Tremplin.

Soudain, la porte de l'appartement s'ouvrit, et M. Cyprien apparut sur le seuil. Il était absolument tel que le jour où le chevalier l'avait rencontré près de la petite chapelle : sa large redingote tombant jusqu'aux pieds l'enveloppait comme d'habitude, dissimulant ainsi ses formes presque athlétiques, et son capuchon lui cachait toute la partie supérieure du visage.

En rentrant, il jeta sur notre héros un regard scrutateur, afin de s'assurer si le chevalier soupçonnait qu'il était l'antagoniste contre lequel il avait lutté dans la caverne, au milieu de l'obscurité ; mais en voyant l'air de franchise avec laquelle il était accueilli, il se tranquillisa complètement de ce côté.

— Votre Excellence a-t-elle bien réfléchi à tout ce qui s'est passé entre nous, dans une occasion récente ? demanda M. Cyprien, après avoir échangé quelques compliments.

— Je me trompe fort, ou nous sommes d'accord sur tous les points, dit Henri de Brabant. Il ne vous reste plus qu'à remplir une certaine condition.

— Je suis venu pour cela, répondit Cyprien. La princesse est déjà informée de la conversation que nous avons eue ensemble, et elle a consenti à recevoir Votre Excellence aujourd'hui même. Je suis prêt, si vous le voulez, à vous conduire en sa présence.

— Je présume, d'après votre observation, que Son Altesse Royale ne doit pas être à une bien grande distance ? dit le chevalier en serrant ses papiers dans un bureau dont il garda la clef.

— Suivez-moi, répliqua Cyprien sans répondre autrement.

Ils quittèrent l'hôtel du *Faucon-d'Or*, et se dirigèrent vers la porte du sud. C'était par cette même porte que Henri de Brabant était entré, la veille à Prague. Mais au lieu de poursuivre la grande route Cyprien tourna brusquement à gauche, et longea les fortifications pendant près d'un quart d'heure. Le chevalier marchait derrière lui, et ils n'échangèrent pas une syllabe jusqu'au moment où ils arrivèrent à un bosquet au milieu duquel était tracé un étroit sentier.

— Attendez là quelques minutes, seigneur chevalier, dit Cyprien en s'arrêtant. Il est nécessaire que nous nous entendions sur un point que je n'ai pas voulu discuter à l'hôtel, où nous avons à craindre l'indiscrétion des curieux.

— Parlez franchement et sans réserve, exclama le chevalier.

— Votre Excellence me pardonnera, reprit Cyprien avec un léger embarras, de vous rappeler certaines paroles que je vous ai dites à la petite chapelle. Je vous ai démontré que, sans moi, votre illustre maître ne pouvait rien en Bohême, pas même découvrir la retraite de la princesse Elisabeth, et bien moins encore découvrir où est déposé sa fortune.

— Je me rappelle parfaitement tout cela, dit Henri.

— Et ne devinez-vous pas dès lors quelles conditions la prudence m'ordonne de vous imposer ?

— Vous désirez, sans doute, que je m'engage par serment solennel à ne jamais révéler la retraite de Son Altesse Royale, dit le chevalier, je suis prêt à le faire.

— Vous êtes bien prêt de deviner, mais ce n'est pas tout à fait cela, répliqua Cyprien. Pour parler franchement, ajouta-t-il du ton ferme et décisif d'un homme qui se débarrasse soudainement de toute contrainte, nous sommes dans des temps où la prudence et la circonspection sont des plus nécessaires. Or, vous admettez qu'il s'agit d'une chose de la plus haute importance, lorsqu'il est question de vous conduire à l'asile, à l'asile secret, fit-il en appuyant sur les mots, où s'est réfugiée la malheureuse princesse.

— Expliquez-vous hardiment, dit Henri de Brabant, car je m'aperçois que vous n'êtes pas disposé à vous contenter de ma parole. Soit : je ne suis pour vous qu'un étranger, et vous qu'un étranger, et vous avez naturellement le droit d'être soupçon-

neux. Comment puis-je vous garantir que le lieu qu'habite Son Altesse royale sera pour moi un secret inviolable ?

— Je vous demande de permettre qu'on vous couvre les yeux pendant qu'on vous conduira à la demeure de la princesse, et qu'on vous en ramènera après l'entrevue que vous aurez avec elle.

En parlant ainsi, il fixa les yeux sur le chevalier pour lire sur son visage l'effet que produisaient ses paroles.

— Par le ciel ! s'écria Henri, les joues pourpres d'indignation ; dans toute autre circonstance, je regarderais une pareille demande comme une grande insulte.

— En ce cas, séparons-nous tout de suite, dit Cyprien froidement.

— Non pas ! s'écria le chevalier avec moins de colère. J'accepte votre proposition, parce qu'il est de mon devoir de faire abnégation de moi-même quand il s'agit des intérêts de mon maître. Mais puisque vous traitez ce sujet comme une véritable affaire où la parole d'un homme d'honneur est comptée pour rien, il me semble qu'il y a une stipulation que, de mon côté.

— Achevez, dit Cyprien avec impatience.

— Je veux dire qu'après mon entrevue avec la princesse, vous serez tenu de me prouver l'existence de cette fortune que, dites-vous, elle doit apporter en dot à son mari. Car une princesse sans trône et sans fortune serait un triste présent à faire à mon maître, le duc d'Autriche.

— Vous serez satisfait seigneur chevalier, répondit Cyprien après quelques moments de réflexions. Maintenant, qu'il n'y a plus de difficulté entre nous, suivez-moi.

Ils se mirent à marcher, et au bout de quelques centaines de pas ils entrèrent dans un petit cimetière.

Rien de plus pittoresque que ce lieu de repos des morts qu'entouraient une quantité d'arbres verdoyants. Les croix et les tombes, muets mais éloquents témoignages du voyage des hommes à travers la vie, étaient semées au milieu de bouquets de cyprès et sous le feuillage des yeuses ; et la lumière et l'ombre qui se jouaient sur les gazons, étaient comme l'emblème des joies et des chagrins qui avaient marqué la carrière de ceux qui maintenant dormaient du sommeil éternel.

Cyprien traversa ce cimetière, et quand il fut à l'autre extrémité, il tourna brusquement à l'angle d'une petite chapelle.

Derrière cet édifice était un domestique, tenant deux chevaux tout sellés ; il avait sous le bras un paquet roulé. Il le tendit à M. Cyprien, sans rien dire, et puis se retira et disparut dans les bosquets.

Cyprien déroula le paquet, qui n'était autre chose qu'un longue robe de moine. Il pria alors notre héros de bien vouloir la revêtir, et quand le chevalier eut accédé à sa demande, il rebattit le capuchon sur son visage de manière à l'empêcher de voir, tout en lui laissant la possibilité de respirer librement.

Quand ces arrangements furent terminés, Cyprien aida Henri de Brabant à monter sur un des chevaux, sauta lui-même sur l'autre ; et , prenant le coursier du chevalier par la bride, il partit au trot.

Ils continuèrent à marcher, sans échanger un mot. Le chevalier s'aperçut de l'instant où ils sortirent du bois, d'abord parce qu'il n'était plus embarrassé par les branches, et qu'ensuite la brise frappait davantage son visage. Mais bientôt ils rentrèrent de nouveau dans un bois, et au bout de peu de temps, ils retombèrent dans la plaine.

L'idée vint au chevalier que probablement son guide voulait lui faire paraître très long un voyage qui était sans doute très court, qu'il doublait ou triplait la distance en faisant des mouvements en zigzag, et de nombreux circuits. Il acquit bientôt la conviction qu'il ne s'était pas trompé.

Ils marchèrent pendant près d'une heure et demie. Enfin ils firent halte, une porte massive roula sur ses gonds, et puis le sabot des chevaux résonna sur le pavé. La large porte se referma derrière eux : ils étaient arrivés à leur destination.

— Permettez-moi de détacher votre capuchon, seigneur chevalier, dit Cyprien lorsqu'ils eurent mis pied à terre.

Dès qu'il se trouva débarrassé, Henri de Brabant reconnut qu'il se trouvait au milieu d'une cour spacieuse, formant un carré parfait, et bordée de chaque côté d'énormes bâtiments, dont la construction régulière et uniforme présentait une apparence imposante. Les dessus des portes étaient en marbre, les fenêtres étaient hautes et étroites, et leurs verres dépolis ne permettaient pas à l'œil de pénétrer dans l'intérieur des appartements.

Deux pages élégamment vêtus prirent les chevaux par la bride ; et deux autres, également bien mis, attendaient debout sur le seuil d'une porte ouvrant sur un spacieux vestibule. C'est là que Cyprien conduisit le chevalier ; et les deux derniers pages auxquels nous avons fait allusion les précédèrent dans un magnifique escalier orné de vases remplis de fleurs, et de statues d'albâtre soutenant des vases dans leurs mains.

L'étage auquel aboutissait ce superbe escalier était couvert de tapis de velours : aux murs étaient suspendus de magnifiques tableaux, représentant les scènes les plus frappantes de l'histoire de Bohême.

Il y avait un corridor de chaque côté de l'escalier ; et c'est dans l'un d'eux que les pages conduisirent Cyprien et le chevalier. Il était évident, toutefois, que M. Cyprien était là sur un terrain qui lui était familier ; car il n'eut pas un seul regard pour les objets curieux qui se trouvaient à profusion autour de lui, à droite et à gauche.

Arrivés au bout du corridor, les pages ouvrirent une porte à deux battants, qui se refermèrent sans bruit dès que le chevalier et son guide furent passés. Ces derniers se trouvèrent alors dans une antichambre élégamment meublée, où quatre belles jeunes femmes, mises simplement, travaillaient à des ouvrages de tapisseries.

Les pages, avons-nous dit, étaient restés dans le corridor ; mais l'une de ces jeunes filles s'empressa de se lever, ouvrit une porte au bout de l'antichambre, écarta la portière de velours, et se rangea pour que M. Cyprien et notre héros pussent passer. La portière retomba, la porte se referma derrière eux ; et le chevalier se trouva dans un appartement meublé avec magnificence. à l'extrémité duquel était un siège d'où une jeune dame éblouissante de beauté se leva pour le recevoir.

XIII

L'HÉRITIÈRE DE LA COURONNE
DE BOHEME

La pièce dans laquelle Henri de Brabant venait d'être introduit était, avons-nous dit, splendidement meublée. Le dais, ou cette partie de l'appartement où était assise la jeune femme, était couvert de velours violet frangé d'or ; les draperies étaient de satin blanc ; le plancher était en mosaïque, et sur les murailles, qui étaient couvertes de riches boiseries, étaient des armoiries et des blasons incrustés d'or, d'argent et de perles.

La jeune dame qui occupait cet appartement était la princesse Elisabeth. Elle avait une taille de nymphe ; son visage était gracieux et frappant, sa taille était mince ; la fraîcheur de ses joues indiquait qu'elle avait conservé une vigoureuse santé, en dépit des malheurs qui l'avaient éprouvée.

Elle s'avança de quelques pas au-devant du chevalier et de M. Cyprien. Au premier, elle fit une gracieuse inclination de tête, puis, se tournant vers l'autre, elle lui dit d'une voix mélodieuse : — Soyez le bienvenu dans ma retraite.

— Puisse Dieu permettre que cette entrevue tourne à votre plus grand avantage, répliqua Cyprien en portant les yeux de la princesse à Henri de Brabant.

— Son Altesse royale, assurément, n'a qu'à vouloir pour commander à sa destinée, dit le chevalier en se tournant tour à tour vers Elisabeth et son guide.

La princesse conclut de ses paroles qu'elle avait produit une impression favorable sur l'envoyé du duc d'Autriche, et Cyprien, qu'il allait envoyer à son maître un rapport favorable.

Une vive rougeur couvrit soudain les joues de la princesse ; et, se tournant de côté, elle affecta de jouer avec l'éventail en plumes d'autruche qu'elle tenait à la main. M. Cyprien alla à l'autre extrémité de l'appartement, où il s'assit et parut tomber dans une profonde rêverie.

Henri de Brabant comprit qu'il voulait lui fournir l'occasion de parler sans contrainte à la princesse Elisabeth, et il l'aborda immédiatement.

Elle se plaça sur un sofa, et indiqua une chaise au chevalier, en lui faisant signe de s'asseoir.

Henri prit alors la parole, et dit d'une voix touchante :

— Votre Altesse voudra bien croire que ce n'est pas pour lui faire un compliment que je lui affirmerai que sa malheureuse situation me touche profondément. Restée orpheline à un âge si tendre, privée d'une couronne qui est votre héritage, forcée de vivre ainsi dans la retraite, avec la pensée que votre patrie est en proie aux dissensions, vous ne pouvez qu'inspirer la plus vive sympathie. Et souvenez-vous, princesse que ce ne sont pas seulement mes sentiments que j'exprime, mais aussi ceux de mon maître, le duc d'Autriche.

— Et je vous remercie, seigneur Henri de Brabant, dit Elisabeth dont les joues étaient sillonnées de larmes. Je vous remercie, répéta-t-elle, d'une voix à moitié suffoquée par les sanglots, non seulement de la sympathie que vous me témoignez de la part du souverain dont vous êtes le représentant, mais aussi pour les bonnes paroles que vous a dictées votre générosité.

— Madame, reprit le chevalier, ce serait faire preuve d'une affectation ridicule que de vous demander si vous connaissez le motif qui m'a procuré l'entrevue que j'ai l'honneur d'avoir avec Votre Altesse royale. Je vous prierai donc, sans plus de préambule, de me dire franchement si c'est de votre libre consentement et d'après votre bon plaisir que l'on a ouvert avec le duc d'Autriche certaines négociations dont vous êtes l'objet.

En prononçant la dernière partie de cette phrase le chevalier tourna les yeux de côté de Cyprien, qui était assis à l'autre bout de l'appartement, et il fut frappé, presque effrayé de l'expression des regards que ce dernier tenait fixés sur la princesse.

Toutefois, en rencontrant le rayon visuel du chevalier, M. Cyprien se hâta de baisser la tête. Au même moment, Henri se tourna vers Elisabeth, et vit que son attention était absorbé par M. Cyprien. Une vive rougeur se répandit sur le visage de la jeune princesse ; et l'idée vint à l'esprit de notre héros qu'elle était honteuse d'avoir laissé deviner l'influence que M. Cyprien exerçait sur elle.

— Princesse dit le chevalier en se penchant en avant et si bas que sa voix ne pouvait arriver aux oreilles de Cyprien, je vous conjure de me répondre sans contrainte et sans réserve. On a négocié un mariage entre vous et le duc d'Autriche, est-ce avec votre libre consentement ? Etes-vous bien maîtresse de vos actions entre ces murs ? Cet asile, est-ce vous qui l'avez librement choisi, ou n'est-ce qu'une prison d'où vous désirez sortir ? Dites-moi, dites-moi, madame, ajouta Henri énergiquement, comment je puis vous servir : car je ne crains que vous ne soyez pas heureuse autant que vous avez le droit de l'être.

— Si, . . . si, seigneur chevalier, je suis heureuse, heureuse, autant qu'on peut l'être en ce monde, répliqua la princesse.

Mais en même temps qu'elle articula ces paroles, de grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Henri de Brabant la regarda avec une expression d'immense sympathie et de profonde compassion ; car il était convaincu qu'elle n'était pas libre, et

qu'on pesait d'une manière ou d'une autre sur sa volonté.

— Madame, dit-il en baissant encore davantage la voix et avec une grande vivacité, vous êtes une grande princesse, et je ne suis qu'un humble chevalier ; c'est donc une faveur que vous me faites en me permettant de vous adresser quelques paroles. Mais je vous supplie de me considérer comme le représentant du duc d'Autriche, comme l'envoyé d'un prince qui n'hésitera pas à épouser la cause de l'orpheline du roi Wenzel. Ainsi donc, ne voyez pas en moi un étranger, et parlez sans réserve. Si vous avez des torts à redresser, des plaintes à faire, du secours à demander, votre voix ne s'élèvera pas en vain. Dites-moi qu'on vous retient ici prisonnière, et mon épée vous ouvrira le chemin de la liberté ; dites-moi qu'on exerce sur vous une oppression quelconque, et je vous protégerai contre vos ennemis. Mais ne me dites pas que vous êtes heureuse, madame, car votre air, vos manières, tout dément votre langage.

La princesse Elisabeth avait écouté avec une sorte d'anxiété ces paroles marquées au coin de la sincérité ; et les larmes tombaient de ses yeux avec une nouvelle abondance.

Elle tourna une seconde fois la tête du côté de Cyprien, en frissonnant, et elle frémit d'horreur en voyant celui-ci se lever avec une sorte d'impatience et s'avancer vers elle.

— Princesse, dit-il, en tâchant de rendre sa voix aussi douce, aussi conciliante et aussi rassurante que possible, vous ferez bien de répondre promptement aux questions que le chevalier juge à propos d'adresser à Votre Altesse.

— Au contraire, s'écria notre héros, il vaut mieux que Son Altesse prenne le temps et le loisir de réfléchir sur les négociations que vous me paraissez avoir ouvertes, en sa faveur, avec peut-être trop de précipitation.

— Comment ! est-ce que Son Altesse Royale ? . . .

Cyprien s'arrêta court au milieu de la phrase qu'il avait commencé avec une brusquerie et un ton d'autorité, qui ne laissèrent plus de doute à Henri de Brabant sur l'influence coercitive qu'il exerçait sur la malheureuse princesse.

— Il serait préférable, dit le chevalier d'un ton de reproche, de mettre fin tout de suite à cette entrevue. Voyez, elle est extrêmement pénible à Son Altesse, ajouta-t-il en tournant les yeux vers Elisabeth, qui essayait vainement de maîtriser l'émotion qu'avaient excitée en elle les paroles généreuses de notre héros.

— Votre Excellence m'excusera, s'écria Cyprien, si je lui rappelle que, dans la situation où est Son Altesse Royale, il serait imprudent et dangereux pour elle de vous accorder une autre entrevue simplement pour vous donner des assurances que vous êtes, en ce moment, prêt à recevoir. Permettez-moi de dire un mot à Son Altesse, et puis, nous arriverons, j'en ai la persuasion, à un résultat satisfaisant.

Henri jeta un regard sur la princesse ; mais il ne découvrit sur son visage aucun indice de ses senti-

ments ; elle était redevenue maîtresse d'elle-même et avait recouvré son courage ; cependant il semblait que ce n'était chez elle que l'apathie du désespoir, et qu'elle était devenue soudainement glacée. Le chevalier, ne sachant trop à quoi se résoudre, se détourna pour un instant pour permettre à M. Cyprien de parler à la princesse en particulier.

— Elisabeth, murmura ce dernier à l'oreille de Son Altesse, et d'un ton impérieux, je vous ordonne de donner à cet Autrichien l'assurance qu'il demande. Souvenez-vous . . .

— Silence . . . silence ! dit la princesse avec un accent étouffé et qui exprimait toute l'horreur dont elle était saisie. Silence . . . silence ! répéta-t-elle, que cette entrevue finisse, je vous en conjure ! Dans quelques jours, . . . demain, peut-être, je serai mieux préparée . . .

— Non, non ! exclama Cyprien avec rudesse : il ne me convient nullement pour obéir à vos caprices de l'amener ici une douzaine de fois.

— Mes caprices ! murmura la princesse en lui lançant un regard de reproche et de colère : mes *sentiments*, voulez-vous dire ?

— Non, caprices ! reprit-il ; et prenez garde de vous jouer de moi, Elisabeth . . .

— Me jouer de vous ! s'écria la princesse, rouge d'indignation.

— Par les saints ! vous voulez donc me pousser à bout ? dit Cyprien. Mais vous m'obéirez, Elisabeth, vous ferez ce que je vous dit, ajouta-t-il avec une rage concentrée. Rappelez-vous votre serment ; — Souvenez-vous, *quand tinte la cloche d'argent à minuit* . . .

— Assez . . . Assez ! murmura la jeune fille, les yeux égarés, les lèvres entr'ouvertes, et agitée d'un tremblement convulsif. Pas un mot de plus, ajouta-t-elle au bout de quelques instants, pas un mot de plus ; je vais me remettre, et donner les assurances que vous exigez.

— Merci, . . . mille fois merci ! murmura Cyprien, dont les yeux brillèrent de joie.

Puis, se tournant vers Henri de Brabant, il dit :

— Seigneur chevalier, Son Altesse Royale, qui est maintenant remise de la confusion où l'avait jetée d'abord votre visite et les ouvertures que vous lui avez faites, est prête à vous donner l'assurance que vous désirez emporter.

Mais pendant que Cyprien s'exprimait ainsi, dans le but de laisser à la princesse le temps de se remettre, le chevalier jeta sur elle un coup d'œil et se convainquit qu'elle cédaient seulement à l'intimidation.

— Madame, s'écria-t-il en regardant Cyprien avec mépris et indignation, mes craintes étaient fondées, et je suis sûr maintenant que Votre Altesse n'est pas libre de ses actes.

— Je supplie Votre Altesse de ne pas s'écarter du motif qui l'a amenée ici, dit la princesse, lentement et d'un ton mesuré, comme si elle eût craint d'éclater en sanglots. Vous avez demandé si c'était de mon consentement et avec mon bon plaisir que s'étaient ouvertes certaines négociations, et . . . et

ajouta-t-elle en réprimant un soupir, je vous réponds : oui. Je vous donne l'assurance que vous demandez. Adieu, seigneur chevalier !

En achevant ces paroles, elle s'éloigna précipitamment et disparut par une porte pratiquée derrière le dais.

— J'espère que Votre Excellence est satisfaite, dit Cyprien d'un air triomphant. Mais, en regardant le chevalier, il comprit qu'il n'avait pas lieu d'être rassuré pour ces projets à venir.

— Partons ! dit Henri d'un ton froid, hautain et impérieux.

En se tournant vers la porte où ils étaient entrés, Cyprien jeta sur lui un regard si plein de haine et de menace, que le chevalier en aurait tremblé, s'il l'eût aperçu.

La portière de velours se souleva, la porte s'ouvrit et ils traversèrent l'antichambre où les jeunes filles travaillaient, comme nous avons dit, à des ouvrages de tapisserie. Cyprien marchait derrière Henri ; et son visage naturellement beau, était rendu sinistre, presque hideux par l'expression diabolique de ses traits. Il était évident qu'il roulait un projet dans son esprit.

Les deux pages qui les avaient escortés presque dans l'antichambre attendaient dans le corridor, que Cyprien et le chevalier traversèrent ; ils redescendirent l'escalier de marbre, et retournèrent dans le vestibule en bas.

Le plus profond silence avait régné à partir du moment où Cyprien et le chevalier avaient quitté l'appartement de la princesse. Cyprien prit alors Henri par la manche de son pourpoint, et lui dit : — Votre Excellence a vu la princesse, et elle vous a donné de sa bouche l'assurance qu'elle est prête à accepter la main de votre illustre maître, le duc d'Autriche. Ne voulez-vous pas à présent, voir les trésors qui constituent la fortune de Son Altesse royale, et le testament par lequel le dernier roi m'a chargé de veiller sur sa fille ?

— Oui voyons ce testament ! exclama le chevalier. Puis, après un moment de réflexion, il ajouta : Je vous remercie de m'avoir fait ressouvenir de cela. Marchez, je suis prêt à vous suivre.

Cyprien fit un signe aux pages, qui se retirèrent aussitôt. Il ouvrit alors une porte basse dissimulée sous l'escalier de marbre, et ils aperçurent un escalier qui semblait conduire dans les entrailles de la terre.

— Je prierai Votre Excellence de fermer la porte après elle, dit Cyprien en commençant à descendre les degrés.

Un moment le chevalier soupçonna qu'on méditait contre lui une trahison, et il hésita. Mais aussitôt il eut honte d'une telle crainte, et il s'avança hardiment derrière Cyprien.

Ils se trouvèrent dans les plus épaisses ténèbres.

— Descendez sans crainte, seigneur chevalier, dit Cyprien : les marches sont régulières, et il n'y a pas danger de tomber. Dans quelques minutes nous aurons de la lumière.

Henri de Brabant descendit d'un pas ferme, et arriva au bas de l'escalier. En étendant les bras,

par ce mouvement naturel à tous ceux qui se trouvent dans l'obscurité, il rencontra à droite et à gauche un mur de granit ; et au bruit de la chaussure de Cyprien qui résonnait à une petite distance devant lui, il comprit qu'il était dans un passage souterrain d'environ quatre pieds de large.

Mais à peine eut-il fait une douzaine de pas qu'il entendit quelque chose descendre derrière lui, avec un bruit de fer ; l'écho, éveillé dans le passage retentissait encore, quand un autre objet tomba avec le même son, à quelques pieds devant lui.

— Trahison ! cria Henri en s'élançant en avant ; mais il fut arrêté par une énorme grille en fer qui s'étendait en travers du souterrain d'un mur à l'autre, et du toit au pavé.

Alors, saisi d'un horrible soupçon, il voulut retourner sur ses pas pour gagner l'escalier de pierre ; mais de ce côté encore, il rencontra un obstacle semblable.

Il n'était plus possible d'en douter : il était prisonnier dans une cage formée par deux grilles qui étaient tombées comme des herses d'une ouverture pratiquée dans le toit.

Et comme pour ajouter à l'horreur de ses réflexions, l'horrible Cyprien cria du fond des ténèbres et d'une voix qui résonna comme l'arrêt du destin : " Une autre victime pour la statue de bronze et le baiser de la Vierge !

Alors une porte s'ouvrit bien loin dans le passage et fit en se refermant un bruit qui retentit lugubrement : et puis l'écho mourut lentement, et le plus profond silence régna au milieu des plus épaisses ténèbres.

XIV

COMMENT HENRI DE BRABANT SE TIRA D'UN MAUVAIS PAS

Nous avons déjà dit que notre héros était aussi brave qu'il est donné à un homme de l'être, mais quand il se trouva ainsi pris soudainement dans un piège, et quand ces paroles lugubres résonnèrent à ses oreilles, un frisson glacial lui courut par tout le corps, et son front se couvrit d'une sueur froide.

Quoiqu'il ignorât ce que l'on pouvait entendre par " une victime de la statue de bronze, " et encore moins par ces mots " le baiser de la Vierge, " il se rappelait déjà avoir entendu cette sentence dans une occasion qui prouvait qu'elle avait une effroyable signification. Il se souvint quel cri *Ætna* avait poussé lorsqu'on l'en avait menacée, et pour la première fois il crut reconnaître que la voix de Cyprien était la même que celle qui avait retenti dans cette nuit mémorable que nous avons mentionnée.

Mais, ces paroles mystérieuses, qu'elle pouvait être leur signification ? Avaient-elles un rapport quelconque avec la belle statue qu'il avait vue dans les souterrains du château de Rotenberg, et avec les horribles machines qui lui avaient causé tant d'effroi ? Évidemment il y avait un terrible mystère dans ces mots : *la statue de bronze et le baiser de la*

Vierge ; mais que pouvaient-ils signifier ?... Voilà ce qui défiait toute conjecture.

Telles furent les pensées qui traversèrent l'esprit de Henri de Brabant, pendant les premières minutes qu'il se trouva prisonnier dans le sombre souterrain.

Il croisa ses bras sur sa poitrine, s'appuya contre la muraille, et réfléchit avec calme et courage sur sa position. Quel que fût le sort auquel on le réservait, il était résolu à le subir avec fermeté.

Henri essaya les barreaux avec ses mains ; mais ils étaient en fer massif, et chacun d'eux s'adaptait profondément dans le mur. Il grimpa sur l'un d'eux, et trouva, comme il s'y était d'ailleurs attendu, qu'ils descendaient d'une ouverture pratiquée dans la voûte, et qui n'était pas à moins de sept pieds du sol.

Après s'être assuré de l'inanité de ses efforts, le chevalier croisa de nouveau ses bras, s'appuya contre le mur, et se livra au cours de ses réflexions. Il songea aux mystères du château de Rotenberg, à Satanaïs, à *Ætna*, à Cyprien, à la princesse Elisabeth, et aux amis qu'il avait laissés dans son pays natal en Autriche.

Des heures entières s'écoulèrent, et la pensée vint à Henri de Brabant qu'on avait peut-être l'horrible intention de le laisser mourir de faim !

Mais, après tout, quel intérêt Cyprien avait-il de le faire périr ?

A peine le chevalier s'était-il adressé cette question que des sons, faibles d'abord, mais auxquels il ne pouvait se tromper, frappèrent son oreille.

Il suspendit sa respiration et se tint immobile pour écouter.

Ce n'était point en effet, une erreur de ses sens, car il distingua le frôlement de vêtements contre les murailles : on eût dit que quelqu'un se glissait de son côté avec précaution et dans des intentions sinistres.

Henri de Brabant posa la main sur son épée, qu'il tira à moitié du fourreau ; mais au même instant, les sons qui avaient d'abord excité son attention furent absorbés par d'autres moins équivoques, et il devint évident qu'on levait l'espèce de herse qui lui avait barré le passage.

Devait-il se frayer un chemin à travers ses ennemis, quelles qu'ils fussent ? Tel fut le plan qui se présenta le premier à l'esprit de notre héros, et qu'il adopta sur le champ. Il dégaina son épée ; mais en une seconde, il fut saisi de tous les côtés à la fois, des bras puissants l'enlacèrent au milieu de l'obscurité, et il se trouva dans l'impossibilité d'agir. Son épée lui fut arrachée des mains ; on lui lia les poignets avec une corde, on l'enveloppa dans une sorte de robe de moine dont on lui rabattit le capuchon sur les yeux, et on l'entraîna le long du souterrain.

Bientôt, ses ennemis s'arrêtèrent, une porte gémit sur ses gonds, on reprit la même course précipitée, la porte massive se referma violemment, et les échos en répercutèrent le bruit jusqu'aux extrémités des souterrains.

L'on marcha ainsi longtemps, en silence et dans les ténèbres.

Si Henri de Brabant avait été un esprit faible, accessible aux superstitions, il aurait pu imaginer qu'il était au pouvoir des démons qui l'entraînaient ainsi dans leur sombre royaume.

Soudain, à travers l'ouverture de son capuchon, le chevalier entrevit une lumière qui apparaissait et disparaissait avec une égale soudaineté, semblable à une de ces lampes solitaires que l'on aperçoit sous les tunnels des chemins de fer. Une autre porte roula sur ses gonds, et se referma derrière lui. Puis on recommença à le pousser en avant dans ces souterrains qui paraissaient interminables.

Dix minutes au moins s'étaient écoulées depuis l'instant où l'on avait ouvert les portes de la cage, et au train dont ils marchaient, Henri calcula qu'ils devaient bien avoir parcouru un mille.

A peine avait-il fait cette réflexion qu'il distingua le bruit de plusieurs gardiens du chevalier.

— Il est trop tard ! car la cloche d'argent a déjà tinté, dit l'un des gardiens du chevalier.

C'était la première fois qu'on rompait le silence.

— Oui, la cloche d'argent a tinté, observa celui qui tenait le chevalier par le poignet, et que notre héros reconnut, à la voix, être Cyprien, rangeons-nous.

Les hommes s'arrêtèrent court, et se placèrent le long du mur.

Le bruit de pas se rapprocha de plus en plus, et Henri entrevit de nombreuses lumières qui brillaient comme des météores ; mais il ne put distinguer par qui elles étaient portées.

Pas un mot ne fut prononcé : il semblait que ceux qui passaient ainsi ne reconnaissaient pas ni ne voyaient même pas les hommes au pouvoir desquels était notre héros.

Le chevalier estima qu'il ne devait pas y avoir moins de quatre-vingts personnes dans la troupe qui avait défilé devant lui. Mais que signifiait cette observation que la cloche d'argent avait tinté ? Encore un mystère qu'il lui était impossible de comprendre.

L'on se remit en marche ; mais au bout de quelques pas, une troisième porte s'ouvrit, puis on monta un escalier au haut duquel était une autre porte. On fit ensuite traverser à Henri de Brabant un endroit qui lui parût être une salle pavée de marbre, et quelques secondes après, ils se trouvèrent en plein air.

La troupe s'arrêta et l'on fit monter le chevalier à cheval ; mais à peine avait-il les pieds dans les étriers qu'une corde passant sous le ventre de l'animal, fut attachée au bas de ses jambes ; et quoiqu'elle fut assez lâche pour lui permettre de galoper à son aise, elle était arrangée de façon à rendre inutile toute tentative d'évasion.

Les gardiens de Henri montèrent également à cheval, et on partit au trot, en traversant un pont-levis, ainsi qu'il était facile de le reconnaître aux échos qu'éveillait le sabot des chevaux.

A peine Henri eut-il commencé à respirer l'air frais, qu'il sentit renaître sa force et son courage.

C'est qu'en effet, tant qu'il avait été dans le souterrain il ne lui avait pas paru qu'il y eut le moindre chance de salut, tandis que dans la route large, découverte, où ils galopaient, il n'était pas absolument sans espoir.

Tâchons de bien faire comprendre la position de Henri de Brabant.

Quand il avait été assailli par ses ennemis inconnus, une corde avait été attachée à chacun de ses poignets, et les deux bouts, après avoir fait le tour de son corps, étaient liés ensemble. Ses bras étaient donc ainsi retenus près de son corps. Une robe de moine, avons-nous dit, avait été jetée sur ses épaules, et on lui avait rabattu le capuchon sur le visage. Puis, quand on l'eut hissé à cheval, on avait pris soin de passer une corde entre ses jambes pour empêcher qu'il se glissât par terre. A sa droite et à sa gauche, il avait trois ou quatre individus, armés, et, dans tous les cas, déterminés à ne pas le laisser s'échapper.

Mais à peine eût-on dépassé le pont-levis que Henri de Brabant chercha à se débarrasser de ses liens, et un quart d'heure lui suffit pour rendre la liberté à son bras droit, puis à son bras gauche, ce qui lui fut bien plus facile. Une fois qu'il eut les mains libres, il se dit qu'il était à moitié sauvé.

Tout le temps, l'on avait continué à marcher au trot. L'une des personnes qui se tenaient à droite du chevalier conduisait son cheval par la bride, en sorte que son voyage ressemblait beaucoup à celui qu'il avait fait, le matin, pour se rendre auprès de la Princesse Elisabeth.

Henri s'occupa ensuite à détacher prudemment l'un des boutons qui fermaient son capuchon, afin de s'assurer du nombre de ses ennemis, de la façon dont ils étaient armés, du pays qu'il traversait, et, en un mot, de pouvoir mieux calculer ses chances.

La lune ne répandait qu'une lumière faible et incertaine, car le ciel était menaçant, et de gros nuages couraient dans l'espace. C'était une circonstance heureuse pour notre héros, puisqu'elle empêchait ses ennemis de s'apercevoir de ses mouvements.

Le premier individu que reconnut le chevalier fut Cyprien qui chevauchait à sa droite et qui tenait son cheval par la bride ; il vit d'un second coup d'œil qu'il y avait, en outre, six personnes lui faisant escorte.

Mais ces six personnes c'étaient des hommes armés jusqu'aux dents, et ayant sur la figure un masque noir !

Alors le chevalier se rappela ce que l'hôtelier du *Faucon d'Or* lui avait dit des trois frères Schwartz, comment ils avaient mystérieusement disparu, il y avait de cela quelques années, et le bruit qui avait couru qu'ils avaient été vus et reconnus, conduits par des hommes masqués.

Cette coïncidence était étrange, et même alarmante.

Mais, chassant ces réflexions de son esprit, Henri de Brabant examina ses compagnons le mieux qu'il

put, à la faible lueur de la lune, par l'entrebaillement de son capuchon. A sa droite, avons-nous dit, était Cyprien, devant lequel galopaient deux des hommes. Ils surveillaient évidemment notre héros avec des yeux de lynx, et il était clair qu'au premier mouvement de celui-ci, tous les adversaires tomberaient sur lui.

Pourtant, Henri était résolu à tout oser pour reconquérir sa liberté ; et, comme le chemin, en cet endroit, traversait un bois, il calcula que s'il pouvait seulement gagner un fourré, il aurait une chance d'échapper à la poursuite de ses ennemis.

Mais la corde qui lui liait les jambes sous le ventre du cheval, comment s'en débarrasser ?

Soudain il s'arrêta à un parti hardi et l'on peut dire désespéré.

Il détacha les derniers boutons qui retenaient sa robe autour de lui et sur son visage, de façon à ce qu'il pût la rejeter en un instant. Il attendit une occasion, et profitant du moment où Cyprien avait la tête tournée, il la fit tomber de dessus ses épaules, et, d'un coup de poing asséné de toutes ses forces, il renversa son ennemi à terre. Alors il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval qui partit comme une flèche.

Cet acte audacieux, et la soudaineté avec lequel il avait été accompli paralysèrent pour quelques moments les six hommes armés qui, en voyant tomber leur chef, s'arrêtèrent et hésitèrent.

Mais Cyprien, malgré sa chute qui l'avait effroyablement brisé, se releva avec promptitude, et lança ses hommes à la poursuite du chevalier. Il se fit aider à remonter à cheval, et encouragea ses compagnons en leur promettant les récompenses les plus libérales s'ils parvenaient à ressaisir le prisonnier.

Henri de Brabant, toutefois, avait mis ce délai à profit, car tout en étant emporté par son cheval, il avait pu se baisser, détacher la corde de sa jambe droite ; mais à peine avait-il réussi que son coursier butta contre une large pierre au milieu de la route, et tomba si brusquement que le chevalier ne put se remettre sur ses pieds avant l'arrivée de Cyprien et de ses hommes.

Ceux-ci sautèrent à bas de leurs selles, l'entourèrent, et se saisirent de lui en un instant.

Mais alors que tout espoir était perdu pour Henri de Brabant, on entendit le bruit d'une troupe de cavaliers qui approchaient rapidement du côté opposé à celui que suivait Cyprien.

— Bâillonnez-le, ... bâillonnez-le vite... vite, et ne perdez pas un instant ! s'écria Cyprien avec un accent qui prouvait combien il craignait d'être surpris.

Mais, soutenu par une volonté presque surhumaine, Henri de Brabant résolut de faire encore un effort pour se débarrasser de ses ennemis ; et repoussant par un mouvement brusque ceux qui le retenaient, il courut de toutes ses forces au-devant des cavaliers.

Cinq de ses adversaires furent immédiatement sur ses talons, car il avait longtemps déjà qu'il

n'avait pris aucune nourriture et ses forces étaient fort affaiblies. Aussi, fut-il promptement rejoint, tandis que Cyprien, à cheval, arrivait en criant ; "Tuez-le, s'il résiste, tuez-le !"

Mais, semblable au lion qui se retourne contre les chasseurs, avec la détermination de vendre sa vie le plus cher possible, Henri de Brabant fit soudain face à ses adversaires, s'élança avec une force irrésistible sur celui qui était le plus à sa portée, et lui arracha l'épée qu'il tenait déjà levée pour le frapper.

Ainsi armé, et soutenu par son indomptable courage, le chevalier réussit à se défendre contre ses cinq assaillants jusqu'à l'arrivée des cavaliers que nous avons signalés.

Alors Cyprien fit faire rapidement demi-tour à son cheval, et s'éloigna au galop. Ses cinq compagnons s'enfuirent également sur les pas de leur maître.

La troupe dont l'arrivée avait été si propice au chevalier se composait de cinquante cavaliers, tous armés qui accompagnaient leur chef. Celui-ci paraissait avoir quarante-cinq ans, environ, et son visage avait une grande expression de bienveillance.

S'imaginant que notre héros avait été attaqué par des bandits, il le félicita du hasard qui l'avait arraché de leurs mains. Le chevalier crut ne pas devoir le détromper.

— Les misérables, ajouta-t-il, ont emmené avec eux le cheval que je montais.

— Dans quelle direction allez-vous ? demanda le chef de la troupe.

— Plus vite j'arriverai à Prague, plus je serai enchanté, répondit le chevalier.

— Nous aussi, nous y allons, observa le chef, et je pense qu'il ne nous faut pas plus d'une heure et demie pour nous y rendre. Il est minuit passé depuis longtemps, et mes hommes et moi sommes fatigués d'une longue journée de marche. Mais dans tous les cas, nous avons un cheval à votre service, mon digne monsieur, et vous ferez peut-être bien, après l'aventure que vous venez d'avoir, d'accepter notre escorte,

Je vous remercie dit le chevalier ; mais, afin que vous sachiez qui vous obligez ainsi, permettez-moi de vous faire connaître que je me nomme Henri de Brabant, humble mais fidèle serviteur de Son Altesse le duc d'Autriche.

— Avec une égale franchise, seigneur chevalier, répondit le chef, et dans l'espoir que nous ferons plus ample connaissance, je vous dirai que je suis le comte de Schonwald.

— Ah ! j'ai beaucoup entendu parler de Votre excellence, et ce que j'en ai appris me rend fier et heureux de l'honneur que vous me faites, dit Henri.

Puis, après être monté sur le cheval qu'on avait mis à sa disposition, et tout en galopant à côté du comte, il ajouta : — Il y a quelques jours un accident me conduisit chez un de vos garde-forestiers, un certain Gaspard, et il me parla de vous dans des termes de nature à faire désirer votre amitié.

— C'est un de mes serviteurs les plus fidèles et les plus dévoués, observa le comte de Schonwald. Mais,

pressons un peu le pas de nos chevaux, ou nous ne serons pas à Prague dans deux heures.

En parlant ainsi, il fit prendre le trot à son cheval, exemple que suivirent Henri de Brabant et les cavaliers.

En apprenant ainsi de la bouche du comte de Schonwald qu'ils n'étaient guère qu'à une heure de Prague, le chevalier fut convaincu qu'il ne s'était pas trompé en imaginant que Cyprien lui avait fait faire de longs circuits, le matin en le conduisant à la princesse Elisabeth.

Au bout de trois quarts d'heure de marche, ils virent les hautes tours du château d'Hamelin se dessiner sur le ciel obscur, et peu après, les murailles de la Maison-Blanche leur apparurent vaguement à distance.

— Il faudra absolument que j'aie présenter mes hommages à cette excellente baronne, et lui demander son amitié, se dit le chevalier.

Mais tout en prenant cette résolution, il était influencé par un sentiment vague et indéfini de curiosité, de soupçon même, dont il ne se rendait pas compte.

Une demi-heure après, la troupe entra dans la capitale de Bohême et ce fut avec plaisir que Henri de Brabant apprit que non seulement le comte de Schonwald était venu pour assister à l'assemblée des seigneurs, mais qu'il avait aussi l'intention de prendre ses quartiers à l'hôtel du *Faucon d'Or*.

Les cinquante hommes qui l'accompagnaient formaient le contingent qu'il s'était engagé à fournir pour aider la garnison à défendre la ville ; ils furent en conséquence logés dans les baraques qu'on avait élevées dans les jardins du château.

Avons-nous besoin de dire que Lionel et Conrad furent enchantés du retour de leur maître ? Alarmés de son absence prolongée, ils étaient restés debout à l'attendre, car l'anxiété ne leur aurait pas permis de goûter un instant de repos.

XV

LE CONSEIL DES SEIGNEURS

L'on était au 2 août ; il était neuf heures du soir environ, et le Conseil des seigneurs dont on s'entretenait depuis si longtemps, s'était réuni dans l'une des chambres gothiques du vieux château de Prague.

Cinquante à soixante personnages, remarquables par leur rang et l'influence qu'ils exerçaient sur leur pays, s'étaient ainsi rassemblés pour délibérer sur l'état d'anarchie où se trouvait plongée la Bohême. Le seul étranger qui eût été admis à cette réunion était le chevalier Henri de Brabant, en sa qualité de représentant du duc d'Autriche.

Les principaux chefs étaient le marquis de Schömberg, le baron de Rotenberg et le comte de Schonwald. Les deux derniers, nous les connaissons déjà, et il nous reste qu'à faire observer, que le marquis de Schömberg était l'un des plus riches seigneurs de Bohême, et qu'il était accepté comme le chef du

parti aristocratique. Il possédait un superbe château et une immense propriété à une courte distance de Prague ; il était veuf et sans enfants, et quoique d'un caractère despotique, il était regardé comme un homme honnête, austère même, dans ses habitudes et dans sa moralité.

C'est à ce seigneur que fut attribué l'honneur de présider l'assemblée, et il ouvrit la séance en invitant Henri de Brabant à produire les lettres qui l'accréditaient en qualité de représentant du duc d'Autriche. Le chevalier tendit un rouleau de parchemin au marquis, qui, après avoir jeté les yeux sur le contenu, dit :

— Ce document est en bonne et due forme, et le Conseil reconnaît dans Son Excellence le très-honoré Henri de Brabant, l'envoyé et le plénipotentiaire de Son Altesse souveraine, le duc d'Autriche.

— Arrêtez ! . . . un moment ! s'écria le baron de Rotenberg, en s'élançant de son siège, et en arrachant grossièrement le parchemin des mains du marquis de Schomberg : j'ai des soupçons.

— Des soupçons ! s'écria Henri de Brabant, en posant la main sur la garde de son épée. Par le Ciel ! l'homme qui oserait accoler ce mot à mon nom, ou l'associer à quoi que ce soit qui me concerne . . .

— Paix, seigneur chevalier, dit le marquis de Schomberg : soyez assuré que justice vous sera rendue. Baron de Rotenberg, la précipitation avec laquelle vous avez agi, en me prenant des mains, sans le moindre égard, les lettres de créance, et en laissant échapper une expression injurieuse pour le représentant de l'Autriche . . .

— Je nie qu'il soit le représentant de l'Autriche ! cria le baron de Rotenberg, avec véhémence. Ces lettres de créance, comme il vous plaît de les appeler, sont ou un faux

— Un faux ! cria d'une voix de tonnerre Henri, en bondissant de son siège, et en lançant un regard terrible sur le baron. Fier et impudent seigneur, je te dis et je répète que ce que tu as osé dire est une fausseté infâme.

Une agitation extraordinaire régna parmi les personnages assemblés ; les uns étaient portés à prendre parti pour le comte de Rotenberg, d'autres à épouser la cause du chevalier autrichien, et un certain nombre enfin, à se laisser guider par l'exemple de leur président.

— Messeigneurs, s'écria ce dernier d'un ton d'autorité, je vous invite à vous tenir tranquilles à vos places, ou la dissolution du Conseil deviendra inévitable. Une pareille catastrophe serait déplorable dans l'état où gémit la malheureuse Bohême. J'en appelle à votre patriotisme, que de misérables dissensions ne viennent pas paralyser nos intentions et nos courageux efforts. Examinons avec calme et sans passions l'incident qui vient de s'élever. Seigneur de Rotenberg, essayez-vous ; Henri de Brabant, reprenez votre place. Il faut que le comte ait commis une bien étrange erreur pour s'être cru autorisé à émettre une imputation qu'il s'empressera de retirer, et qu'il regrettera assurément, quand il

verra que les présomptions ne reposent sur aucun fondement. Je somme donc le baron de Rotenberg de faire connaître sur quoi il base son accusation, et j'ordonne au chevalier de Brabant d'écouter patiemment jusqu'au moment où je lui permettrai de répliquer.

Des manifestations d'applaudissements suivirent ces paroles pleines de bon sens et de conciliation. Tous les yeux se tournèrent vers le baron de Rotenberg.

Nous devons faire observer toutefois, que, tandis que le président parlait, le baron profitant de l'instant où tous les regards étaient fixés sur le marquis avait trempé son doigt dans une petite fiole qu'il tenait caché sous son habit, et avait ensuite étendu le fluide sur le bas du document qu'il tenait toujours à la main. Personne ne s'était aperçu de cette manœuvre, tellement elle avait été accomplie avec dextérité et tellement l'on était occupé de ce que disait le marquis. Lors donc que le baron fut pris à partie et invité à s'expliquer, il était redevenu calme et complètement maître de lui.

Il se leva lentement et d'un air de dignité, et s'exprima ainsi, d'un ton qui devenait de plus en plus insolent à mesure qu'il avançait :

— Le document que l'individu s'intitulant Henri de Brabant, a présenté à cette illustre assemblée est, en effet, tellement bien dressé selon les formes et les usages adoptés pour les lettres de créance, que je ne suis pas surpris que Son Excellence, notre président, le marquis de Schomberg, s'y est laissé tromper à première vue. Mais je prierai le noble marquis en particulier, et tous les membres qui composent cette assemblée en général, de vouloir bien remarquer que dans le préambule du document le nom de Henri de Brabant est simplement mentionné, sans indication de qualité ni de demeure, et sans qu'il soit spécifié quel rang et quel poste il occupe à la cour de son souverain le duc d'Autriche. J'en appelle à vous tous ici présents, est-il supposable de croire que le duc d'Autriche ait pu confier une mission si grave à un chevalier inconnu, dont on ne nomme pas la résidence, et qui paraît n'avoir pas d'emploi près de la personne de son prince ? Mais on pourrait peut-être chercher à combattre cette objection, trouver des explications ou des excuses, si je n'étais en état de l'appuyer sur des arguments irréfragables. J'affirme et je déclare, exclama le baron de Rotenberg en élevant à un plus haut diapason sa voix qui résonna jusque dans les coins les plus reculés de la vaste salle, je vous déclare qu'il n'y a au service de l'Autriche aucun chevalier du nom de Henri de Brabant, que ce nom est inconnu à la cour du duc, et enfin, il n'y a aucun individu se nommant ainsi qui jouisse de la confiance de Son Altesse !

Une exclamation de colère et d'étonnement s'échappa de la bouche de chacun des membres de l'assemblée, et tous les regards se tournèrent avec indignation sur Henri. La conduite du chevalier, n'était d'ailleurs pas de nature à détruire l'impression qu'avaient causé les paroles du baron de Rotenberg, car il paraissait tellement confus qu'il était

incapable d'articuler une syllabe. Néanmoins, sa main chercha son épée, dont il serra la garde convulsivement ; et puis son embarras cessa soudainement, et il reprit un air si plein de dignité et de confiance qu'il stupéfia beaucoup de ceux qui tout à l'heure étaient prêts à s'élaner sur lui et à l'expulser comme un vil imposteur.

— Mais pas un mot ne s'échappa des lèvres du chevalier, et le baron de Rotenberg continua d'un ton triomphant :

— Vous voyez qu'aucun démenti n'est donné à mes allégations ; j'appelle maintenant de nouveau votre attention sur ce document qui nous a été présenté comme une lettre de créance autorisant le soi disant Henri de Brabant à prendre part à nos délibérations et à assister à nos conseils. Admettons, pour un instant, qu'il ne soit pas un imposteur, qu'il est bien chevalier autrichien, que son nom et ses titres sont bien ce qu'il voudrait nous faire croire, admettons tout cela, dis-je, et pourtant, messeigneurs nous devons nous défier de ce document, nous devons le rejeter avec indignation et chasser de notre présence celui qui nous le présente, car, voyez ! il ne porte pas la signature du duc d'Autriche, et il n'est pas non plus contresigné par le grand chancelier de ce duché.

— C'est faux ! . . . vous mentez, vous mentez impudemment ! cria Henri de Brabant, en s'élançant de son siège, son épée à moitié tirée du fourreau.

La plus grande agitation, la plus extrême confusion régnaient dans la salle.

— Messeigneurs, jugez entre moi et cet imposteur insolent ! cria le baron de Rotenberg, en jetant le document sur la table.

Le marquis de Schomberg le prit et les seigneurs se pressèrent autour de lui avec curiosité pour examiner le papier.

Comme l'avait affirmé le baron de Rotenberg, *les signatures manquaient au bas des lettres de créances.*

— Misérable imposteur ! vociférèrent à la fois plusieurs seigneurs, en tirant leur épée et en se précipitant sur Henri pour lui infliger le châtement dû à son audacieuse tromperie.

— Il me convient autant de me venger avec mon épée qu'avec ma langue ! s'écria le chevalier, en faisant briller son arme aux yeux de ces adversaires.

Puis, s'adossant contre un pillier, il ajouta : — Venez les uns après les autres, ou tous à la fois, si vous voulez, je vous défie !

— Misérable ! crièrent les seigneurs furieux.

Et douze épées, en un instant, se croisèrent avec la sienne.

Mais avant qu'une goutte de sang eut coulé, avant même qu'un second mouvement eut été fait par les deux partis hostiles, le marquis de Schomberg et le baron de Rotenberg s'entreposèrent ; et, en quelques paroles brèves, mais éloquentes, ils firent comprendre à leurs amis combien il serait peu honorable pour eux de punir le chevalier sans lui avoir laissé la possibilité de s'expliquer ou de se défendre.

Ces observations suffirent à rétablir la tranquillité ; les épées furent remises au fourreau, et chacun retourna à sa place, afin que Henri pût répondre aux accusations portées contre lui par le baron de Rotenberg.

Avant que le chevalier prit la parole, le marquis invita l'assemblée à écouter l'accusé avec une patience égale à celle qu'ils avaient prêtée à l'accusateur. Ce court intervalle suffit à Henri de Brabant pour recouvrer sa présence d'esprit, et il promena sur les Seigneurs un regard plein de dignité et de confiance superbe.

Mais avant qu'il eut le temps d'articuler un mot, la porte s'ouvrit violemment, et le terrible Zitzka apparut en présence du Conseil.

XVI

ZITZKA ET LES SEIGNEURS DE BOHEME

La soudaine apparition du chef des Taborites produisit, pendant quelques moments une véritable consternation sur tous les membres de l'assemblée, à l'exception de Henri de Brabant qui, on se le rappelle, avait des raisons de compter sur l'arrivée de Zitzka.

Les seigneurs furent frappés d'étonnement et même la terreur, car la pensée leur traversa l'esprit que la seule présence du Taborite était une preuve que non seulement le château, mais la ville elle-même devaient être tombés entre ses mains. Ils se crurent donc complètement en son pouvoir ; et, si braves qu'ils fussent naturellement, l'idée qu'ils étaient à sa merci paralysa leurs bras.

— Messeigneurs, s'écria Zitzka d'un ton si plein de confiance que ses adversaires virent immédiatement combien leur situation était désespérée et combien toute résistance serait inutile, mes partisans tiennent maintenant garnison à Prague, les vôtres sont désarmés. Chacune des allées du château sont gardées par des Taborites : échapper serait impossible, et toute tentative que vous ferez pour lever la main sur moi serait immédiatement et impitoyablement punie.

Ces paroles brèves et énergiques portèrent l'effroi dans l'esprit des seigneurs, qui s'imaginèrent qu'ils allaient être sacrifiés à la colère du chef taborite. Déterminés, toutefois, à vendre leur vie le plus cher possible, et animés tous simultanément de la même résolution, ils s'élançèrent de leurs sièges, tirèrent leurs épées et se disposèrent à se précipiter sur Zitzka, avec l'intention de se frayer un chemin par la force.

Mais prompt comme la pensée, Henri de Brabant se jeta entre les seigneurs et le général Taborite, en criant : — Arrière imprudents ! Voulez-vous donc mériter un châtement que ce généreux guerrier ne songeait pas à vous infliger ? Arrière, vous dis-je, car en venant ici il désire régler les affaires de votre pays amicalement, s'il est possible, et ce ne sera qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation qu'il en appellera à son épée !

Les seigneurs reculèrent soudainement, comme s'ils eussent obéi à la voix de l'inspiration. Zitzka, qui était calme, au point qu'il n'avait même pas fait un mouvement, s'appuya contre un pillier, et adressa au chevalier autrichien un salut de cordiale reconnaissance.

— Asseyez-vous, messeigneurs, dit enfin le chef taborite, et je vous expliquerai à quelles conditions vous pourrez sauver votre vie, ajouta-t-il en élevant la voix, que vous m'avez livrée par l'attaque dont je viens d'être l'objet de votre part, contre laquelle m'a protégé le chevalier Henri de Brabant, qui vous a sagement conseillé d'écouter la raison.

— C'est ce que je pensais ! s'écria le baron de Rotenberg incapable de contenir la rage qui le dévorait à l'idée que c'en était fait de ses projets, et cherchant à faire tomber sa colère sur quelqu'un. Ce que je pensais, répéta-t-il ; cet imposteur d'Autrichien était un espion ligué avec les Taborites.

— Si ce n'était pas le fait d'un lâche de frapper un homme à terre, dit Henri de Brabant je te ferais retracter ce mensonge.

— menteur toi-même ! vociféra le baron de Rotenberg, emporté par la passion : périsse le traître qui ose m'insulter !

Il bondit comme un tigre, et son épée allait s'abattre sur la tête de Henri de Brabant, lorsque ce dernier para le coup avec une adresse presque miraculeuse. Les fers se croisèrent, grincèrent l'un contre l'autre, mais dix secondes ne s'étaient pas écoulées que le chevalier fit sauter des mains du baron de Rotenberg son épée, qui alla tomber à l'autre bout de la salle.

Le marquis de Schomberg et le comte de Schonwald saisirent le bras, et le retinrent, comme pour le soustraire à la vengeance du chevalier.

Henri remit son épée au fourreau, en disant : — Ne craignez rien pour votre ami, messeigneurs, je lui fais grâce d'un châtement auquel nul de vous, si je l'eusse voulu, n'aurait pu le soustraire.

— Par le ciel ! exclama Zitzka que cet incident avait péniblement affecté, le baron de Rotenberg mérite d'être châtié pour l'outrage qu'il a tenté d'infliger au chevalier le plus honorable qu'ait jamais vu le monde. Comment, messieurs, cria le chef taborite d'une voix de stentor et en fronçant les sourcils, est-ce donc ainsi que vous cherchez à calmer mon courroux et à mériter votre pardon ? Je connais Henri de Brabant, c'est vrai, mais il n'est pas ligué avec les Taborites, et à plus forte raison n'est-il pas leur espion. Plût à Dieu qu'il fût mon allié ! ajouta Zitzka en adressant un regard d'intelligence à notre héros : mais, hélas ! il est bien plus probable qu'il deviendra pour moi un ennemi !

— Espérons que cela ne sera pas, brave, Zitzka, dit le chevalier : je vous conjure au nom de l'amitié que nous nous sommes juré l'un à l'autre dans votre tente, par les bagues que nous avons échangées.

— Ne craignez rien, répliqua le Taborite en l'interrompant, votre secret est en sûreté avec moi.

Ce dialogue n'occupa que quelques instants, durant lesquels les seigneurs reprirent leurs sièges autour de la table, laissant connaître ainsi qu'ils étaient prêts à entendre les propositions, ou plutôt les conditions que Zitzka avait à leur faire.

Henri de Brabant se rassit également sans avoir l'air de s'apercevoir des regards courroucés que lui lançait le baron de Rotenberg.

— Messeigneurs, dit Zitzka toujours appuyé contre le pilier, et paraissant de là dominer l'assemblée, avant de vous parler des affaires de notre patrie, je dois repousser, comme l'a fait le chevalier lui-même, l'accusation portée contre lui, et vous donner de nouveau l'assurance qu'il n'existe entre lui et moi que des relations honorables pour tous les deux. Quelque grande que soit la différence qui nous sépare dans nos opinions et dans nos idées politiques, quelque invétérée que soit la haine que vous me portez, messeigneurs, si vous voulez dire franchement la vérité, vous reconnaîtrez que pas un parmi vous n'oserait m'accuser de fausseté ni de mensonge. Non, Zitzka n'a jamais menti, et vous pouvez le croire quand il affirme que jamais dans sa vie il n'a rencontré un cœur plus loyal, plus généreux et plus noble que celui qui bat dans la poitrine du chevalier Henri de Brabant.

— Je vous remercie. Zitzka, de vous être fait ainsi le défenseur de ma réputation infâmément attaquée ; mais il est inutile d'insister davantage sur ce sujet, pour le moment. Le temps viendra qui révélera bien des choses extraordinaires, continua le chevalier ; et le jour est proche, messeigneurs, ajouta-t-il en se tournant vers les divers personnages assemblés, où vous regretterez d'avoir été si prompts à prendre parti contre moi.

Les seigneurs ne répliquèrent pas : les incidents qui avaient précédé l'arrivée de Zitzka étaient encore tout frais dans leur souvenir, et les accusations du baron de Rotenberg avaient laissé dans leur esprit une impression que rien qu'une explication pleine et entière n'aurait pu effacer. Mais, cette explication, le chevalier ne paraissait pas disposé à la donner. Ils voulurent bien croire, ainsi que l'affirmait Zitzka, qu'il n'était pas un espion des Taborites, mais il restait toujours sous le poids de l'accusation portée contre lui, c'est-à-dire de s'être introduit parmi eux, en alléguant un nom, un titre et un rang qui ne lui appartenaient pas.

Mais les choses, par suite de la soudaine apparition de Zitzka, avaient pris une tournure si inattendue, qu'il importait peu maintenant aux seigneurs que le chevalier fût ou ne fût pas un envoyé du duc d'Autriche. Ils n'avaient plus d'yeux que pour le chef taborite qui, en ce moment, avait sur eux droit de vie et de mort, et qui allait prononcer leur sentence.

Zitzka reprit alors la parole de sa voix la plus vibrante et la plus solennelle.

— Je vous ai déjà affirmé, messeigneurs, dit-il, que la résistance serait inutile, et que vous êtes complètement en mon pouvoir. Les passages qui conduisent à cet appartement sont occupés par mes

troupes, et il suffirait d'un seul mot de ma bouche pour vous pendre tous à la plus haute tour du château, mais je veux être miséricordieux : bien plus, je désire rendre la paix à la Bohême ; écoutez donc les conditions que j'ai à vous imposer. Il est bien connu, messeigneurs, continua Zitzka, que la princesse Elisabeth se tient cachée dans l'espoir que son nom deviendra quelque jour un signe de raillie-ment pour les amis de la royauté. Il est également certain que le feu roi possédait de vastes trésors qui ont disparu du palais en même temps que la princesse. Écoutez donc, messeigneurs, exclama le Taborite en élevant la voix, et d'un ton qui montrait assez qu'il resterait sourd à toute espèce de supplication, écoutez donc à quelles conditions vous pourrez sauver vos têtes du bourreau et vos propriétés de la confiscation.

— Et ces conditions ? crièrent plusieurs seigneurs avec anxiété.

— C'est qu'on me livrera la princesse Elisabeth et ses trésors ! répondit Zitzka.

— Par le ciel ! je jure que j'ignore où est cachée Son Altesse royale ! s'écria l'un des seigneurs.

— Et moi aussi, dit le baron de Rotenberg avec indignation ; et lors même que je le saurais, je pé-rierais plutôt que de livrer une malheureuse orpheline !

— Messeigneurs, reprit le chef taborite avec sévérité, je ne demande pas qui de vous connaît ou, ne connaît pas la demeure de la princesse ; je ne tiens pas à savoir non plus quel parti chacun de vous est décidé à prendre. Mais, je puis vous donner l'assurance qu'aussi vrai que Dieu est mon juge, je n'aurai que des égards pour la princesse Elisabeth. Je mourrais plutôt que de souffrir qu'on fasse tomber un cheveu de sa tête. Cependant, il est nécessaire, dans l'intérêt du pays, qu'elle soit soustraite à l'influence de ce qui, comme je le disais tout à l'heure, pourrait faire de son nom un signal de rallie-ment, et user de ses trésors au détriment de l'ordre de choses établi. Maintenant, vous me comprenez et trois d'entre vous resteront comme otages dans mes mains jusqu'à ce que ces conditions soient remplies. Le marquis de Schomberg, le baron de Rotenberg et le comte de Schonwald, continua Zitzka, demeureront au château, et leur personne me garantira la remise de la princesse et de ses trésors. Je vous accorde pour cela six semaines. Si au bout de ce temps l'on n'a pas satisfait à ces demandes, la tête du marquis de Schomberg roulera sur l'échafaud. Je laisserai ensuite écouler une autre période de six semaines, et si je ne vois paraître ni la princesse ni les trésors, ce sera au tour du baron de Rotenberg. Un troisième intervalle de six semaines sera encore accordé, et ce sera votre faute, messeigneurs, si le comte de Schonwald meurt comme ses deux compagnons. Mais si une pareille catastrophe arrivait, j'accorderais une quatrième période de six semaines, et si l'on ne se rendait pas, alors malheur à la ville de Prague ! cria Zitzka dont l'œil lançait des éclairs, et dont le visage eut une expression ter-

rible. Rien, ajouta-t-il, rien ne la sauvera de ma colère : je l'abandonnerai à mes troupes pour être pillée et saccagée, jusqu'à ce qu'il n'en reste pas pierre sur pierre ! Gardes, entrez !

Avant que les seigneurs eussent le temps de revenir de la consternation où les avait jetés les menaces de Zitzka, la porte s'ouvrit avec violence, et la salle se remplit de guerriers taborites.

Zitzka donna des ordres auxquels on obéit promptement ; tandis qu'on poussait le marquis de Schomberg, le baron de Rotenberg et le comte de Schonwald vers une autre partie des immenses bâtiments du château, où ils devaient demeurer prisonniers, le reste des seigneurs fut conduit hors de la salle, escorté hors du château, et là, on les laissa se disperser à leur gré.

La salle était vidée, et Zitzka et Henri de Brabant se trouvaient seuls.

— Je vous avais dit que je serais ici ce soir, observa le Taborite en souriant au chevalier, et j'ai tenu ma parole. Prague est encore une fois en mon pouvoir. Ah ! ils se doutaient peu que, pendant que j'étais campé loin d'ici, je laissais aller exprès leurs machinations, afin de me rendre maître tout à la fois de leur vie et de leur liberté ! Mais nous parlerons de cela dans une autre occasion ; à présent, il faut que j'aille distribuer mes troupes dans la ville et donner des ordres au sujet de la garnison que nous avons faite prisonnière.

Zitzka et Henri de Brabant sortirent du château, salués par les sentinelles taborites. Après avoir dépassé le pont-levis, le chevalier, prit congé du guerrier, regagna l'hôtel du *Faucon d'Or*, tout en se demandant qu'elle devait être sa conduite dans la phase nouvelle où entraient les affaires de Bohême.

L'établissement de maître Tremplin était déjà en vue quand une femme à la tournure gracieuse s'approcha de Henri de Brabant, et, après lui avoir glissé dans la main un billet, se retira précipitamment. Mais notre héros avait reconnu Linda, l'une des suivantes de Satanaïs.

Le chevalier serra la lettre sous son pourpoint et continua son chemin. Il était arrivé sur le seuil de l'hôtel, quand quelqu'un le tira brusquement par la manche. Il se retourna, et vit Béatrice, dont le visage n'était qu'à moitié caché par son voile.

La jeune fille posa son doigt sur ses lèvres, comme pour lui recommander le secret, lui remit une note dans la main, et puis s'éloigna avec rapidité.

Deux lettres ! remises à quelques minutes d'intervalle, et par les suivantes de Satanaïs !

On conçoit que le chevalier fût impatient de savoir ce que contenaient ces billets qu'on lui avait remis avec tant de précaution. Il courut à sa chambre et ouvrit celui que lui avait glissé Linda. A son extrême surprise, il était signé *Ætna*. Sans le lire, il brisa le cachet de l'autre, qui portait la signature de la "*fille de Satan*."

(A suivre)